JOHN MELLENCAMP ★ KEREN ANN ★ ELVIS COSTELLO

Numéro 139 – FÉVRIER 2022
rollingstone.fr

RollingStone

ROCK'N'ROLL & BISTOURI

LES ROCKERS FRANKENSTEIN

LES DÉLIRES D'UN MANAGER SANS SCRUPULE

Stephen King "Les écrivains vivent une période incroyable"

INTERVIEW EXCLUSIVE

HARVEST 50 ANS APRÈS

NEIL YOUNG

Retour sur son disque légendaire

+ LE MAKING OF DE *BARN*, SON DERNIER ALBUM

Hommage Gérard Drouot

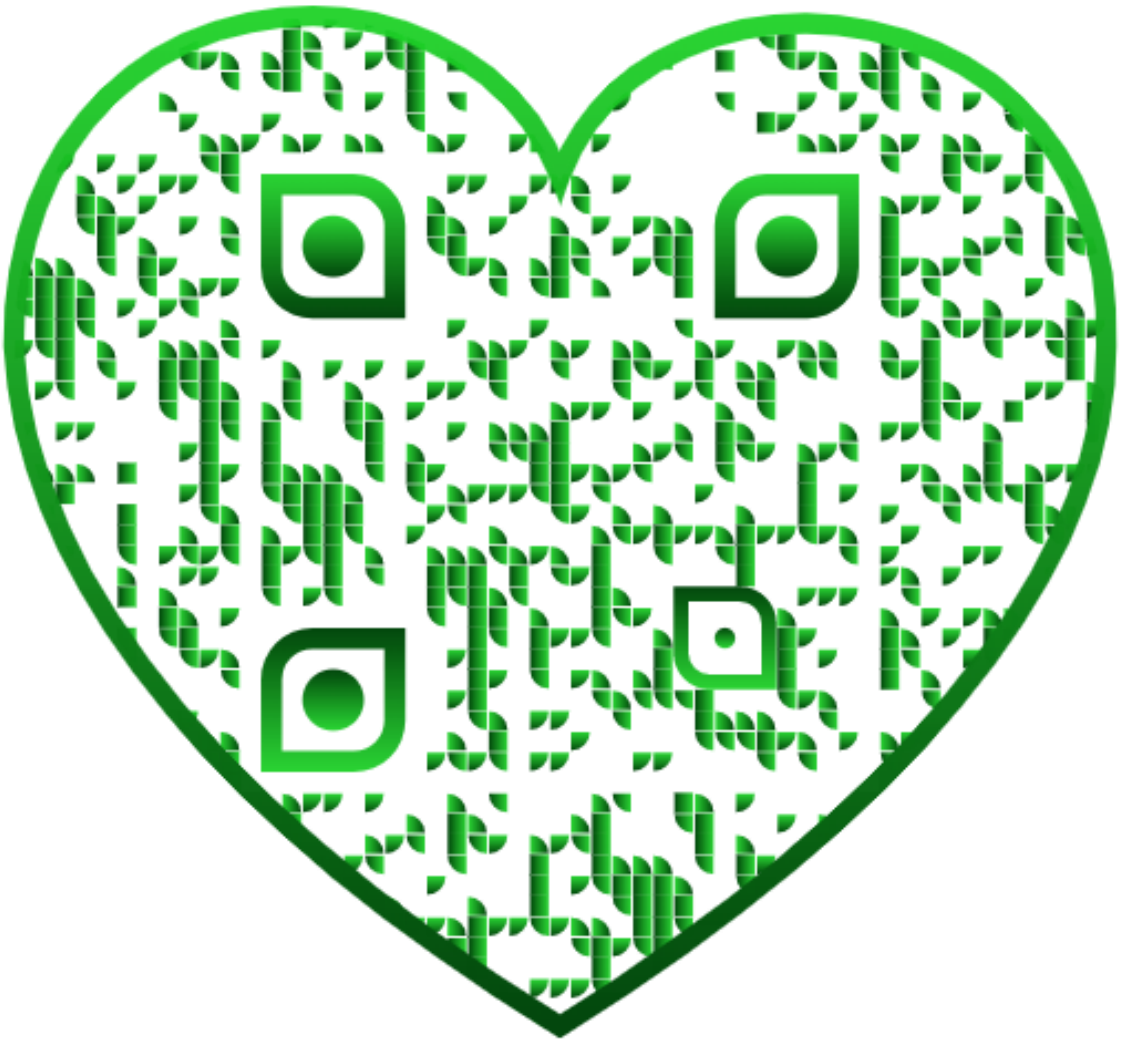
Une vie au service du rock

Rencontre

Les rêves étranges de **Guillermo del Toro**

PLUS

Cat Power
The Lumineers
Lowland Brothers



SLASH

FEATURING
MYLES KENNEDY
& THE CONSPIRATORS

4

NOUVEL ALBUM

INCLUS LES TITRES *'THE RIVER IS RISING'* ET *'FILL MY WORLD'*

DISPONIBLE LE 11 FEVRIER 2022

CD / LPS COULEURS / BOXSETS DELUXES / K7 / DIGITAL

BMG
www.bmg.com

Gibson RECORDS

SLASHONLINE.COM

Sommaire

RS
NUMÉRO 139
Février 2022

42
Guillermo del Toro
Plongée dans l'esprit tordu de l'esthète de l'horreur hollywoodien.
Par David Fear

54
KEREN ANN
Compositrice, parolière, musicienne, chanteuse passionnée de son, la Montmartroise revisite son répertoire en sortant un album de reprises de ses chansons emblématiques, avec le Quatuor Debussy...
Par Belkacem Bahlouli

32
Bienvenue chez Frankenstein
Ressusciter les stars du rock grâce à la chirurgie esthétique, le pari de Danny O'Day.
Par David Browne

PHOTO **FRED MORTAGNE**

Sommaire

46
Un hiver rock !

Ils sont douze à venir réchauffer les platines, cet hiver, de Midlake à Jack White, de Tears for Fears à Keb' Mo', de La Maison Tellier à Beth Hart, qui reprend le répertoire de Led Zeppelin !

Par SOPHIE ROSEMONT

Le Mix

AMERICANA

15 **Cat Power**

Sublimer les chansons des autres jusqu'à les faire siennes, c'est le pouvoir magique de l'Américaine.

Par SOPHIE ROSEMONT

PROFIL

18 **Lowland Brothers**

Vieux Sud des États-Unis ? Non ! Cette formation a pour origine le Grand Nord de la France.

Par BELKACEM BAHLOULI

PORTFOLIO

20 **Rock Circus !**

Nos journalistes Philippe Barbot et Alain Fretet signent un incunable, hommage personnel à un idéal rock oublié.

Par ABEL CORROYER

CINÉ-TÉLÉ

25 **Star Wars**

L'avenir de la franchise se jouera surtout sur le petit écran. Découverte des nouveaux avatars de la série.

Par JONATHAN BERNSTEIN

AVANT-PREMIÈRE

26 **Plein les yeux**

Il y en aura pour tous les goûts : du super-héros au film catastrophe, ou au commissaire vieillissant.

Par DAVID FEAR

30 **Sur la route**

Notre chroniqueur redécouvre une photo…

Par FRANCIS ZÉGUT

Rubriques

Éditorial 5
Ours 8
Courrier 10
Playlist 14

Magazine

INTERVIEW

56 **Neil Young**

Le "Loner" évoque son dernier opus, *Barn*, enregistré avec son légendaire Carzy Horse, le 50e anniversaire du mythique *Harvest*, et bien d'autres choses encore.

Par ANGIE MARTOCCIO

HOMMAGE

70 **Gérard Drouot**

Derrière le sigle GDP se dissimulait un géant du spectacle. Il avait dans son catalogue les plus grands artistes de l'histoire du rock.

Par BELKACEM BAHLOULI

RENCONTRE

74 **Stephen King**

L'écrivain estime que les auteurs vivent une période incroyable.

Par BRENNA EHRLICH

Guide

Musique

RETOUR EN GRÂCE

79 **John Mellencamp**

Le nouvel album du "Cougar" est à écouter d'urgence. Du rock 100 % bio au songwriting parfait, pas moins.

RADIO CLASSIQUE

84 **Purple Rain**

L'intemporelle ballade à rallonge de Prince est plus qu'un tube, c'est un monument.

Par PHILIPPE BARBOT

TRÉSOR ENTERRÉ

86 **Toby Beau**

Devenu chanteur de croisières, Balde Silva a une discographie passionnante avec son ancien groupe.

Par BERTRAND DEVEAUD

BD

90 **Go West**

Un western graphique palpitant signé Kokor et Peyraud.

Par LORAINE ADAM

Livres

92 **James Crumley**

Réédition de l'histoire des deux détectives, qui reviennent régler leurs comptes.

Par PHILIPPE BLANCHET

Dernier mot

98 **Elvis Costello**

Le songwriter nous parle de son catalogue et pourquoi il se définit comme un monstre.

Par KORY GROW

En couverture

Neil Young,
par **Henry Diltz**

© DAVID MCCLISTER

Édito

"Si on doit forcer quelque part, c'est qu'il manque quelque chose, la chanson doit tenir avec ses accords, ses rimes. Et si je dois être démonstrative, c'est que j'ai raté quelque chose."
KEREN ANN

Par BELKACEM BAHLOULI

Et le rock ?

ON N'EST PAS À LA FÊTE. Outre l'ambiance déprimante d'un hiver bien glauque, où entre confinement plus ou moins volontaire, rappels de vaccins et campagne présidentielle se transformant en concours de bêtises – le seul but avoué étant de diviser davantage la population du pays –, on pensait pouvoir bénéficier d'un peu d'air frais avec les nominations des Victoires de la musique. Raté. Pourtant, la scène française n'a jamais été aussi dynamique, malgré les jauges à géométrie variable et – d'un mal peut naître un bien – l'absence des grosses pointures anglo-saxonnes sur notre territoire à cause de cette épidémie qui n'en finit plus de finir et nous prive de nos songwriters américains, en particulier. Ce qui a favorisé évidemment les artistes nationaux, aussi bien dans les quelques festivals qui ont pu se tenir l'été dernier que depuis la rentrée de septembre, où l'on a pu reprendre quelques couleurs avec des concerts plutôt bien conçus et joués avec envie. Mais ce ne sont pas ces artistes-là qu'on retrouve dans les sélections des "nominés", paraît-il, par les professionnels de la profession. Rien, aucun, sinon Feu! Chatterton et Hubert-Félix Thiéfaine, qui correspondent aux canons de la culture rock. Déjà, il ne reste plus que dix catégories, un signe. La variété continue donc de squatter les ondes, le Wi-Fi et les fibres optiques, et rien, mais alors là vraiment rien, pour le rock. Devrait-on s'en alarmer ? Plus vraiment : depuis près de dix ans, on a décidé de gommer ce genre de la culture populaire. C'est dommage, mais c'est comme ça. On est désormais dans la culture de l'entre-soi – des coteries ou des amicales, c'est selon –, mais vraiment plus dans le partage. Et c'est dommage. ®

Stromae au journal télévisé d'Anne-Claire Coudray, sur TF1, le 9 janvier dernier.

CONCERTS & FESTIVALS

Outre-Atlantique

Alors que nous mettons sous presse ce nouveau numéro de *Rolling Stone*, les premiers line-up des festivals américains de cette année 2022 commencent à tomber, non pas sur les téléscripteurs, mais les boîtes mail. Ainsi de Billie Eilish, Harry Styles et Ye (ex-Kanye West), qui seront les "vedettes" de Coachella, les week-ends des 15-17 et 22-24 avril, à l'Empire Polo Club, à Indio, en Californie.
On remarquera aussi, au programme de ce festival démesuré et faiseur de rois, la présence, en tête d'affiche, de… Stromae ! Celui-là même qui a fêté, début janvier, son retour sur TF1, provoquant l'ire de certains, persuadés que la promo d'un artiste n'a pas sa place dans un journal télévisé, au prétexte d'avoir osé préparer son intervention – on pensera à leur envoyer les vidéos d'Iggy Pop et de Lemmy de Mötorhead chez Yves Mourousi pour leur donner un peu le sens des perspectives…

PARTAGEZ VOS IDÉES

NOUS VOUS ÉCOUTONS !
Écrivez-nous à redaction@rollingstone.fr

© LORAINE ADAM

À nos lecteurs fidèles
Passez à l'abonnement en 2022

Un crédit d'impôt grâce à votre abonnement à Rolling Stone Magazine ? Oui, c'est possible !

✹ Valable pour tout résident fiscal en France **jusqu'au 31/12/2022** pour **tout 1er abonnement d'une durée minimale d'1 an** pour vous ou toute personne de votre foyer fiscal

✹ **30% de la dépense** engagée en crédit d'impôt avec un plafond de 50€ par foyer mais **sans plafond de ressources**

Exemple : Abonnement d'1 an de 69€, 20,70€ en crédit d'impôt !

CRÉDIT D'IMPÔT -30% REMBOURSÉS

5 BONNES RAISONS DE FRANCHIR LE PAS !

DISPONIBILITÉ GARANTIE
Votre magazine livré chez vous

ÉCOLOGIQUE !
Moins d'invendus = moins de papier perdu

FLEXIBILITÉ
Une option Liberté que vous pouvez mettre en pause ou résilier selon vos envies

DES SERVICES NUMÉRIQUES EN PLUS
Application mobiles et tablettes et liseuse PC/MAC et bientôt des contenus premium réservés aux abonnés

MOINS CHER QU'EN KIOSQUE
Une réduction de 10% et des services en plus!

CONFORMÉMENT À LA LOI INFORMATIQUE ET LIBERTÉS DU 6 JANVIER 1978, VOUS DISPOSEZ D'UN DROIT D'ACCÈS ET DE RECTIFICATION DES INFORMATIONS VOUS CONCERNANT EN ADRESSANT UN COURRIER À ROLLING STONE, 53, RUE CLAUDE-BERNARD, 75005 PARIS, FRANCE.

ou occasionnels en kiosque
et bénéficiez d'un crédit d'impôt !

CRÉDIT D'IMPÔT -30% REMBOURSÉS

OFFRE INTÉGRALE 1 AN

- 10 numéros papier
+ leur version numérique
- 40 numéros Hebdo digital

En cadeau pour tout abonnement avant le 28/02/2022

- Hors-série **The Beatles** ou **Keith Richards**

ou

- Le 45 Tours Collector Disquaire Day **Rest in Gale**

BULLETIN D'ABONNEMENT

CHÈQUE À L'ORDRE DE ROLLINGSTONE OU BULLETIN À RENVOYER À : ROLLINGSTONE – 53 RUE CLAUDE BERNARD 75005 PARIS

• OFFRE ROLLING STONE INTÉGRALE (PAPIER + NUMÉRIQUE)

☐ **1 AN**	☐ France métropolitaine : **65 €**	☐ UE + Suisse : **78 €** ☐ Monde : **84 €**
☐ **2 ANS**	☐ France métropolitaine : **105 €**	☐ UE + Suisse : **132 €** ☐ Monde : **144 €**

☐ C'est mon premier abonnement et je souhaite recevoir une facture pour mon crédit d'impôt par email.

BÉNÉFICIAIRE (ADRESSE LIVRAISON) ÉCRIRE EN MAJUSCULES

☐ M. ☐ Mme **NOM** _____ **PRÉNOM** _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____

VILLE _____

ADRESSE E-MAIL* : _____

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR RECEVOIR VOS CODES D'ACCÈS NUMÉRIQUE

OU

• OFFRE ROLLING STONE LIBERTÉ

☐ **5,90 €/Mois** France

☐ **6,90 €/Mois** UE + Suisse

☐ **7,50 €/Mois** Monde

MANDAT SEPA

COMPTE À DEBITER - VEUILLEZ JOINDRE VOTRE RIB

IBAN _____

BIC _____

TITULAIRE DU COMPTE

NOM _____

PRÉNOM _____

DATE : __ /__ / ____

SIGNATURE

IDENTIFIANT CREANCIER	NOM ET ADRESSE DU CRÉANCIER :
FR80ZZZ866A58	ROLLING STONE FRANCE 53 RUE CLAUDE BERNARD 75005 PARIS

J'AUTORISE ROLLING STONE FRANCE À ENVOYER DES INSTRUCTIONS À MA BANQUE POUR DÉBITER MON COMPTE ET À MA BANQUE À DEBITER MON COMPTE CONFORMÉMENTS AUX INSTRUCTIONS DE ROLLING STONE FRANCE. VOUS SEREZ INFORMÉ AU PLUS TARD 30 JOURS AVANT LA FIN DE VOTRE ENGAGEMENT PAR COURRIER ET PAR EMAIL AVANT RECONDUCTION TACITE DE VOTRE PÉRIODE D'ABONNEMENT - VOS DROITS CONCERNANT LE PRÉSENT MANDAT SONT EXPLIQUÉS DANS UN DOCUMENT DISPONIBLE AUPRÈS DE VOTRE BANQUE. **VEUILLEZ COMPLÉTER TOUS LES CHAMPS DU MANDAT.**

ABONNEZ-VOUS EN LIGNE EN 3 CLICS SUR BOUTIQUE.ROLLINGSTONE.FR

Rolling Stone France

Michel Birnbaum
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

RÉDACTEUR EN CHEF **Belkacem Bahlouli**
SECRÉTAIRE DE RÉDACTION **Stéphane Chaumet**
RÉDACTEUR-GRAPHISTE **Monika Jakopetrevska**

RÉDACTRICE EN CHEF PÔLE NUMÉRIQUE **Alma Rota**

RÉDACTION **53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris**
TÉL **01 44 39 78 20**

redaction@rollingstone.fr

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO : DRISS ABDI, LORAINE ADAM, PHILIPPE BARBOT, LAURENT BAZIN, YVES BIGOT, PHILIPPE BLANCHET, CHARLES BLOCH, XAVIER BONNET, SANDRINE CHESNEL, SAMUEL DEGASNE, RENAUD DÉLY, BERTRAND DEVEAUD, ALAIN FRÉTET, ALAIN GOUVRION, LAURIC HENNETON, DOM KIRIS, PHILIPPE LANGLEST, BRUNO PATINO, SAMUEL REGNARD, SOPHIE ROSEMONT, ALMA ROTA, DENIS ROULLEAU, SILVÈRE VINCENT, FRANCIS ZÉGUT.

FABRICATION **Anne-Lise Gonnet**
GONNET.ANNELISE@POSITIVEMEDIA.FR

PUBLICITÉ & PARTENARIATS CHEZ L'ÉDITEUR AROTA@POSITIVEMEDIA.FR

ADMINISTRATION ET GESTION **53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris.**
TÉL **01 44 39 78 20**
PRÉSIDENT **Michel Birnbaum**

SERVICE DES VENTES **À Juste Titres**
Pascale Delifer P.DELIFER@AJUSTETITRES.FR
TÉL **04 88 15 12 41**

NUMÉRO RÉSERVÉ AUX DÉPOSITAIRES ET DIFFUSEURS DE PRESSE.
RÉASSORT ET QUANTITÉS MODIFIABLES SUR WWW.DIRECT-EDITEURS.FR

Service abonnements
OFFRE VALABLE JUSQU'AU 28 FÉVRIER 2022, RÉSERVÉE AUX NOUVEAUX ABONNÉS.
TÉL. SERVICE ABONNEMENTS : 09 88 99 47 78.
RELATIONCLIENT@ROLLINGSTONE.FR
CONFORMÉMENT À LA LOI INFORMATIQUE ET LIBERTÉS DU 6 JANVIER 1978,
VOUS DISPOSEZ D'UN DROIT D'ACCÈS ET DE RECTIFICATION DES INFORMATIONS
VOUS CONCERNANT EN ADRESSANT UN COURRIER
À ROLLING STONE, 53, RUE CLAUDE-BERNARD,
75005 PARIS, FRANCE, OU EN ÉCRIVANT
À DPO@POSITIVEMEDIA.FR
ABONNEMENT : BULLETINS PAGES 6-7
PRIX ABONNEMENT UN AN
MENSUEL PAPIER + NUMÉRIQUE : 114,90 €

Penske Media Corporation (PMC)

CHAIRMAN AND CEO **Jay Penske**
CHIEF OPERATING **OfficerGeorge Grobar**
MANAGING DIRECTOR **Debashish Ghosh**
ASSOCIATE VICE PRESIDENT **International Markets Gurjeet Chima**
FRANCESCA LAWRENCE, **International Markets Associate Director**

International Brand & Partnership Operations
Rolling Stone USA

PRESIDENT AND CHIEF OPERATING OFFICER **Gus Wenner**
EDITOR IN CHIEF **Noah Shachtman**
EXECUTIVE EDITOR **Sean Woods**
CREATIVE DIRECTOR **Joseph Hutchinson**
DIRECTOR OF CREATIVE CONTENT **Catriona Ni Aolain**

Jann S. Wenner
FOUNDER AND EDITORIAL DIRECTOR

COPYRIGHT © 2022 BY ROLLING STONE IS OWNED AND PUBLISHED BY PENSKE MEDIA CORPORATION.
ALL RIGHTS RESERVED. REPRODUCTION IN WHOLE OR IN PART WITHOUT PERMISSION IS PROHIBITED.
THE NAME ROLLING STONE AND THE LOGO THEREOF ARE REGISTERED TRADEMARKS
OF PENSKE MEDIA CORPORATION. WHICH TRADEMARKS HAVE BEEN LICENSED TO POSITIVE MEDIA.

© COPYRIGHT ROLLING STONE FRANCE 2022.
ROLLING STONE EST UN MAGAZINE ÉDITÉ PAR RS FRANCE SAS SOUS LICENCE DE ROLLING STONE, LLC,
FILIALE DE PENSKE CORPORATION

ROLLING STONE N° 139 – MENSUEL, NUMÉRO DE FÉVRIER 2022.
ROLLING STONE EST UNE PUBLICATION ÉDITÉE PAR RS FRANCE, SAS AU CAPITAL DE 1 000 EUROS.
RCS PARIS 878 718 436. SIÈGE SOCIAL ET RÉDACTION : 53, RUE CLAUDE-BERNARD, 75005 PARIS.
TÉL. : 01 44 39 78 20. DÉPÔT LÉGAL : PREMIER TRIMESTRE 2022. DIFFUSION : MLP.
NUMÉRO DE COMMISSION PARITAIRE : 0123 D 82240. ISSN : 1764-1071.26914. LES DOCUMENTS REÇUS NE SONT PAS RENDUS,
ET LEUR ENVOI IMPLIQUE L'ACCORD DE L'AUTEUR POUR LEUR LIBRE PUBLICATION.

© 2022/RS FRANCE

www.rollingstone.fr

LE PAPIER UTILISÉ POUR *ROLLING STONE* EST RECYCLABLE.
L'ENSEMBLE DE NOS EXEMPLAIRES EST COMPOSÉ DE PAPIERS CERTIFIÉS PEFC,
ISSUS DE FORÊTS GÉRÉES DURABLEMENT.

Sign O' The Times

Par YVES BIGOT

Let It... Bleed!

LES NOMBREUX PIRATES le laissaient entendre. Les sept heures stupéfiantes du documentaire *Get Back* le prouvent. Le nouveau coffret *Let It Be* l'élude pourtant : les "Get Back Sessions", ce sont les "Basement Tapes" des Beatles. Bien sûr, l'intention (un film ? un show télé ? des répétitions pour un concert ?), le lieu (studio de cinéma, puis d'enregistrement, un toit d'immeuble, tous londoniens), sont différents, l'atmosphère n'est pas la même que dans la maison de Dylan à Byrdcliffe, puis au sous-sol de cette bâtisse peinte en rose, perdue dans les bois des Catskills, 56 Parnassus Lane, à West Saugerties, NY. Les perspectives aussi (une fin, un commencement).

Mais le fond est le même. Comme Dylan et The Band, les Beatles se cherchent, déconnent, et surtout, "pissent" de la musique comme ils respirent, créant de nouveaux morceaux avec un son inédit, passant en revue l'histoire de la musique qu'ils possèdent sur le bout des doigts. À ce titre, il est regrettable qu'Apple n'ait pas choisi de procéder comme pour le film, et proposé l'intégralité des morceaux joués lors de ces séances, reprises rock'n'roll, la presque totalité du futur *Abbey Road* en gestation et pépites qu'on retrouvera sur les albums solos à venir (ou *Anthology 3*).

TWICKENHAM
Les Beatles se cherchent, déconnent, et surtout, "pissent" de la musique comme ils respirent, créant de nouveaux morceaux avec un son inédit, passant en revue l'histoire de la musique qu'ils possèdent sur le bout des doigts.

En 1970 comme aujourd'hui, les décisions sont étranges. À l'époque, les Beatles avaient de quoi sortir un album bien supérieur. Il suffisait de conserver les morceaux de Paul ("Let It Be", "Get Back", " The Long and Winding Road", "Two of Us"), les meilleurs de John ("Across the Universe", "Don't Let Me Down"), celui qu'ils partagent ("I've Got a Feeling"), d'y ajouter "On the Road to Marrakesh/Child of Nature/Jealous Guy" et "Gimme Some Truth" du second, d'échanger les deux chansons banales de George pour "All Things Must Pass" et "Something". Et "Octopus Garden" pour célébrer Ringo (OK, *Abbey Road* était paru entre-temps).

Au lieu de cela, *Let It Be* reste, dans toutes ses itérations, leur album le plus frustrant avec *Beatles for Sale*. Un peu pour les mêmes raisons : bâclé, fatigue, indécision. McCartney le sait, qui avait cru changer la donne avec son *Let It Be... Naked,* débarrassé (comme Dhani Harrison a cru bon de le faire pour *All Things Must Pass*) de la production confiée a posteriori à Phil Spector, sans pour autant améliorer grand-chose, si ce n'est y réinstaurer "Don't Let Me Down", incroyablement écarté. Ainsi présenté, il n'atteindra jamais le statut mythique, ni n'exercera l'influence majeure de l'americana qu'inventaient Dylan et ses Canadiens deux ans plus tôt (rejoints in extremis par Levon Helm).

Le fait est que ce retour à la simplicité, à la musique jouée exclusivement en groupe (deux guitares-basse-batterie + piano), largement amorcé avec le "Double Blanc" tout juste publié, après les luxuriances de *Revolver, Sgt. Pepper's...* et *Magical Mystery Tour*, était bien la conséquence de l'effet *back to the roots* produit par *Music From Big Pink* sur les "Fab Four", comme sur les Stones, Clapton, etc.

Harrison, qui fréquente alors Dylan à Woodstock, est le plus affecté, et insatisfait, tout au long de ce projet sans direction, sauvé par l'arrivée de Billy Preston et la présence discrète de George Martin, qui reprendra les choses en mains pour *Abbey Road,* dans la foulée.

Malgré ces tensions, ces limites, l'ubiquité de Yoko (puis de Linda), le spectre d'Allen Klein qui aura raison des "mousquetaires du rock", ce qui reste de *Get Back,* au-delà d'un document fascinant, c'est ce constat imparable, même s'il n'apparaît que par éclats : les Beatles étaient bien le meilleur groupe du monde, le plus créatif, le plus complet, et ils le sont toujours.

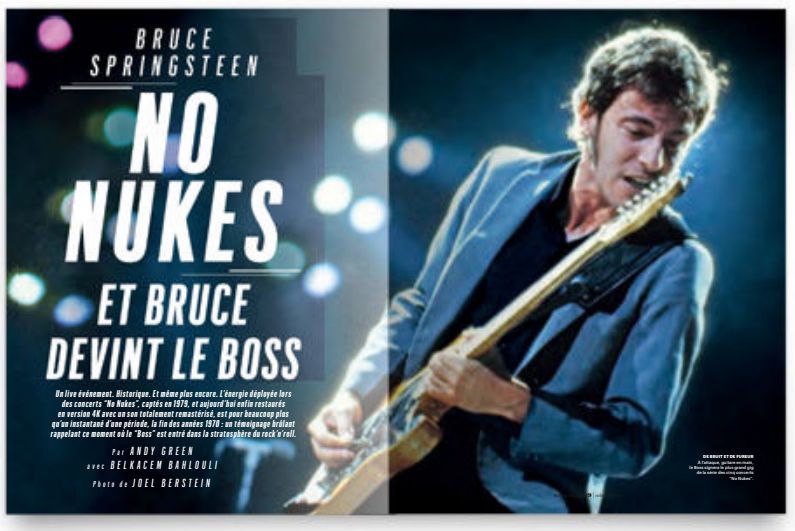
© ETHAN A. RUSSELL / © APPLE CORPS LTD

Courrier

+ LETTRES, TWEETS ET MAILS

"On ne l'attendait plus, votre couverture de l'année consacrée à Bruce Springsteen, vous étiez à deux doigts de la faute professionnelle. Et je dois reconnaître que vous vous êtes bien rattrapés. Chapeau pour ce numéro."

BRUNO (PAR E-MAIL)



No Nukes

Votre sujet sur le concert de Springsteen lors de la série des shows No Nukes était captivant, et lire la façon dont le songwriter, le réalisateur et le producteur racontent cet épisode était aussi captivant. Je regrette juste que vous ayez décalé, dans votre hebdo, le sujet sociétal qui allait avec le contexte de ce concert inoubliable, qui a mis le Boss sur orbite.

WILLIAM (PAR E-MAIL)

Robert & Alison !

Ils sont vraiment délicieux, y'a pas à dire, et la manière dont a été menée l'interview est assez étonnante, avec deux monstres sacrés dont les voix se marient à merveille (d'ailleurs, ils devraient faire des disques ensemble plus souvent, au passage, un album tous les quatorze ans, c'est un peu léger, non ?). Un certain point m'a toutefois déconcerté à la lecture de l'article : ce côté étrange d'avoir à s'inquiéter, surtout lorsqu'on est artiste, musicien et explorateur de musiques du monde comme Robert Plant, de l'impact des récupérations et autres de sons venus d'ailleurs ? Ce n'est pas de l'appropriation culturelle, c'est du partage, et ce point ne se discute pas. On ne va pas remettre en cause des siècles d'histoire de la musique pour de la politique, non ? Et surtout, à quoi cela servirait ?

FRANK (PAR E-MAIL)

Votre classement

Bon, si je suis d'accord avec une bonne partie de votre classement – une véritable déclaration d'amour au rock –, j'ai beau réfléchir et essayer de comprendre votre logique, mais pourquoi Billie Eilish et pas Théo Charaf ? Vous avez picolé et oublié la sortie de ce disque, que vous avez pourtant encensé ?

STÉPHANIE (PAR E-MAIL)

Nathaniel

Mais quel bel album nous avons là, disque du mois en novembre, en ouverture du magazine en décembre, en live au printemps prochain – si l'épidémie le permet – et donc, je l'espère, et s'il maintient ce niveau de songwriting et de présence, sur la couverture de votre magazine lors de la sortie de son prochain disque ? C'est le moins que vous pourrez faire, je pense. Car cet artiste exceptionnel mérite beaucoup plus de visibilité. En tout cas, merci à vous de me l'avoir fait découvrir il y a déjà… dix ans, non ? Plus ?

ALEXANDRE (PAR E-MAIL)

@philippe_P
Vous êtes sûrs que vous n'avez pas trop chargé la mule avec le Boss dans votre dernier numéro ? Je dis ça comme ça… Au moins, on est tranquille pour un an maintenant, non ? Hein ? Si ?

ÉCRIVEZ À LA RÉDACTION

REDACTION@ROLLINGSTONE.FR
FACEBOOK.COM/ROLLINGSTONEFR
TWITTER.COM/ROLLINGSTONEFRA
INSTAGRAM.COM/ROLLINGSTONEFRANCE

© DR

My Back Pages

Par BRUNO PATINO

Forever Young

NEIL YOUNG est en majesté ce mois-ci, dans son passé (les 50 ans à venir de *Harvest*), comme dans son présent (la parution de *Barn,* avec le Crazy Horse). En ce qui me concerne, impossible de ne pas revenir sur la démarche des *Archives*, amorcée dès les années 1980 avec la publication de coffrets, mais ayant atteint une tout autre dimension avec la mise en ligne de l'incroyable neilyoungarchives.com. Tout est vertigineux dans ce site. Du point de vue artistique, le "Loner" est seul, avec Dylan, à participer à ce mouvement, qu'on pourrait nommer : *"Quand il n'y en a plus, il y en a encore"* : titres ou albums inédits, bootlegs "officialisés", concerts, ébauches, émissions… un univers dont il est impossible de faire le tour, et qui voit de nouveaux arrivages agrandir régulièrement sa taille.

La structure du site elle-même est digne d'intérêt, tant elle semble avoir abordé, dès 2017, deux partis pris d'existence dans l'infini numérique. Soit, pour résoudre le casse-tête qui consiste à décider du mode de rangement, le choix du "en même temps". D'abord, le regroupement exhaustif dans un même endroit, sous forme de tiroirs et de classeurs, que l'on peut ouvrir et compulser. Le regard de l'archiviste. Ou, autre possibilité, le recours à la timeline, qui permet, presque jour par jour, de remonter la carrière de Neil Young et d'en saisir toutes les expressions musicales (et pas seulement) à mesure qu'il les produisait. La sensibilité de l'historien. Bref, comme toujours, le choix entre une organisation spatiale (je regroupe tout en un seul endroit), ou une organisation temporelle (je déroule). Essayez : bien vite, on ne décroche plus de la frise chronologique. La machine à remonter le temps dit quelque chose de la vérité de la musique que nous aimons : elle est indissociable de son époque. Le modèle économique à trois formules d'abonnement affirme, quant à lui, son autonomie face aux plateformes musicales.

Est-ce la voie à suivre pour les autres ? On se prend à rêver d'un univers virtuel qui relierait entre eux une somme de sites comparables, qui nous permettrait d'aller et venir dans le passé et le présent de la musique, de superposer les timelines, d'explorer les collaborations, les inspirations croisées, etc. Mais c'est illusoire. Seuls quelques rares artistes peuvent imposer leur espace numérique, payant de surcroît. Ce sont ceux dont l'œuvre est si imposante dans notre mémoire qu'ils n'ont besoin de personne pour qu'on les cherche dans l'immensité digitale. Ils peuvent nous attendre, tranquillement, dans leur coin.

Seuls quelques artistes peuvent imposer leur espace numérique payant. Pour tous les autres, le streaming impose son rythme et sa loi.

Pour tous les autres, le streaming impose son rythme et sa loi. Et dans le monde des plateformes, la disponibilité compte pour du beurre. C'est être choisi qui compte. Reste à savoir comment. À ce sujet, le journal du CNRS a récemment publié les résultats d'une étude passionnante (le projet Records : records.huma-num.fr). Deezer a accepté d'ouvrir le capot de sa machine, et a ainsi permis de comprendre l'impact des algorithmes sur ce que nous écoutons lorsque nous sommes connectés. Nous pouvons enfin savoir s'ils nous enferment, ou pas, dans une bulle musicale de titres similaires perpétuellement réécoutés.

Les résultats sont contrastés. Sur les plateformes de musique, les algorithmes n'ont pas le rôle déterminant qu'ils jouent sur les réseaux sociaux, où ils sont seuls organisateurs du flux de contenu. Les comportements ne sont pas univoques : il y a ceux qui les utilisent comme une bibliothèque individuelle, et ne font guère de cas de la recommandation (les "organiques"). Et ceux qui s'y connectent comme ils feraient avec une radio, pour écouter un flux organisé par un tiers. Ce tiers peut-être un autre utilisateur ou administrateur du site ("recommandation éditoriale"), qui agira alors avec sa playlist comme un programmateur radio, ou une intelligence artificielle ("recommandation algorithmique"), qui se basera, selon la formule, sur les écoutes passées, les goûts similaires et les succès du moment.

Premier constat, première surprise : l'IA propose plus de diversité dans le choix des titres que les playlists créées par des humains, qui survalorisent les succès confirmés. Et plus encore que l'écoute organique, qui nous restreint en général à une petite partie de notre catalogue. Deuxième constat : l'IA a une propension à la nouveauté que n'ont pas forcément les playlists, qui se fondent sur le plus connu, et donc, souvent, le catalogue.

En écho à cette étude, MCR Data vient de publier son rapport annuel sur la musique aux États-Unis, qui confirme le poids du passé. Les chiffres 2021 sont étonnants : les ventes de catalogue (c'est-à-dire de titres ayant plus de dix-huit mois d'ancienneté) ont représenté 82,1 % du marché musical américain, qui englobe à la fois le marché physique et celui du streaming. Dit autrement, les nouveautés n'ont compté que pour 17,9 % des achats et écoutes en 2021 (année pourtant riche en nouveautés), contre 33,6 % l'année précédente (2020).

Tel est le paradoxe de notre époque connectée, où tout est, tout le temps, partout, disponible. D'un côté, l'accélération du streaming, qui pousse au renouvellement incessant des titres et qui pousse à produire, produire encore, pour nourrir la bête. Et de l'autre, l'économie du choix et la réalité des usages qui rapproche de plus en plus ce qui est nouveau de l'éphémère, et s'accroche à la permanence de la mémoire. *All things do not pass.*

BSA

Michael Lang, en août 1969, pendant le festival de Woodstock. Les distances étaient si grandes qu'il parcourait le site sur sa BSA.

Grand angle

Michael Lang

LE PROMOTEUR, QUI AVAIT NOTAMMENT ORGANISÉ LE FESTIVAL DE WOODSTOCK EN 1969, EST MORT À L'ÂGE DE 77 ANS.

Son nom restera à jamais associé au plus mythique des festivals de rock : Woodstock. Michael Lang est décédé samedi 8 janvier à l'hôpital Sloan Kettering de New York. Il avait 77 ans. Michael Pagnotta, représentant de Lang et ami de longue date de la famille, a confirmé sa mort à *Rolling Stone,* ajoutant que la cause était une forme rare de lymphome non hodgkinien.
Aux côtés des hommes d'affaires John Roberts et Joel Rosenman, et du promoteur Artie Kornfeld, Lang, qui avait déjà assuré la promotion du festival Miami Pop en 1968, a co-créé, à 25 ans, le Woodstock Music and Art Fair l'année suivante. Ses *"trois jours de paix et de musique"* ont réuni quelque 400 000 personnes à la ferme de Max Yasgur, à Bethel, dans l'État de New York, du 15 au 18 août 1969, et ont accueilli des dizaines de grands noms du rock, dont Santana, Creedence Clearwater Revival, les Who, Hendrix et Crosby, Stills, Nash and Young.
"Michael Lang a changé le monde", dira John Sebastian, le leader des Lovin' Spoonful, dont l'apparition au mythique festival est encore dans toutes les mémoires. Le jeune promoteur n'avait que 24 ans lorsqu'il a participé à la conception du festival, qui allait devenir une pierre angulaire de la contre-culture, grâce notamment à un documentaire sur l'événement sorti l'année suivante.
Originaire de New York, Lang vivait à Coconut Grove, en Floride, à la fin des années 1960 et y avait ouvert un magasin de musique. *"Le climat est parfait, les gens suivent une multitude de choses artistiques, mais n'ont pas d'endroit pour se réunir",* expliquait Lang dans le livre *Trips: Rock Life in the Sixtie*s, d'Ellen Sander, en 1973.
Il appliquera cette même philosophie aux festivals de musique, en commençant donc par le Miami Pop, en mai 1968, auquel assistent 25 000 personnes, avec pour têtes d'affiche Jimi Hendrix, John Lee Hooker, Chuck Berry ou les Mothers of Invention.
Après être revenu à New York, Lang rencontre Kornfeld, alors vice-président de Capitol Records, qui a créé Woodstock Ventures avec Roberts et Rosenman. Malgré l'échec d'une série de projets, le quatuor a réussi à organiser le festival sur les 240 hectares de Max Yasgur, un événement classé parmi les *"50 moments qui ont changé l'histoire du rock and roll"* par *Rolling Stone*.
"Woodstock est arrivé à un moment vraiment sombre pour l'Amérique, expliquait Lang en 2009. *Une guerre impopulaire, un gouvernement qui ne réagissait pas, de nombreux problèmes de droits de l'homme… Les gens commençaient à se tourner vers la violence pour faire valoir leurs arguments. Et Woodstock est arrivé, ça a été un moment d'espoir."*
"On pensait qu'on était tous des hippies individuels et dispersés", se souvient David Crosby dans une interview à *Rolling Stone,* en 2004. *"Tout le monde était fou", raconte Joan Baez, qui a joué au festival.* Si le Woodstock original a été, selon les mots de Kornfeld, *"un désastre financier"*, le documentaire de Michael Wadleigh de 1970 sur le festival montre Kornfeld et Lang souriants : *"Regardez ce que vous avez là. Ça n'a pas de prix"*, réagissait Lang.
Après Woodstock, Lang a été recruté à la dernière minute pour aider à organiser ce qui est devenu le tristement célèbre concert gratuit d'Altamont, en Californie, en décembre 1969, puis Woodstock '94, annoncé comme "*deux autres jours de paix et de musique*", un "*pont*" entre le festival original et la musique plus contemporaine, avec des artistes de Woodstock comme Cocker, Santana, Crosby, Stills & Nash, des membres du Grateful Dead et du Band, qui se sont joints aux Red Hot Chili Peppers, Green Day, Aerosmith, Metallica, Nine Inch Nails et Bob Dylan.
Le succès de ce rendez-vous incitera Lang à organiser un autre festival, cinq ans plus tard. Ce fut Woodstock '99, qui s'est finalement rapproché davantage du chaos d'Altamont que de la paix et de l'amour des deux éditions précédentes.
Au milieu des années 2010, Lang commence à envisager un festival pour le 50e anniversaire. Cependant, peu après son annonce, l'un des principaux investisseurs (la société internationale de médias Dentsu Aegis) a déclaré qu'il était annulé, déclenchant une bataille juridique. Les uns après les autres, les groupes ont quitté l'affiche, et Woodstock 50 a finalement été annulé deux semaines seulement avant le début des rencontres. Après cette annulation, *Rolling Stone* a demandé à Lang s'il craignait que ce ratage ait terni l'héritage de la marque. *"Ce n'est pas une chose à laquelle je pense. Ce que nous avons fait en 1969 était en 1969, et c'est ce qui a perduré et continuera de perdurer. Nous ne disparaîtrons pas."*

JASON NEWMAN, DANIEL KREPS ET DAVID BROWNE

PHOTOGRAPHIE PAR **Henry Diltz**

PLAYLIST

DOM KIRIS DE OÜI FM PRÉSENTE SES COUPS DE CŒUR DU M

Chroniques de disques et playlists de la rédaction sur rollingstone.fr

2

4

5

6

1. The Smile

You Will Never Work in Television Again (XL Recordings)

Thom York et Jonny Greenwood nous redonnent le sourire. Boosté par le batteur de jazz, Tom Skinner, mais toujours sous le contrôle de leur fidèle collaborateur, Nigel Godrich, le mordant "You Will Never Work in Television Again" est le premier single rock, depuis belle lurette, des fondateurs de Radiohead.

2. Muse

Won't Stand Down (WEA)

Soixante secondes de teasing ont suffi pour mettre le feu aux poudres et annoncer le retour de Muse. Alors que Bellamy chante avec le lyrisme qu'il n'abandonne pas et qu'il devient plus fort, tout à coup "Won't Stand Down" part en vrille sur un break salvateur heavy metal.

3. Gabriels

Love and Hate in a Different Time (Parlophone)

Gabriels c'est la voix d'un ange, Jacob Lusk. Entouré de ses deux musiciens producteurs, il réinvente une forme de gospel soul révolutionnaire. Tout en privilégiant l'émotion, "Love and Hate in a Different Time" réussit le grand écart entre avant-garde et chanson catchy populaire et addictive.

4. Spiritualized

Crazy (Bella Union/PIAS)

Le confinement a été bénéfique pour les artistes ne rêvant que d'isolement. C'est le cas de Jason Spaceman, le chef de l'orchestre intimiste installé dans sa tête. Toute sa folie est condensée dans "Crazy", splendide ballade country folk de Spiritualized, le plus planant des groupes indés britanniques

5. Father John Misty

Funny Girl (Sub Pop Records/ Bella Union)

Le songwriter Joshua Tillman poursuit sa mue en crooner alternatif avec son projet Father John Misty. Sous une orchestration digne des grands standards du cinéma hollywoodien, la ballade jazzy "Funny Girl", produite par Jonathan Wilson, nous fait chavirer loin d'ici, dans le glamour d'une époque surannée.

6. Komodor

Believe It (Soulseller Records)

Le port de Douarnenez, plaque tournante du rock en Bretagne, a ramené dans ses filets une pure merveille échappée des 70's. Komodor est remonté des profondeurs des années pattes d'éléphants et cheveux longs tel un vaisseau fantôme du hard rock, avec un premier album au grain de folie communicatif.

TOP LECTEURS

LES 20 DE 2021

Ce classement a été réalisé à partir des chroniques d'albums les plus lues sur les supports numériques de *Rolling Stone, l'Hebdo* et notre site web.

1 – IRON MAIDEN
Senjutsu

2 – DEEP PURPLE
Turning To Crime

3 – DAVE GAHAN & SOULSAVERS
Imposter

4 – JOE BONAMASSA
Time Clocks

5 – BILLIE EILISH
Happier Than Ever

6 – GOJIRA
Fortitude

7 – NICK CAVE & WARREN ELLIS
Carnage

8 – LANA DEL REY
Chemtrails over the Country Club

9 – CARLOS SANTANA
Blessings and Miracles

10 – GRANT HAUA
Awa Blues

11 – JACKSON BROWNE
Downhill from Everywhere

12 – THE BLACK KEYS
Delta Kream

13 – ARMAN MÉLIÈS
Laurel Canyon

14 – KINGS OF LEON
When You See Yourself

15 – DELGRES
4:00 AM

16 – WEEZER
OK Human

17 – JAMES MCMURTRY
The Horses and the Hounds

18 – FOO FIGHTERS
Medicine at Midnight

19 – MASTODON
Hushed and Grim

20 – GRETA VAN FLEET
The Battle at Garden's Gate

© BEN DAUCHEZ/GETTY/DR/

Le Mix

QUOI DE NEUF DANS LE ROCK ?

Rendez-vous en terre inconnue

Sublimer les chansons des autres jusqu'à les faire siennes, c'est le pouvoir magique de Cat Power, l'une des plus belles voix féminines américaines d'aujourd'hui.

Par SOPHIE ROSEMONT

ELLE N'A PAS CHANGÉ. Ses habitudes encore moins. Toujours, ce rendez-vous au très huppé hôtel Costes, où elle aime descendre quand elle vient à Paris. C'est-à-dire, quand le contexte sanitaire le permet, le plus souvent possible. Si elle est mère d'un petit garçon de bientôt 7 ans, "Chan" Marshall a ses marques à Paris. Lorsqu'elle est là, c'est un challenge (voire des sueurs froides) pour son label de retracer ses pérégrinations, la récupérer pour une poignée d'interviews entre un déjeuner ou un dîner avec

PHOTO DE **Mario Sorrenti**

ses amis artistes français ou américains, de passage dans la capitale. Par exemple, Curtis Harding a joué le même soir qu'elle au festival Fnac Live. Lui habite à Atlanta, où elle est née et ne souhaite *"jamais, jamais, jamais"* revivre – elle s'est installée à Miami. À Paris, ils se sont loupés. Quand Harding nous confie, quelques heures plus tôt, ne pas avoir réussi à la retrouver, elle assure que non, elle était tout à fait joignable, "*quoique*"… Bref, du Chan tout craché !

Son nouvel album, *Dear Sir,* en témoigne : Cat Power – son nom de scène depuis son premier effort, paru en 1995 – aime explorer à sa guise des territoires connus. En l'occurrence celui des reprises, auxquelles elle s'est déjà adonnée avec *Jukebox* (2008) et *The Covers Record* (2000). *"D'ailleurs, beaucoup de chansons que je reprends sont déjà des reprises,* commente-t-elle. *C'est dans notre veine historique, à nous, les chanteurs. La musique est une zone de sécurité. Loin des loups."* Pas évident, pourtant, de s'approprier, le temps d'un seul et même disque, aussi bien Frank Ocean que Jackson Browne, The Pogues ou Lana Del Rey, qu'elle avait invitée sur son album *Wanderer* (2018). Le fil rouge, ou plutôt d'or, c'est la voix de Chan. Profonde, aimante, remplie de ses failles et de ses blessures : *"Quand j'ai décidé d'arrêter l'alcool, en 2001, j'ai constaté, à mon grand étonnement, que je pouvais être réparée. J'étais abîmée de l'intérieur… mais j'ai eu la chance de m'en rendre compte et de stopper l'autodestruction. Et, même si je me sentais terriblement seule, j'ai été bien entourée. Depuis, j'essaie d'être optimiste."* Lorsque Cat Power chante "I Had a Dream, Joe" de Nick Cave, ou "Here Comes a Regular" des Replacements, elle révèle tout le pouvoir émotionnel d'un morceau qui, s'il en bénéficiait déjà, vibre au plus près des tripes, fort d'une instrumentation épurée et organique, les cordes tressautant, le groove n'excluant pas la tendresse. "*La musique donne de l'énergie, permet aussi de méditer,* confie-t-elle. *C'est un code spirituel, un langage pas encore parlé à ce jour."*

Puis on parle de politique américaine. Chan Marshall est engagée. Tant et si bien que lorsqu'elle a appris sa grossesse, en pleine fièvre soulevée par le mouvement Occupy, elle avait passé une nuit entière à se demander si elle devait garder le bébé ou se consacrer entièrement à son activisme. *"J'ai choisi l'âme de mon enfant"*, conclut-elle.

Elle continue cependant d'alerter sur la misogynie, le racisme, la précarité qui sévissent aux États-Unis. *"Ce n'est pas le paradis, on reste sur une terre forcément imparfaite, mais il y a des changements… Ils ne suffisent guère, on l'a bien vu avec l'assassinat de George Floyd ou la gestion de cette pandémie. Tu sais que, petite, je voulais être journaliste ?"* Après avoir hésité avec la peinture, c'est la musique qu'elle a choisie – à moins que ce ne soit l'inverse – il y a vingt ans. Elle n'en revient toujours pas. *"Une vie sur la route à travers le monde… Et tous les jours, je veux lire, comme ma grand-mère me disait de faire. J'ai appris à chanter grâce à elle. C'est elle qui m'a élevée. Le soir, elle prenait et lisait la* Bible. *Je suivais ses doigts courir sur le papier et j'apprenais à chanter. Elle avait 43 ans quand elle m'a récupérée à l'hôpital où ma mère avait accouché. J'avais 43 ans quand mon fils est né. Ma grand-mère, elle, est morte peu après la pandémie, trois jours après son anniversaire. C'était difficile, mais qu'est-ce que je disais, tout à l'heure ? La terre, ce n'est pas le paradis."*

Or, malgré les peines, les deuils, le tabac dont elle a du mal à se passer quand elle travaille trop, une industrie de la musique dont elle récuse le mercantilisme, le timbre de Cat Power, lui, est un don du ciel. ®

LIVE
Sur la scène du Carnegie Hall, le 31 mars 2016, à New York, lors du concert hommage, "The Music of David Bowie".

© GETTY IMAGES

À SAVOIR

PLUS DE HAINE
Dans *Covers,* Cat Power réinterprète son propre titre "Hate", de l'album *The Greatest* (2006). Il devient "Unhate". En devenant mère, elle a décidé de changer les paroles sur scène, et a souhaité la réenregistrer.

COME AS YOU ARE
Les répétitions, les balances ? Pas la tasse de thé de Cat Power, quitte à se retrouver à gérer, en direct, des ajustements imprévus de lumière et de son… avec plus ou moins de bonne foi ! Mais c'est ce qui fait son charme live.

RIP ZDAR
La dernière piste de *Covers,* "I'll Be Seing You", est une bouleversante reprise de Billie Holiday dédiée à Philippe Zdar, décédé en 2019. En produisant *Sun* (2012), il l'avait aidée à reprendre confiance en elle.

alt-J

NOUVEL ALBUM
The Dream

INCLUS LES TITRES
'U&ME' , ***'GET BETTER'***
et ***'HARD DRIVE GOLD'***

DISPONIBLE LE 11 FÉVRIER
CD / LP / Digital

BMG
www.bmg.com

fip

PROFIL

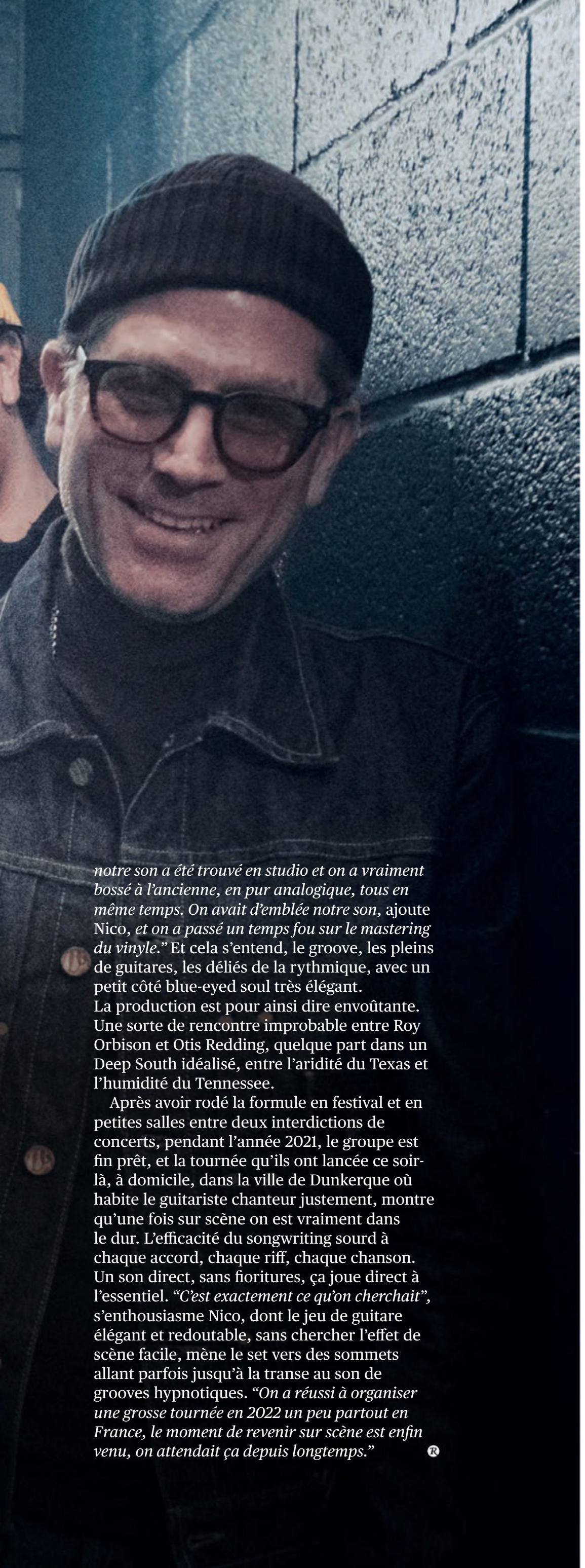
Sweet Soul Music

Lowland Brothers, un nom qui résonne comme un groupe du Vieux Sud des États-Unis, et pourtant, cette formation originale a pour origine le Grand Nord de la France!

Par BELKACEM BAHLOULI

DUNKERQUE, son trafic transmanche, son port démesuré, son ciel bas et gris en cette fin de journée de décembre. Et sa soul, son âme. Cette soul qui ce soir électrifiera la ville. Le rendez-vous a été donné aux 4 Écluses, une salle bâtie comme une nef de navire inversée, avec un son à couper le souffle et une ambiance bon enfant, malgré les masques placés sur le museau ; la foule s'empresse au guichet de ce lieu atypique situé près de la rivière traversant la ville, coincé entre… quatre écluses, au croisement de deux canaux. Car ce soir, les Lowlands Brothers sont en ville.

Lowlands Brothers dites-vous ? Après des années passées à jouer dans plusieurs formations blues, le chanteur-guitariste Nico Duportal s'est lancé dans un projet qui lui tenait à cœur depuis des années, un groupe blues-soul au son vintage, un condensé de vibes américaines quelque part entre le son Stax, celui de Curtis Mayfield, avec des touches de Creedence Clearwater Revival et de blues électrique. *"J'aime beaucoup ce que fait Dan Auerbach, aussi bien ses productions que ses propres albums avec les Black Keys"*, explique Nico à propos de sa passion pour les musiques qui *"ont du sens"*, qui ont permis de sortir ce premier album, sobrement intitulé du nom du groupe. *Moi, ça me parle direct, et avec les membres du groupe, quand on s'est mis sur ce projet, on avait toutes les lignes directrices, les axes à explorer et surtout faire une musique qui nous éclate, tout simplement."* Après son projet Nico Duportal & The Sparks mené juste avant le confinement, le musicien décide de se lancer dans ce nouveau format et fait appel à sa "bande" : Max Genouel (basse), Fabrice Bessouat (batterie), Damien Cornelis (claviers) et Hugo Deviers (guitare). Tous ayant la même passion pour le son ricain millésimé et surtout la furieuse envie de jouer des titres écrits au cordeau : *"On s'y est tous mis, forcément, et on avait trouvé des directions artistiques. C'est d'abord la personnalité des musiciens qui est effective ici, ce sont de vrais pros avec des années de métier et unis par la même envie dévorante de jouer une musique qui nous plaît à tous."* Alors les musiciens y mêlent soul, country et rock, blues, rock, country, folk… *"L'essentiel de*



notre son a été trouvé en studio et on a vraiment bossé à l'ancienne, en pur analogique, tous en même temps. On avait d'emblée notre son, ajoute Nico, *et on a passé un temps fou sur le mastering du vinyle."* Et cela s'entend, le groove, les pleins de guitares, les déliés de la rythmique, avec un petit côté blue-eyed soul très élégant.
La production est pour ainsi dire envoûtante. Une sorte de rencontre improbable entre Roy Orbison et Otis Redding, quelque part dans un Deep South idéalisé, entre l'aridité du Texas et l'humidité du Tennessee.

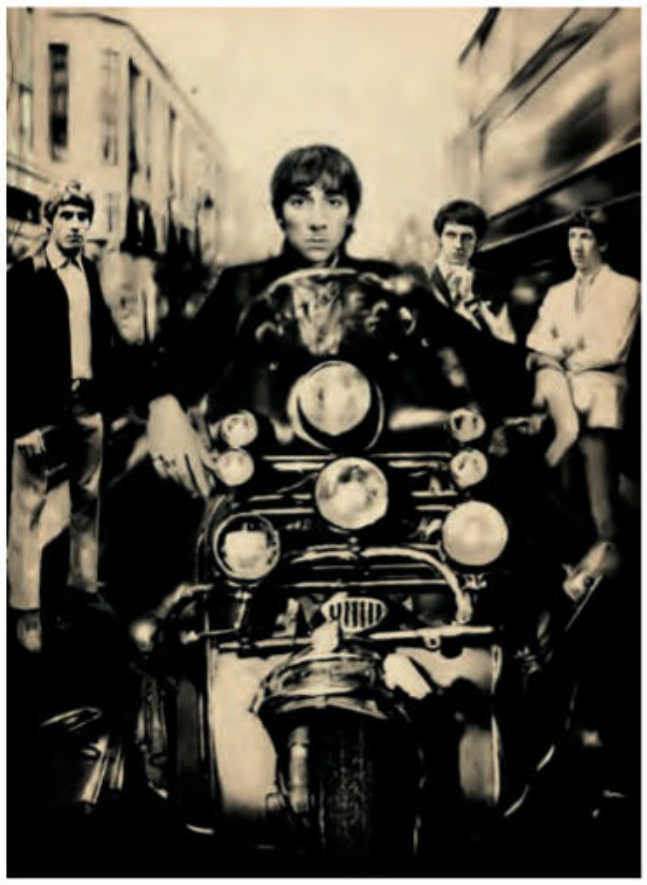
Après avoir rodé la formule en festival et en petites salles entre deux interdictions de concerts, pendant l'année 2021, le groupe est fin prêt, et la tournée qu'ils ont lancée ce soir-là, à domicile, dans la ville de Dunkerque où habite le guitariste chanteur justement, montre qu'une fois sur scène on est vraiment dans le dur. L'efficacité du songwriting sourd à chaque accord, chaque riff, chaque chanson. Un son direct, sans fioritures, ça joue direct à l'essentiel. *"C'est exactement ce qu'on cherchait",* s'enthousiasme Nico, dont le jeu de guitare élégant et redoutable, sans chercher l'effet de scène facile, mène le set vers des sommets allant parfois jusqu'à la transe au son de grooves hypnotiques. *"On a réussi à organiser une grosse tournée en 2022 un peu partout en France, le moment de revenir sur scène est enfin venu, on attendait ça depuis longtemps."*

BEAU LIVRE

Rock Circus

UN CURIEUX ATTELAGE ? Du tout, bien au contraire. Et si c'est par le biais de *Rolling Stone* que ce tandem atypique composé d'Alain Fretet, l'illustrateur, et de Philippe Barbot, le journaliste, s'est associé, il n'en reste pas moins une passion commune pour les icônes, celles du rock, d'une culture rock, et d'une culture tout court. Et si faire revivre, à leur manière, l'incontournable *Rock Dreams* de Guy Peellaert, en version 2.0 et avec le poids de l'histoire pesant lourdement sur leurs épaules, tenait de la gageure, les deux compères ont réussi haut la main cet exercice périlleux dans ce recueil désormais incontournable. Découverte de l'ouvrage avec les légendes signées par l'auteur.

Rock Circus,
par Alain Fretet et Philippe Barbot,
aux éditions du Layeur.



▶ THE WHO
"*J'espère crever avant de devenir vieux.*" Quand Pete, Roger, John et Keith, quatre garçons à la mode mod, signent sans le savoir l'hymne de leur génération, ils préfigurent les "no future" des bébés d'après. Avant d'inventer le pétage scénique d'instruments, les sauts de cabri, les solos de basse, le rock opéra, les albums concepts, les boucles de synthé et les magiciens du flipper. "*Who are you? I can't explain*". "*J'espère crever avant de devenir vieux.*" De la bande des quatre, un seul suivra le slogan au pied de la lettre. Après tout, personne ne sait ce que ça faisait d'être un mauvais garçon derrière des yeux bleus.

▲ GAINSBOURG-BASHUNG
Rencontre aux sonnets. Le plus bel affreux de la récréation et le futur résident de la République, associés en détournement d'art mineur pour gammes majeures. Jeux de blessures, inventions textuelles et libations apéritives, œuvre à la cacophonie rigoureuse, maudite et culte à la fois. Gaby et Marilou, coït épique et historique. Qui trouvera un écho posthume trente ans plus tard, dans de nouvelles aventures de l'homme à tête de chou. Affirmatif.

◀ DEPECHE MODE
Le jour où le punk s'arrêta, ils sont venus en paix et leurs intentions étaient bonnes. Champions de la pop synthétique et sculpteurs de sons de l'univers, ils ont créé une musique pour les masses, à coups de chansons qui parlent de foi et de dévouement. Et ont beau avoir piqué leur nom à un magazine français, ont réussi une carrière planétaire. Dave Gahan, Martin L. Gore, Andrew Fletcher, extraterrestres électroniques tout droit sortis d'un vieux film de Robert Wise. Nos Jésus personnels ?

© ALAIN FRETET/COURTOISIE DES ÉDITIONS DU LAYEUR

▲ CHRISTOPHE

Beau bazar, big bizarre. De Danny Baby et ses Hooligans au dernier des Bevilacqua, du crooner blondinet au dandy un peu maudit, un peu vieilli, en passant par le samouraï amateur de bolides et l'ermite de laboratoire, il a hanté les paradis perdus pendant cinq décennies, à la recherche du Graal sonore. Alchimiste et chaman, baroudeur cosmique, peintre des synthés et sculpteur de maux blues, il reste un archange intemporel. Comme si la terre penchait et qu'il planait au-dessus.

▶ AMY WINEHOUSE

Elle a dit non, non, non et quatre ans après elle était morte. Diva fragile grandie trop vite, artiste jusqu'au-boutiste et fulgurante, comme jadis Janis Joplin et tous les membres du funeste Club 27 disparus à cet âge fatidique. Amy Jade Winehouse ou l'autodestruction poussée à l'extrême, sexe, drogues, rock'n'roll, mais surtout incommensurable gâchis.

◀ BOWIE

C'était l'un de ses livres de chevet : A Clockwork Orange, d'Anthony Burgess, adapté au cinéma par Stanley Kubrick. À tel point qu'il avoua s'être inspiré en partie du personnage de Malcolm McDowell pour créer l'avatar de Ziggy Stardust. Et que la musique du film, composée par Wendy Carlos, introduisait ses concerts de l'époque. Plus tard, la chanson "Dirty Boys" y fit une nouvelle fois allusion. Étrange mécanique.

The Lumineers
Solaire

En 2022, le groupe de Denver fête ses dix ans d'existence avec l'un de ses meilleurs crus, Brightside. *D'où une passionnante conversation avec son chanteur et guitariste Wesley Schultz.* **Par SOPHIE ROSEMONT**

IL Y A QUELQUES ANNÉES, le chanteur et guitariste des Lumineers, Wesley Schultz, a failli mourir dans un accident de voiture. Sortie de route à 110 kilomètres heure, trois tonneaux. *"Pendant que la voiture rebondissait, ma compagne criait et moi, accroché au volant, j'essayais de la rassurer,* se souvient-il. *Comme dans les films, les quelques secondes sont passées au ralenti. En sortant de la carcasse fumante, j'ai allumé une cigarette, un peu sonné, et j'ai vu les gens venir vers nous, en pleurs, persuadés qu'il y avait des morts."* Ce sentiment de vulnérabilité, couplé en une foi incompressible dans le destin, c'est ce que raconte "Where We Are", troisième piste du nouvel album des Lumineers, *Brightside*.

Brightside, parce qu'il n'y a plus d'autres choix que de prendre la vie du bon côté. *"Ce qui était prévu, c'étaient les concerts pour défendre* III *sur scène. Du jour au lendemain, on a dû tout arrêter. C'était terrible car c'était la meilleure tournée qu'on ait jamais faite !"* Avec son acolyte de toujours, le batteur Jeremiah Fraites, ils essaient un morceau, puis un autre… *"Nous étions animés par une curiosité quasi enfantine, sans retenue sur nos sentiments, sans cahier des charges à suivre. Contrairement aux autres où tous les détails comptaient, là c'est juste arrivé : notre disque*

© ILARIA IEIE

le plus personnel à ce jour.” Brightside est en effet aux antipodes de *III* (2019), album concept qui racontait une famille dévastée par l’alcoolisme. Ici, il s’agit d’exprimer librement ses doutes, ses angoisses, ses espoirs. La voix de Wesley Schultz est plus rock, plus abrupte, plus puissante. Et ses textes, toujours à la hauteur. Il se souvient encore du jour où, en primaire, sa maîtresse lui a confisqué un poème car elle ne croyait pas qu’il l’avait écrit seul. S’il maîtrise le piano et surtout la guitare, rien ne le touche plus que les mots, dont il a saisi toute la portée quand, enfant, son oncle lui faisait écouter Leonard Cohen et Bob Dylan. Il garde un souvenir ému d’un concert de Joni Mitchell et du “Zim” au Madison Square Garden. *“J’ai alors compris que la musique donnait des ailes aux mots. Ensuite, j’ai découvert Kurt Cobain. Il écrivait et chantait comme si c’était de la poésie audible, sans que le sens des mots ait une réelle importance… Seul le sentiment comptait. Les artistes que j’aime vont dans des endroits profonds et sombres où, si on peut avoir l’impression d’être seul, on se sent connecté à eux. Neil Young ou Bon Iver écrivent d’une façon dont personne d’autre n’est capable, comme un animal qui souffre, c’est primal, presque cosmique. La musique des Lumineers, elle, est joyeuse tout en restant lucide sur l’état du monde. Elle dit la vérité, elle aussi.”*

Outre la sortie de *Brightside,* 2022 fête les dix ans du premier album homonyme des Lumineers, qui, grâce au single “Ho Hey”, les a révélés au grand public. Fraites et lui ont-ils beaucoup changé ? *“C’est un peu comme dans les livres d’Harry Potter,* plaisante Schultz. *Au début, ce sont des enfants et, sans qu’on s’en rende compte, ils sont devenus adultes à la fin de saga. Il en est de même pour nous. Pendant dix ans, Jeremiah et moi avons bossé très dur sans que rien ne se passe et, soudainement, le succès et les fans se sont manifestés. Notre rythme de travail s’est ralenti, mais il fallait sans cesse du neuf. Il fallait trouver nos marques. Au bout de dix ans, on se désinhibe, on se connaît mieux en tant que groupe et on s’accepte pour le meilleur et pour le pire.”* Si Fraites est parti vivre en Italie pour suivre son amoureuse, Schultz est resté à Denver, leur ville d’adoption depuis le milieu des années 2000. Derrière eux, ils ont laissé un New Jersey qui leur refusait toute possibilité de réussir. Dans le Colorado, ils ont découvert ce qu’était l’entraide… et la paternité, pour Wesley. *“Les enfants te rappellent sans cesse à l’ordre et nous apprennent l’humilité ! Devenir père m’a rendu plus ouvert, plus libre.”*

Quant à sa relation avec Fraites, elle ne s’est pas délitée. Après l’overdose mortelle du frère du second lorsqu’ils avaient à peine la vingtaine, les deux piliers des Lumineers se sont beaucoup rapprochés. Ce n’est pas la distance géographique qui change quoi que ce soit : au contraire, le temps passé ensemble est employé à enregistrer des bonnes chansons. *“Nous nous considérons comme des frères de musique. Seize ans que dure cette drôle d’alchimie ! Le plus difficile, ce n’est pas de jouer tous les deux, c’est de gérer nos ego respectifs. Des sacrifices s’imposent parfois, mais le jeu en vaut la chandelle.”* ®

Q&R

Miles Kane

Énergie mod, flamboyance soul seventies, voix de crooner : le Britannique signe son meilleur album depuis Colour of the Trap. Par SOPHIE ROSEMONT

***Change the Show*, c'est un nouveau mode narratif et une affirmation de votre passion pour la northern soul ou les échappées funky de David Bowie…**
Après *Coup de Grace*, je suis passé en mode écriture. J'ai essayé beaucoup d'idées différentes. Du up et du down tempo, du glam, de la soul… jusqu'à ce que le style hybride de *Change the Show* s'impose. Lorsqu'on me dit que ce disque est rétro, je suis très agacé. Car, si les beats ne répondent pas aux normes actuellement en vigueur, les textes sont contemporains. Et l'esprit mod compte toujours pour moi. Il m'a permis d'être moi-même, de définir ma personnalité. Je reste un Anglais !

D'ailleurs, après plusieurs saisons à Los Angeles, vous êtes revenu vivre en Angleterre en 2018. Ça fait du bien ?
Plus que ça. J'adore habiter ici, bien plus qu'avant, même s'il fallait que je passe par cette parenthèse enchantée californienne. L'Angleterre me ressemble, elle est concrète, elle reflète là où j'en suis dans ma vie. Je me sens comme Rocky et le feu brûle à l'intérieur !

Suivez-vous ce qui se passe sur la scène musicale londonienne ?
Oui, mais je devrais m'y intéresser plus encore. Par les temps qui courent, c'est important de ne pas jouer au chef de file et de faire de la bonne musique avant tout. On a besoin de s'entraider. Pour ce disque, j'ai aussi collaboré avec deux jeunes artistes, Dave Bardon et Oscar Robertson, de Sunglasses for Jaws. Ce sont mes voisins, ils font du rock psyché, et nous avons enregistré dans leur studio très rudimentaire. Tant mieux, c'est ce dont mon disque avait besoin : du brut, de la vitalité. En échangeant avec Dave et Oscar, je me suis revu au même âge – nous avons dix ans d'écart. Le fait d'être le plus vieux du scénario, c'était une posture nouvelle et ça ne m'a pas déplu !

On peut aussi dire que votre chant s'est amélioré… ?
Ah ah, c'est vrai ! Je crie moins, je transmets plus d'émotions. Je suis toujours surexcité, mais j'essaie de faire passer d'autres messages.

Lesquels ? Vous parlez, en tout cas, beaucoup de l'amour des autres comme de soi-même.
J'aime la plume de John Lennon et de Neil Young, je me suis connecté avec ce qu'ils avaient pu accomplir – aussi indépassables soient-ils. L'amour, la solitude, la mélancolie qui ne nous quitte jamais vraiment, l'euphorie des rencontres… Ces nouvelles chansons devaient raconter une histoire, la mienne, même si je ne parle pas uniquement de moi, avec des rythmiques variées. Il s'agit de tracer son propre chemin, et de ne laisser personne d'autre se mettre en travers. C'est pourquoi les gens peuvent être sensibles à ma musique car ils ont peut-être vécu la même chose… C'est presque comme se parler, eux et moi, à travers un miroir.

Vous avez 35 ans. *Change the Show*, le titre de l'album, fait-il référence à une maturité nouvelle ?
Ça me fait plaisir que l'on constate que j'ai grandi ! J'étais un bébé quand on s'est rencontrés la première fois, non ? À mes débuts, j'avais 17 ans et je n'ai donc pas tout à fait vingt ans de carrière. Dans cet album, je suis honnête et je pose tout noir sur blanc. Quand on est bien dans sa peau, surtout lorsque ça n'a pas toujours été le cas, on travaille mieux, on sait tirer le meilleur de soi-même en étant conscient de ses failles.

En tant que fan des Beatles, Liverpuldien qui plus est, vous avez dû apprécier *Get Back*, le documentaire de Peter Jackson ?
Une folie ! Je l'ai déjà vu deux fois ! Je suis passé par une foule d'émotions. Assister, d'aussi près, à l'écriture de ces morceaux qui me bercent depuis la naissance, à la bataille des ego… Observer mes héros agir et créer de la sorte, c'est également réaliser que je ne me suis pas trompé dans mes choix.

Hormis votre groupe avec Alex Turner, The Last Shadow Puppets, et des duos avec Lana del Rey, notamment l'excellent "Dealer", vous œuvrez en solo. Pas trop dur parfois ?
Si. De ne pas bénéficier d'une énergie collective peut être pesant. Toute l'image et le merchandising reposent sur moi. J'aimerais pouvoir partager les bons autant que les mauvais moments. D'un autre côté, je n'échangerais ma place pour rien au monde. C'est le meilleur job de l'univers, mais qu'il ne faut jamais prendre pour acquis. Il faut rester calme, ne pas s'abîmer, même lorsqu'on traverse des périodes sombres. Comme celle de cette pandémie, très angoissante et frustrante. J'ai vraiment hâte de remonter sur scène…

Et, conclusion, *"Adios tara tara"* ?
À Liverpool, on dit *"tara tara"* pour se dire *"au revoir"*, c'est une expression très spontanée, presque une ponctuation. Bref, un tic qui ne m'a pas quitté et dont je suis fier !

© DR

Star Wars étend son empire TV

C'EST EN EFFET désormais sur le petit écran que la galaxie s'agite. Si l'on compte les projets en cours, comme *The Mandalorian* (de retour l'an prochain) et *The Bad Batch* autour de clone-troopers, Disney+ a quelque chose comme dix séries en chantier, soit davantage qu'il n'y a de lunes d'Endor. Au moins cinq d'entre elles, peut-être plus, devraient nourrir la plateforme avant le prochain film Star Wars, *Rogue Squadron,* attendu, au mieux, pour la fin 2023. État des lieux.

JONATHAN BERNSTEIN AVEC XAVIER BONNET

	LE LIVRE DE BOBA FETT	THE MANDALORIAN *SAISON 3*	OBI-WAN KENOBI	ANDOR	LANDO	AHSOKA
De quoi parlons-nous?	Ce spin-off se focalise sur le chasseur de primes, qui a bâti sa réputation sur sa capture de Han Solo, dans *L'Empire contre-attaque.*	La suite de l'histoire du chasseur de primes Din Djarin après avoir gagné le sabre noir, ce qui en fait le maître de tous les Mandalorians.	Dix ans après son combat contre Anakin, il pourrait expliquer la décision du maître Jedi d'aller s'exiler sur Tatooine pour s'occuper de Luke.	Après *Rogue One* en 2016, Diego Luna renoue avec son rôle de Cassian Andor, dans ce préquel qui se situe au moment de l'essor de l'empire galactique.	"*La crapule préférée de la galaxie*", Lando Calrissian, joué par B. D. Williams dans la première trilogie et Donald Glover dans *Solo,* en 2018.	La Jedi de *Clone Wars,* avant qu'elle ne devienne "réelle" sous les traits de Rosario Dawson pour un épisode one-off de *The Mandalorian.*
Ce que l'on sait	Temuera Morrison et Ming-Na Wen (Boba Fett et Fennec Shand) retrouvent leur rôle. Situé après *Le Retour du Jedi,* il verra Fett convoiter le trône de Jabba le Hutt.	Pedro Pascal (Din Djarin) et Giancarlo Esposito (Moff Gideon) sont de retour, avec une plus grande présence à l'écran pour le second.	Six épisodes, prévus pour 2023. Hayden Christensen retrouverait son rôle d'Anakin. Kumail Nanjiani et Maya Erskine seront aussi au générique.	Disney a qualifié sa série en 12 épisodes de "*thriller d'espionnage*" se déroulant cinq ans après les événements de *Rogue One.*	Le projet avance plus lentement qu'un char des sables, et on ne sait pas encore sur quel moment de la vie de Lando l'action se concentrera.	Dawson dans le rôle-titre, avec peut-être Hayden Christensen en Anakin Skywalker, puisque celui-ci avait entraîné Ahsoka Tano avant de passer du côté obscur.
Avec du bébé Yoda dedans?	Peut-être, vu que la série se déroule à la même époque que *The Mandalorian.*	Presque sûr, mais peut-être moins que sur la dernière saison. Oui, c'est dur...	Peu probable.	Très peu probable.	Très très improbable.	Disney a annoncé que Ahsoka "*interconnectait*" avec *The Mandalorian.* Donc...
Ce qui nous titille	Un projet autour du seul Boba Fett était, à ce qu'il s'en dit, dans les tuyaux depuis que Disney a racheté Lucasfilm, en 2012.	Il y a trop de questions laissées sans réponse dans l'intrigue pour que cette saison soit autre chose que palpitante.	Disney a déjà promis "*la revanche du siècle*" entre Kenobi et son ancien padawan, devenu Dark Vador.	Avec plus de 200 noms annoncés au casting, de nouveaux personnages pourraient apparaître.	Les options pour les aventures du Millennium Falcon semblent infinies, vu que Lando en était le premier propriétaire.	C'est la seule série à propos d'un(e) Jedi largement inconnu(e) des fans occasionnels.
Ce qui nous inquiète	Le risque de trop ressembler à son prédécesseur. L'équipe de Boba Fett l'a surnommée "The Mandalorian 2.5".	Esposito laissait entendre l'an dernier que certaines de ces réponses pourraient n'arriver qu'à la quatrième saison.	Avec tant de personnages iconiques, le risque est grand de verser, plus qu'ailleurs, dans la nostalgie et le fan service.	Alan Tudyk, qui prêtait sa voix au droïde K-2SO adoré des fans, ne sera pas de la partie, mais a laissé "fuiter" la possibilité d'un retour en deuxième saison.	La série a été annoncée il y a un plus d'un an et peu d'infos ont percé, pas plus que l'identité même du futur Lando.	Avec une production censée démarrer l'an prochain, elle arrivera après cinq séries. Sera-t-elle la victime d'une telle surexposition?

FROM TOP, LEFT TO RIGHT: 20TH CENTURY FOX/EVERETT COLLECTION; JONATHAN OLLEY/2018 LUCASFILM LTD.; 2020 LUCASFILM LTD.; 20TH CENTURY FOX/EVERETT COLLECTION; 2005 LUCASFILM LTD.; 2020 LUCASFILM LTD.; 20TH CENTURY FOX/EVERETT COLLECTION, 2; 2020 LUCASFILM LTD.; 20TH CENTURY FOX/EVERETT COLLECTION

BAT GUY
C'est au tour de Robert Pattinson d'enfiler le costume.

2022 PLEIN LES YEUX !

De* The Batman *à* Avatar 2, *blockbusters et gros calibres seront loin de manquer à l'appel... si tout va bien !

Par DAVID FEAR et XAVIER BONNET

Uncharted

16 février

Tom Holland s'accorde une pause avec les toiles d'araignée pour enfiler la chemise de Nathan Drake, chasseur de trésor et globe-trotter de la célèbre série de jeux vidéo. C'est d'ailleurs ni plus ni moins que "le plus grand trésor du monde" qu'il se voit proposer d'aller dénicher avec l'aide, qu'il espère précieuse, de son mentor (Mark Wahlberg), tout en suivant des indices qui pourraient les mener au frère de Nathan, disparu depuis longtemps. À la place d'Indiana Jones, on commencerait à flipper pour son matricule. Ou pas.

The Batman

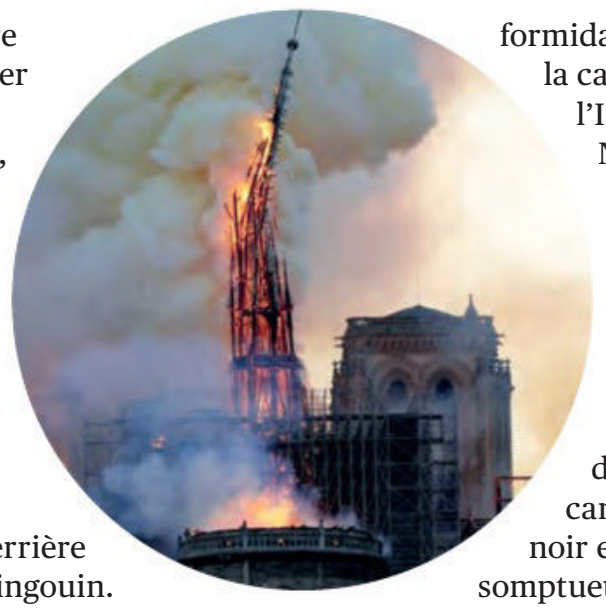
2 mars

À l'avenir, disait Andy Warhol, chaque acteur aura droit à ses 15 minutes dans le costume de Batman (OK, on paraphrase quelque peu ici), et c'est donc au tour de Robert Pattinson. L'ancien joli cœur de *Twilight,* qui avait pris soin de devenir un adapte répété des films résolument plus obscurs (pas très compliqué non plus...), se la joue ici un brin renfrogné sous sa cape, au début de sa carrière consacrée à nettoyer Gotham City. Paul Dano est le Sphinx, devenu pour l'occasion un serial killer particulièrement vicieux dans son obsession à s'en prendre aux nantis, et Colin Farrell est quasi méconnaissable derrière le maquillage du Pingouin.

Belfast

2 mars

Ceux que les cabotinages en tout genre, depuis plusieurs années, de Kenneth Branagh avaient commencé (ou fini, au choix) d'exaspérer au plus haut point, trouveront une formidable occasion de se réconcilier avec lui et son formidable portrait de la capitale de l'Irlande du Nord au temps fort des troubles. S'inspirant de sa propre histoire, Branagh déroule devant sa caméra, et un noir et blanc somptueux, la saga d'une famille écartelée entre son attachement viscéral à la ville et ses envies d'aller voir si l'herbe est plus verte ailleurs.



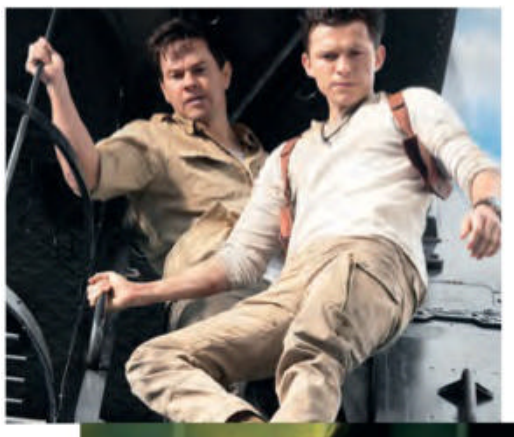
NOTRE-DAME
Jean-Jacques Annaud signe un film sur l'incendie qui a ravagé la cathédrale parisienne.

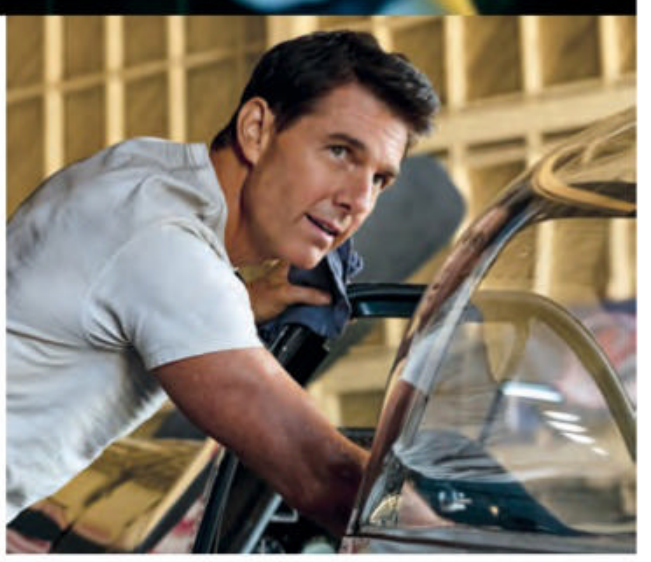
Notre-Dame brûle

16 mars

Il fallait bien la minutie et l'obsession du perfectionnisme de Jean-Jacques Annaud pour

s'attaquer à un projet où il savait d'office combien il serait attendu au coin du bois, et pas forcément celui qui constituait la charpente de Notre-Dame de Paris avant ce funeste incendie du 15 avril 2019, et que le réalisateur de *L'Ours* et *La Guerre du feu* (pour la faire courte…) aura choisi de retracer heure par heure, s'efforçant de jongler entre effets spéciaux et récit à hauteur d'homme. Son choix de se passer d'un casting de stars, trop souvent systématique dans ce genre de production, pourra être perçu de sa part comme l'envie de ne pas distraire le spectateur du récit lui-même. Un plaquage cathédrale d'un autre genre en quelque sorte.





Morbius

30 mars

Les amateurs de comic books affichant un certain âge se souviennent peut-être d'un vilain de l'univers Spider-Man du nom de Morbius, biochimiste le jour et "vampire vivant" la nuit. Comme Sony est en quête d'idées pour alimenter la franchise de l'homme-araignée, en avant pour les aventures de Michael Morbius (Jared Leto), décidant de se lancer dans des méthodes d'expérimentation pour le moins radicales afin de traiter ses propres problèmes de maladie du sang, quitte à ce que des effets secondaires incluent force surhumaine, sensibilité à la lumière et transformation occasionnelle. Rhésus et coutumes, quoi…

Maigret

6 avril

Gérard Depardieu prend la suite de Jean Gabin, Albert Préjean, Harry Baur, Charles Laughton, Michel Simon, Gino Cervi, Rowan Atkinson (si, si !), pour ce qui est seulement du cinéma (liste complète en échange d'une enveloppe timbrée), et bien sûr de Bruno Cremer et Jean Richard (88 fois quand même !), pour la télévision. C'est une adaptation de *Maigret et la jeune morte,* que Simenon fit publier en 1954, qui sert de cadre à cette nouvelle incarnation du placide commissaire, sous la direction de Patrice Leconte, illustration supplémentaire qu'il ne veut décidément pas casser sa pipe (Maigret, pas Leconte, suivez un peu !).

Doctor Strange in the Multiverse of Madness

4 mai

La folie semble être le mot-clé de cette nouvelle plongée dans l'univers cinématographique Marvel, qui aura enchaîné valse de réalisateurs (ouste Scott Derrickson, bienvenue Sam Raimi), scènes retournées après coup à cause du Covid ou histoire de mieux coller avec d'autres marvelleries pour le grand comme le petit écran (*Spider-Man: No Way Home* d'un côté, *Loki* et *WandaVision* de l'autre). Pas forcément le meilleur moyen pour Benedict Cumberbatch d'avoir moins de boulot, au moment de faire en sorte que ses lignes de temps et d'espaces parallèles ne finissent par se télescoper.

ESPIONS, FLICS ET SORCIERS

Dans le sens des aiguilles d'une montre : *Uncharted* (Wahlberg et Holland), *Maigret* (Gérard Depardieu), *Morbius* (Leto) *Top Gun* (Cruise) et *Doctor Strange* (Cumberbatch).

The Northman

18 mai

Vous aviez rêvé d'une saga viking vengeresse, Robert Eggers (derrière la caméra de *The Witch* ou *The Lighthouse*) l'a faite, en mêlant, dans une grande marmite, un guerrier nordique (Alexander Skarsgård) réclamant donc vengeance après la mort de son père, Nicole Kidman, Anya Taylor-Joy, Willem Dafoe et Ethan Hawke faisant virevolter leurs fourrures et leurs casques à cornes (respectivement !) à ses côtés. Björk est même de la partie dans un personnage baptisé "la sorcière slave". Une armée à elle toute seule, là encore ?

Top Gun: Maverick

25 mai

Parce qu'il est toujours difficile de tirer un trait sur les loopings qui vrillent le cerveau, Tom Cruise est de retour dans l'un de ses plus célèbres rôles, Pete "Maverick" Mitchell, ancien pilote de chasse devenu depuis instructeur pour le programme Top Gun de la marine américaine. Pas illogique qu'il ait deux-trois trucs à apprendre à quelques freluquets à l'ego un peu trop enflé, à commencer par ce Bradley Bradshaw (Miles Teller), le plus susceptible du lot, et dont le père n'est autre que "Goose", l'ancien acolyte de Maverick dans la première mouture. Pas du tout certain, du coup, que ça plane pour lui.

Cyrano

25 mai

Bon, là, ce sera clairement tout ou rien, avec un risque non négligeable de tenir la grosse plaisanterie de l'année. On se sera retenu de justesse d'avancer le terme de tartufferie, mais uniquement par crainte d'être hors sujet littéraire. Certes, la présence derrière la caméra de Joe Wright (*Orgueil et préjugés*) peut laisser quelques espoirs,

© FROM TOP, LEFT TO RIGHT: CLAY ENOS/COLUMBIA PICTURES ; NIKO TAVERNISE/LIONSGATE; SONY PICTURES ; JEAN MARIE LEROY/ROADSIDE ATTRACTIONS; JAY MAIDMENT/© 2016 MARVEL; SCOTT GARFIELD/ PARAMOUNT PICTURES

mais la perspective d'un mélange de film de cape et d'épée et de comédie musicale avec Peter Dinklage dans le rôle-titre (et sans protubérance nasale – ça aurait peut-être fait beaucoup !) peut charrier son lot d'interrogations et de doutes sur ce qu'il peut rester du bon sens hollywoodien…

Buzz l'Éclair

22 juin

Ce spin-off de *Toy Story* remonte le temps jusqu'aux débuts de Buzz, bien avant qu'il devienne le compagnon d'infortune un brin rigide de Woody et ses amis, et se veut par ailleurs une version animée d'un projet de film qui aurait inspiré le jouet. Laissant son bouclier et son moule-ce-que-vous-savez de Captain America au vestiaire, Chris Evans sera la voix chargée de clamer "Vers l'infini et l'au-delà" dès que le contexte s'y prêtera. Entre superhéros, les coups de main sont souvent salutaires.

Elvis

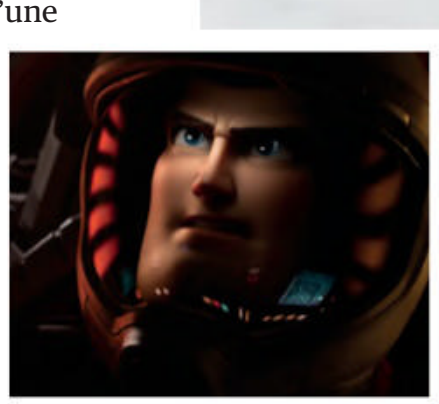
22 juin

Vu que Kurt Russell avait saisi la substantifique moelle du "King" dans le film de John Carpenter, en 1979, un nouveau biopic sur Elvis Presley ne s'imposait pas a priori. Sauf, bien sûr, si c'est Baz Luhrmann qui s'y colle, à l'écriture et à la réalisation, laissant augurer d'une version un poil excentrique, tout en croisant les doigts et serrant les fesses (et vice-versa pour les plus contorsionnistes d'entre nous) afin qu'elle ne s'achève pas par un Elvis engagé dans un French cancan endiablé sur la scène du Moulin-Rouge. Austin Butler semble avoir le sex-appeal du jeune Elvis, et la perspective de Tom Hanks en Colonel Parker intrigue, dans le bon sens du terme.

Bullet Train

20 juillet

À ce qu'il se dit, la communauté internationale des truands est un petit monde. Guère, étonnant à partir de là, qu'un tueur professionnel ayant opté pour le sobriquet de "Coccinelle" (Brad Pitt) se retrouve à reconnaître quelques-uns de ses pairs dans un train à grande vitesse japonais, alors qu'a priori il a autre chose à penser que de s'interroger sur le pourquoi d'une telle concentration des talents et si elle est vraiment fortuite. Sandra Bullock et Michael Shannon (entre autres) viennent compléter le casting de cette adaptation du pulp roman de Kōtarō Isaka, sous la direction de David Leitch (*John Wick*). Pas du tout sûr, du coup, que les arrivées en gare se traduisent par deux minutes d'arrêt…



LES HÉROS PORTENT-ILS TOUS DES CAPES ?
De haut en bas : Spider-Man (Moore), Elvis (Presley, pour le biopic signé Baz Luhrmann), Buzz l'Éclair (Evans), Black Panther (en hommage a feu Chadwick Boseman).

Nope

20 juillet

Le nouveau projet de Jordan Peele fait lui aussi saliver, et voici ce que l'on en sait. Comme *Get Out* et *Us*, c'est un film d'horreur, avec Daniel Kaluuya (ayant amené certains à se demander si on tenait là une suite de *Get Out*, précisément), Keke Palmer et Steven Yeun (*Minari*, *The Walking Dead*) dans les rôles principaux. L'affiche laisse apparaître ce qui ressemble à un nuage géant planant au-dessus d'une petite ville, tandis que le film a été tourné en 65 mm avec le directeur photo de *Dunkerque* derrière les focales. Oui, nous aussi, on aimerait avoir plus de détails…

Salem's Lot

14 septembre

Le célèbre roman de Stephen King à propos d'un écrivain de retour dans sa ville natale pour découvrir qu'un mal étrange s'est abattu sur la population (indices : dents acérées, veines jugulaires et repos dans un cercueil sont au menu) avait déjà été adapté pour la télévision en 1979, avec David Soul et James Mason, et avait alors effrayé durablement les fans de King, mais pas forcément

pour les raisons attendues. Cette histoire singulière de vampire connaît aujourd'hui les honneurs du mode blockbuster. Gary Dauberman, auteur des scénarios du récent *It* et sa suite étant aux commandes, il n'est pas interdit d'espérer que justice soit rendue au matériau originel.

Mission : Impossible 7

28 septembre

Comme s'il était possible de concevoir un super-espion les bras croisés très longtemps, surtout s'il est incarné par un Tom Cruise paraissant au moins aussi infatigable que son personnage, Ethan Hunt remet ça ! Les détails de l'intrigue sont évidemment aussi secrets qu'un dossier de l'IMF (pour "Impossible Mission Force"), tout juste sait-on que les "réguliers" Rebecca Ferguson, Ving Rhames, Vanessa Kirby et Simon Pegg seront à nouveau de la partie.
Le reste est pour l'instant laissé à votre imagination : immobilisation à mains nues d'un virus mondial ? But à la dernière minute sur passe décisive de Thomas Pesquet en finale de la Coupe du monde de foot organisée dans la Station spatiale européenne ?

Spider-Man: Across the Spider-Verse (Part 1)

12 octobre

Si Tom Holland a eu l'occasion de croiser tout une pelletée de figures des précédentes moutures au… fil du récent *Spider-Man: No Way Home*, la version animée de la franchise avait déjà exploré cette piste en 2018, offrant son "moment Spider-Man" au personnage de Miles Morales. Parce que cette dernière avait si bien su offrir une dimension particulière à un univers déjà largement sillonné, l'impatience est grande à l'idée d'en découvrir la suite, davantage encore en apprenant que Kemp Powers, le scénariste et coréalisateur de *Soul*, a rejoint les rangs de l'unité de création.

Black Panther: Wakanda Forever

9 novembre

Difficile d'imaginer un film estampillé Black Panther sans Chadwick Boseman, qui avait si formidablement incarné T'Challa, le roi du Wakanda, et avait ainsi largement contribué à ce que ladite production devienne la plus grosse réussite de tous les films Marvel jusqu'à aujourd'hui. Le réalisateur Ryan Coogler et le reste du casting (Letitia Wright, Daniel Kaluuya, Lupita Nyong'o, Martin Freeman, Angela Bassett…) ont voulu cette suite comme un hommage à Boseman, l'intrigue se concentrant par ailleurs davantage sur le personnage de Shurl (Wright), la sœur du roi à la pointe de la technologie.

She Said

16 novembre

Toutes les grandes histoires journalistiques méritent leur dramatique constellée d'étoiles (voir *Les Hommes du Président* ou *Spotlight*) et cette ode toute particulière au quatrième pouvoir se concentre sur la façon qu'a eue le *New York Times* de contribuer à lever le voile sur les abus sexuels dans l'industrie du cinéma, et la naissance par ricochet du mouvement #MeToo. Carey Mulligan et Zoe Kazan remuent ainsi la boue autour de certains monstres du show-biz, Harvey Weinstein en tête. La réalisatrice allemande Maria Schrader (*I'm Your Man*) est aux commandes.

The Fabelmans

23 novembre

Alors que l'on n'a toujours pas fini de s'étriper sur l'enthousiasme ou les moues dubitatives engendrées par son ripolinage de *West Side Story,* Steven Spielberg a déjà l'esprit accaparé par tout autre chose, en l'occurrence cette saga que l'on annonce comme s'inspirant directement de sa jeunesse dans l'Arizona des années 1950 et 1960. Il n'a en tout cas laissé le soin à personne d'autre de s'installer dans le fauteuil de réalisateur, participant activement, par ailleurs, à l'écriture du scénario ; tâche qu'il avait délaissée depuis *A.I. Intelligence artificielle,* en 2001 ! Autour du "gamin" Sammy Fabelman graviteront Michelle Williams (sa mère), Paul Dano (son père) et Seth Rogen (son oncle).

Avatar 2

14 décembre

James Cameron l'a presque juré-craché sur l'honneur : cette fois-ci, c'est la bonne ! La première suite de son incroyable épopée de science-fiction remontant à plus de douze ans (décembre 2009) verra le jour cette année, et avec elle ce que l'on annonce comme des images saisissantes en motion capture sous l'eau (une première en matière d'effets spéciaux) qui auront longuement occupé le réalisateur et son équipe, ainsi que leur volonté de tourner en continu les autres suites prévues. Les dates de sorties sont 18 décembre 2024 (*Avatar 3*), 16 décembre 2026 (*Avatar 4*) et 20 décembre 2028 (*Avatar 5*).

BELFAST
Un formidable portrait de la capitale de l'Irlande du Nord dans les années 1970, signé Kenneth Branagh

Killers of the Flower Moon

Date à déterminer

Sixième collaboration avec Leonardo DiCaprio et dixième avec Robert De Niro. Martin Scorsese a choisi de s'intéresser à ce qui avait fait, il y a cinq ans, la trame du livre du même nom signé de la plume de David Grann, à savoir les circonstances mystérieuses mais non moins violentes dans lesquelles avaient été assassinées des membres de la tribu indienne des Osages, dans l'Oklahoma des années 1920, et l'enquête qui s'était ensuivie au sein du FBI naissant, allant jusqu'à impliquer J. Edgar Hoover (auquel, on s'en souvient, le même DiCaprio avait prêté ses traits en 2011, sous l'œil acéré de Clint Eastwood).

Crimes of the Future

Date à déterminer

Le prochain Cronenberg risque à nouveau de provoquer de profonds maux de crâne du côté des détracteurs du réalisateur au simple énoncé de son synopsis : un futur proche où l'humanité aura dû apprendre à survivre en modifiant sa composition biologique, voire faire abstraction de son enveloppe corporelle, tandis qu'un artiste de performance (Viggo Mortensen, avec qui Cronenberg renoue 15 et 17 ans après *Les Promesses de l'ombre* et *A History of Violence*), assistée de sa partenaire, Caprice (Léa Seydoux), aura transformé l'ablation d'organes que son corps recompose en un spectacle que ses adeptes peuvent admirer en temps réel. D'autres questions ?

The Killer

Date à déterminer

David Fincher renoue avec le meurtre, le zigouillage. Mais pas forcément comme on l'attend, surtout lorsqu'on annonce la participation à l'écriture de cette nouvelle plongée dans les entrailles du crime d'Andrew Kevin Walker – à qui l'on doit notamment le scénario de *Seven*. Cela suffit à appréhender ce *Killer* avec un appétit décuplé.
Il faudra se contenter de ça tant les infos sur la trame du film se résument, pour l'heure, à une phrase : *"Un assassin implacable commence à développer peu à peu une conscience entre le bien et le mal…"* Ce tueur appelé à se prendre la tête sera incarné par Michael Fassbender, et Tilda Swinton ne devrait pas forcément être la meilleure conseillère dans cette quête de rédemption.

© FROM TOP, LEFT TO RIGHT : SONY PICTURES ANIMATION ; REINHARD ARCHIVES/ULLSTEIN BILD/GETTY IMAGES ; © MARVEL STUDIOS 2019 ; PIXAR ; © MARVEL STUDIOS 2018

Une virée entre Colorado, Nouveau-Mexique et Texas, à bord d'une Ford LTD hors d'âge.

SUR LA ROUTE

Freewheelin' Zégut

Notre chroniqueur, ce mois-ci, est tombé sur une photo étonnante, très Hopper dans l'esprit, et la commente avec son auteur, Théo Gosselin.

LA PHOTO DE COUVERTURE de *Roll,* de Théo Gosselin, symbolise ce jouissif retour d'un esprit libre, celui des années 1960, celui de l'insouciance, de la contre-culture hippie, des volutes hilarantes et de l'amour, du road trip, du voyage qui nous manque tant.

Théo Gosselin : *"Cette photo a été prise lors d'un road trip, en 2017, de Détroit à Détroit en passant par Denver, L.A., Austin. Nous avons vécu, avec deux amis, dans une Ford LTD de 1973, à rouler des centaines de miles et à rencontrer des musiciens dans chaque ville où nous nous garions. Comme un groupe en tournée, mais sans faire de musique. Pas de repérages, pas de storyboard, juste la chance d'être entouré par des personnages incroyables et vivre des situations incroyables."*

Perché sur le toit de cette vieille Ford dans cette *gas station* du Nouveau-Mexique, la perspective, les halos, embarque l'humain à la crinière dans un monde inspiré d'Edward Hopper (*Gas* ou *Nighthawks*). Un autre Hopper, Dennis, laisse également sa trace avec son *Easy Rider spirit* et ses années 1960, vues dans son *Photographs 1961-1967,* réédité par Taschen à un prix raisonnable. *Roll* est donc le parcours d'Emmanuel, Thibault et Maud, on y aperçoit quelques jolis nus, quelques jolies fesses, quelques jolis seins. On y ressent beaucoup de fraternité loin de notre monde égoïste.

Son vieux Nikon F2 autour du cou, Théo Gosselin a une priorité. T.G. : *"C'est surtout d'atteindre un certain bonheur. J'ai commencé à faire des photographies en documentant ma vie, mes voyages, mes rencontres… Faire des images, pour moi, c'était me construire des souvenirs. Et partir toujours plus loin, toujours plus longtemps. Après, chacun a sa petite recette pour considérer une photo comme réussie. Pour moi, il faut un côté très cinématographique, une histoire, une émotion, une musicalité."*

PAR FRANCIS ZÉGUT

Animateur radio et journaliste rock, mais aussi grand voyageur, Francis, photographe à ses heures, nous fait découvrir chaque mois un lieu et une histoire qui ont marqué l'imaginaire. Avec la BO du voyage, bien sûr.

"Roll *est une déclaration d'amour au voyage et à la musique ; le roll de rock'n'roll mais aussi le roll de rouler, le road trip. Et pour finir, le roll de 'roll of film', la pellicule photo. Il y a parfois une photo pour deux pages, c'est comme une respiration, elle fonctionne toute seule.*

Chez Théo Gosselin, il y a du roll mais également du rock avec son projet Gasoline : *"Mon métier de photographe m'a forcé à m'éloigner de mon premier amour qui était jouer de la batterie, du punk, du hardcore… il y a dix ans. Je m'étais promis de prendre le temps de m'y remettre avant mes 30 ans, et j'ai rencontré Thomas Baignères, chanteur guitariste, un fou de rock'n'roll 60's. Notre amour de la musique et de la fête nous a rapprochés et nous avons monté ce duo blues-garage qui me permet de m'évader et me défouler. Je peux faire nos clips et retrouver une certaine innocence de création, tout en jouant de la musique que plus personne n'écoute."*

Roll, de Théo Gosselin, aux éditions Fisheye. À la vie, à l'amour, au voyage, à la mort, à Hector…

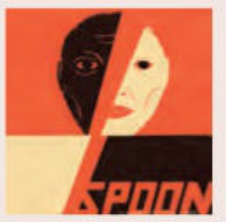
PLAYLIST

Jeremy Ivey
Diamonds
Back to Coal

Drive-By Truckers
Go-Go Boots

Beirut
So Slowly

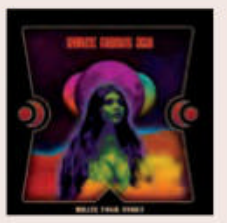
Jesper Lindell
Christmas Card



Spoon
The Hardest Cut

Reignwolf
In the Dark

Circle of Mud
Native Man



Three Moons Ago
How Do You Feel

The Felice Brothers
Celebrity X

Gasoline
Hey Boy

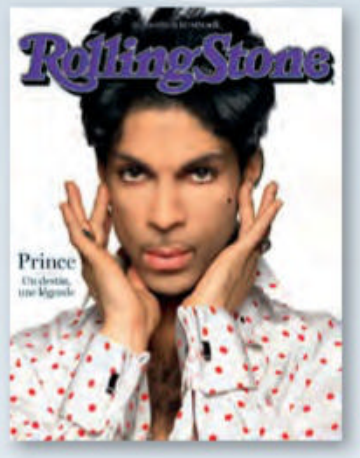
LA BOUTIQUE

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION

LES HORS-SÉRIES

Hors-série n°44 - Keith Richards

Hors-série n°43 - The Beatles (132 p.)



Spécial hommage n°1 - Prince

Hors-série n°42 - Spécial Woodstock

Hors-série n°40 - Eric Clapton

LES ANCIENS NUMÉROS

n°138 - B. Obama & B. Springsteen

n°137 - Dave Gahan

n°136 - Charlie Watts

n°135 - George Harrison

n°134 - Amy Winehouse

n°133 - The Who

n°132 - Crosby, Stills, Nash & Young

n°131 - The Rolling Stones

n°130 - Neil Young

n°129 - Foo Fighters

BON DE COMMANDE
ANCIENS NUMÉROS

CHÈQUE À L'ORDRE DE ROLLINGSTONE, À RENVOYER À :
ROLLINGSTONE – 53 RUE CLAUDE BERNARD 75005 PARIS

1. JE COCHE LE(S) NUMÉRO(S) CHOISI(S)

TARIF DES MENSUELS

☐ n°129 : 5,95€ ☐ n°130 : 5,95€ ☐ n°131 : 5,95€ ☐ n°132 : 5,95€ ☐ n°133 : 5,95€
☐ n°134 : 5,95€ ☐ n°135 : 6,50€ ☐ n°136 : 6,50€ ☐ n°137 : 6,50€ ☐ n°138 : 6,50€

TARIF DES HORS-SÉRIES

☐ n°40 : 7,90€ ☐ n°42 : 7,90€ ☐ n°1 : 8,95€ ☐ n°43 : 11,95€ ☐ n°44 : 8,95€

2. J'AJOUTE LES FRAIS DE PORT

FRANCE métropolitaine : 1,50€ par numéro / Europe + Suisse (Zone 1) : 2,50€ par numéro
autres pays + DOM TOM (Zone 2) : 3€ par numéro

COÛT TOTAL : ..... € (prix des numéros) + ... € (frais de port) = ... €

3. J'INDIQUE LES COORDONNÉES POUR LA LIVRAISON

☐ M. ☐ Mme **NOM** _____ **PRÉNOM** _____

ADRESSE _____

_____

CODE POSTAL _____ **VILLE** _____

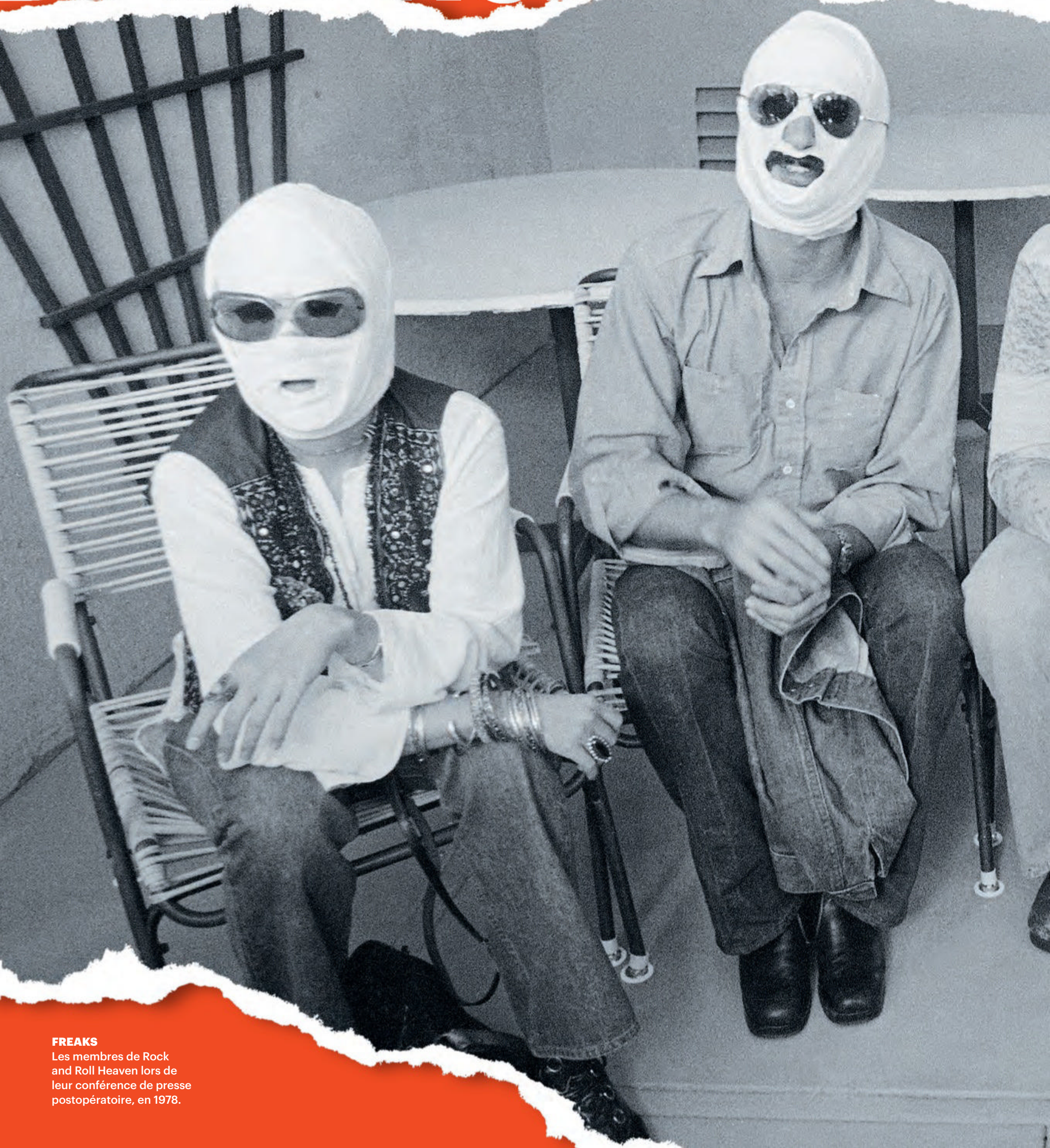
PAYS _____ **TÉLÉPHONE** _____

ADRESSE E-MAIL*: _____

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR VOUS CONTACTER ET CONFIRMER VOTRE COMMANDE

ACHETEZ EN LIGNE EN 3 CLICS SUR BOUTIQUE.ROLLINGSTONE.FR

BIENVENUE CHEZ



FREAKS
Les membres de Rock and Roll Heaven lors de leur conférence de presse postopératoire, en 1978.

FRANKENSTEIN

Ressusciter
les stars
du rock grâce à la
chirurgie esthétique,
le pari de Danny O'Day.

PAR DAVID BROWNE

ALLONGÉ SUR UNE TABLE d'opération dans un hôpital d'Orlando, entouré de photos d'Elvis Presley, Dennis Wise sait ce qui l'attend. Pourtant, ce n'est que lorsque le chirurgien plonge son scalpel dans son visage que la réalité de la chose le frappe enfin. *"Tout à coup, ça a commencé à faire très mal,* se souvient Wise. *Une infirmière s'est approchée et m'a enfoncé une aiguille."* Il s'endort très rapidement. À son réveil, son visage tuméfié est enveloppé de bandages. Avec ses implants dans les joues et sa lèvre retroussée, Wise, 23 ans, allait ressembler un peu plus à Elvis, mort six mois plus tôt. Pour la première fois (mais pas la dernière), son patron, Danny O'Day, pouvait se vanter d'être *"le créateur de monstres"*.

Dans la musique pop, la tradition des tribute bands et des imitateurs est désormais aussi ancrée que le T-shirt de concert ou la demande de rappel. Dès les années 1970, des groupes ont cherché à ressembler le plus possible aux Doors ou à Bruce Springsteen (lequel était bien vivant), et les touristes de Manhattan se sont rués sur *Beatlemania,* l'hommage aux "Fab Four" resté pendant deux ans à l'affiche de Broadway. Aujourd'hui encore, les groupes hommages à ABBA ou au hip-hop des années 1980 et 1990 sont monnaie courante. Ces dernières années, la technologie des hologrammes a également ramené Michael Jackson, 2Pac, Frank Zappa et Whitney Houston à un semblant de vie.

Dans la musique pop, la tradition des tribute bands et des imitateurs est désormais aussi ancrée que le T-shirt de concert.

Imiter une pop star décédée ou la faire revivre virtuellement, c'est une chose. Mais il y a plus de quarante ans, un promoteur a poussé le concept encore plus loin. Il ne s'est pas contenté de costumes et d'imitations vocales : Danny O'Day a engagé des chirurgiens esthétiques pour modifier physiquement ses chanteurs, afin qu'ils ressemblent le plus possible à Elvis, Jim Morrison ou encore à Janis Joplin. *"Il avait une longueur d'avance,* estime Jeff Pezzuti, fondateur d'Eyellusion, responsable des récentes tournées d'hologrammes de Frank Zappa et Dio. *C'était très nouveau à ce moment-là. Sans la technologie* [des hologrammes], *il n'y avait rien d'autre à faire."*

Bien avant les résidences à Las Vegas, les biopics et les ventes de catalogue faramineuses, O'Day avait imaginé un monde dans lequel la nostalgie du rock serait un business lucratif. Il savait que le lien entre ces stars et les fans était devenu si intense qu'une industrie pourrait en naître et exploiter cette union. *"Dans ce pays, on veut toujours ce qu'on ne peut pas avoir*, a dit un jour O'Day. *Regardez comme les disques de stars du rock mortes se vendent bien. Votre eau ne vous manque pas, jusqu'à ce que le puits soit à sec. C'est l'Amérique."*

D'après son entourage, Danny Dixon O'Day aurait pu être une star. Il grandit à Baltimore, où il joue de la batterie dans plusieurs groupes. Il part ensuite pour la Californie, et intègre Flim Flam Band, un groupe de reprises qui tourne dans le pays au début des années 1970. Avec ses cheveux châtains, son mètre quatre-vingts et sa voix puissante, O'Day avait tout pour plaire : *"Il avait du talent et pouvait jouer de presque tous les instruments"*, se souvient sa femme, Effie, avec qui il s'est marié en 1974.

Et puis un jour, les choses prennent une tournure bien différente. Jim Wise, le guitariste du groupe, avait un frère, Dennis, qui savait chanter comme Elvis. Nous étions fin 1977, le "King" venait de mourir, et il y avait peut-être un marché pour un groupe qui lui rendrait hommage. Dennis Wise voyage depuis Honolulu pour faire un essai et chante "Trying to Get to You". O'Day est conquis. Deux versions s'opposent concernant la suite des événements. Wise raconte que c'est lui qui a lancé l'idée de modifier son propre visage pour ressembler davantage à Elvis, inspiré par *Les Passagers de la nuit,* un film de 1947 dans lequel le personnage de Humphrey Bogart subit une opération de chirurgie esthétique pour éviter d'être capturé. Effie assure de son côté que l'idée venait de son mari.

Quoi qu'il en soit, O'Day commence par emmener Wise chez un dentiste de Floride, qui lui lime les dents et comble l'écart entre ses deux incisives. Trouver un chirurgien pour retoucher les lèvres, les joues et le nez de Wise a été plus difficile. Le premier choix de O'Day s'est désisté lorsque son nom a été divulgué dans la presse. O'Day se démène et, finalement, réussit à faire entrer clandestinement Wise dans une clinique en janvier 1978.

O'Day avait pensé à une ruse pour faire paraître l'opération aussi normale que possible. *"Ces gens avaient déjà une certaine ressemblance avec la personne à laquelle je voulais qu'elles ressemblent,* explique-t-il. *Je disais simplement* [au chirurgien] *:* 'On voudrait retoucher un peu son nez, son menton, ceci, cela... Au fait, il se trouve que j'ai ici une photo de ce que nous voulons faire.'" Une fois l'intervention de six heures terminée, Dennis Wise ressort en fauteuil roulant, le visage couvert de bandages. *"Il devait y avoir cent personnes de la presse du*

VIVE LE ROI ! Le faux Elvis, Dennis Wise, s'entraîne avec O'Day (ci-dessus), et montre son visage reconstruit à l'animateur Mike Douglas (à droite). La ressemblance n'est pas… frappante !

monde entier qui prenaient des photos, raconte-t-il. *C'était incroyable. Ils me criaient dessus :* "Comment vous sentez-vous ?" "À quoi pensez-vous ?'"

Wise n'en a parlé à personne dans sa famille, de peur qu'on le prenne pour un fou. Quelques semaines plus tard, il fait ses débuts à la télévision dans l'émission "Good Morning America". Son frère Jim regarde une de ses apparitions télévisées dans un bar. Il ne sait pas trop quoi en penser, mais il y voit un côté positif : *"Dennis a eu le nez cassé quand il était dans les Marines. Quelqu'un l'a frappé au visage et l'a assommé. L'opération était donc une amélioration."*

Très vite, Wise fait ses débuts sur scène, les cercles noirs autour de ses yeux n'ont pas encore eu le temps de disparaître. Il reçoit un cachet digne d'une rockstar : 15 000 dollars pour la première semaine (environ 60 000 dollars aujourd'hui). Le premier soir, Wise chantait "Love Me Tender" quand une femme dans la foule s'est approchée et l'a attrapé à l'entrejambe. *"Elle ne voulait pas me lâcher,* dit-il en riant. *Les gars du groupe étaient tous en train de rire."*

Mais Wise déchante vite. Le groupe et lui ne sont pas payés en totalité pour leur travail. Il s'aperçoit alors qu'il a signé pour cinquante ans avec O'Day, et que ce dernier a droit à la moitié de ses gains. Dennis Wise se rend au domicile de son patron et constate qu'il vit dans l'opulence. *"Devinez où est passé l'argent ?"* peste Wise, qui finit par poursuivre O'Day pour négligence et *"violation du devoir fiduciaire"*. Wise assure qu'il n'a jamais vu un centime, et qu'il n'a jamais revu O'Day. Ce dernier avait déjà un plan plus grandiose en tête…

En 1978, Elvis n'était pas la seule rockstar à être enterrée. Janis Joplin avait fait une overdose huit ans plus tôt, et Ramona Caywood, qui jouait dans des bars de l'Ohio, était l'une des rares femmes capable de l'imiter à l'époque. Jim Morrison avait été retrouvé mort dans sa baignoire sept ans auparavant. Duke O'Connell, le batteur d'un groupe de reprises géré par O'Day, chantait les chansons des Doors dans ce groupe. Jim Croce avait péri dans un accident d'avion en 1973, mais Marc Hazebrouck, ancien chauffeur de camion et étudiant en psychologie de Rhode Island, interprétait déjà ses chansons et avait la moustache qui allait avec. Cependant, il fallait un nouveau King à O'Day. Il entend parler d'un groupe en Floride, dont le chanteur, Jesse Gamble, imite bien Presley.

Lorsque O'Day leur propose à tous l'idée d'une transformation chirurgicale, les réactions sont partagées entre enthousiasme et perplexité.

Lorsque O'Day leur propose à tous l'idée d'une transformation chirurgicale, les réactions sont partagées entre enthousiasme et perplexité. Mais, comme lui, tous ont soif de reconnaissance et de succès. Une fois de plus, O'Day organise les opérations, débourse l'argent (environ 500 000 dollars, provenant en partie de prêts) et alerte la presse. Cette fois, les opérations ne sont pas aussi invasives qu'avec Wise. Pour Hazebrouck, un agrandissement et un abaissement des lèvres, et une permanente à la Croce. Pour O'Connell, un gommage des poches sous les yeux et des rides sur les joues. Caywood reçoit juste un petit implant dans le menton *"pour lui donner l'air un peu plus pointu"*. Gamble subit, lui, le travail le plus minime : une incision au-dessus de la lèvre. À sa suggestion, sa petite amie, Deborah Erin Rhyne, se fait redresser le nez et teindre les cheveux en noir pour ressembler à un "Elvis féminin".

O'Day s'arrange ensuite pour que les artistes soient présentés publiquement dans une émission de télévision, "America Alive!". Ils n'ont en réalité pas besoin de bandages sur la tête, mais O'Day souhaite

© DOUBLE PAGE PRÉCÉDENTE : JEFF ROBBINS/AP IMAGES. CI-DESSUS : CBS BROADCASTING

les conserver pour faire monter le suspense. Dans son esprit, ce nouveau groupe, baptisé Rock and Roll Heaven, n'est que le début. Il songe déjà à recréer Buddy Holly, Jimi Hendrix ainsi que les membres de Lynyrd Skynyrd morts dans un accident d'avion l'année précédente. Il aurait même trouvé un chimiste, à Los Angeles, capable de modifier la pigmentation de la peau. *"J'ai un gamin qui fait un excellent Otis Redding, mais il est blanc,* dit-il sans détour. *Si* [le chimiste] *tient ses promesses, alors nous lui donnerons le pigment."*

Évidemment, les journaux se délectent de la bizarrerie du Rock and Roll Heaven. *"Je ne vois pas d'aspect morbide,* explique O'Day. *J'y verrais un aspect morbide si nous faisions un commerce grossier en exploitant des personnes mortes. Mais tout ce que nous faisons, c'est imiter les morts, avec tout le respect que je leur dois."*

Rock and Roll Heaven ouvre son show sur une version instrumentale du tube éponyme des Righteous Brothers. La suite n'a rien de conventionnel, même pour l'époque. Le groupe se lance au son de "Ainsi parlait Zarathoustra", le thème de *2001 : l'odyssée de l'espace,* qui servait d'ouverture orchestrale aux concerts de Presley. *"J'ai oublié le scénario,* dit Gamble, *mais c'était Elvis qui descendait du ciel et ramenait des amis."*

Souvent, les spectacles commençaient avec O'Connell dans le rôle de Morrison, qui interprétait "Light My Fire", "Love Me Two Times" et "Touch Me" des Doors, avant que Hazebrouck n'interprète des tubes de Croce comme "Time in a Bottle" et "Bad, Bad Leroy Brown". Après un bref entracte, Caywood entamait son set Joplin, qui comprenait "Ball and Chain" et "Piece of My Heart". Puis Gamble réapparaissait pour un medley de tubes d'Elvis, avant que tout le monde ne se retrouve sur scène pour un grand final.

Malgré le battage médiatique et les innombrables articles, Rock and Roll Heaven n'a pas vraiment convaincu lors de son lancement. À Atlanta, en septembre 1978, moins de cinquante personnes se sont présentées. *"Beaucoup de clubs avaient peur qu'ils soient juste une galerie de monstres,* explique Effie. *Ils ne savaient pas qu'il s'agissait de musiciens de talent." "On a fait quelques foires où il y avait, genre, quatre personnes dans le public"*, se souvient Caywood.

Un critique note que peu d'artistes ressemblent vraiment à leurs homologues morts, et qu'ironiquement, la ressemblance la plus frappante vient du guitariste du groupe, sosie de Peter Frampton, qui n'a subi aucune opération. Certains des interprètes émettent des réserves sur ce qu'ils font, mais une partie de ces doutes sont dissipés lorsque O'Day leur obtient une résidence au casino Harrah's Lake Tahoe, à Stateline, suivie d'une autre à Reno (les deux au Nevada) au cours des premiers mois de 1979. Ce n'était pas Vegas, mais presque. À Reno, Gamble se souvient avoir vu O'Day distribuer des billets de 5 dollars aux gens pour les attirer à l'intérieur. Le promoteur leur décroche également une apparition dans le talk-show de Tom Snyder, en fin de soirée.

À Reno, Jesse Gamble, le faux Elvis, se souvient avoir vu O'Day distribuer des billets de 5 dollars aux gens pour les attirer à l'intérieur.

En fin de compte, comme souvent dans le business du rock, l'argent a tout changé. Selon Caywood et Gamble, personne n'était vraiment payé, et les salaires existants n'étaient pas toujours égaux. *"Ça me fait bizarre de dire ça, mais j'étais le clou du spectacle,* explique Caywood. *Et j'étais loin de la paie de 'Jim Morrison'. Ce n'était tout simplement pas juste."* Le *Reno Gazette-Journal* confirme ses dires en jugeant le "Ball and Chain" de Caywood "*exceptionnel*".

Alors que la tournée de Reno touche à sa fin, O'Day prévoit d'emmener Rock and Roll Heaven vers sa destination naturelle : Las Vegas. Mais il se heurte à un obstacle. Selon ses musiciens, les responsables des casinos de Vegas veulent s'approprier l'idée, pas collaborer avec O'Day. À la fin de la tournée, en mars 1979, Caywood se souvient d'une *"grosse dispute"* à propos d'argent, et le groupe se sépare.

Après l'effondrement de Rock and Roll Heaven, Danny O'Day retourne à Ocala, en Floride, et commence à travailler dans le bâtiment. Effie et lui divorcent en 1979. *"Nous nous sommes éloignés l'un de l'autre,* dit-elle en soupirant. *Il devait rester avec le groupe, et les enfants étaient à l'école. Je n'étais pas en mesure de voyager."* Mais O'Day n'avait pas dit son dernier mot. Il avait encore une tournée à lancer et, d'une certaine manière, ce serait la plus sinistre qu'il ait jamais faite : il allait devenir l'un de ses propres clones.

Ironiquement, cette métamorphose sera inspirée en partie par Erin Rhyne, l'Elvis féminin de Rock and Roll Heaven, et le membre de la troupe qui en a le plus souffert. Comme elle l'a déclaré plus tard au *Orlando Sentinel,* le spectacle lui donnait *"la chair de poule"* à cause des *"filles vraiment bizarres qui ont commencé à traîner pendant mes concerts, du genre motards"*. Elle se plaint à O'Day de son rôle de Elvis femme, mais il ne l'écoute pas : *"Rien de ce que je disais n'avait l'air d'imprimer. Je le détestais vraiment à l'époque."* Le soir du nouvel an 1979, pendant la résidence de Reno, elle avale cinquante somnifères et du champagne en espérant que tout cela s'arrête.

Rhyne survit et, rongé par la culpabilité, O'Day l'emmène en Floride pour l'aider à se rétablir. Le duo se retrouve à chanter des reprises dans un autre groupe, poétiquement nommé Xerox, et commence rapidement une relation amoureuse. Après la semi-gloire de l'époque des casinos, ils font ce qu'ils peuvent pour survivre, et vont jusqu'à vendre leur propre sang pour payer les factures, comme ils l'ont raconté au *Orlando Sentinel,* tout en continuant de se produire dans les petits clubs. Un jour, alors que O'Day chante des chansons de Kenny Rogers avec un autre groupe, une serveuse lui fait remarquer qu'il ressemble au musicien. Une autre ampoule s'allume.

En février 1980, amis et membres de la famille sont conviés au Fifth National Banque, un club de Norfolk, en Virginie, pour ce que le directeur commercial d'O'Day appelle *"le premier mariage de clones"*. Le visage couvert de bandages, O'Day et Rhyne prononcent leurs vœux. Même les figurines des époux sur le gâteau semblent déguisées en momies. (Au passage, les nouveaux mariés ont eu quelque difficulté à déguster leur gâteau de mariage). Le soir suivant, le couple apparaît sur scène avec un nouveau lot de "clones". O'Day était Kenny Rogers, et Rhyne ressemblait un peu à Linda Ronstadt, alors au sommet de sa carrière pop.

Pour devenir Rogers, O'Day a reçu une greffe de cheveux, les a teints en gris et s'est fait resserrer les bajoues. Plus tard, il admettra que l'idée avait été suggérée par Rhyne et qu'il avait eu des doutes : *"J'ai dit :* "Quoi, tu es folle ? Me faire refaire le visage ?" *Mais j'étais plutôt moche de toute façon."*

Rhyne chante des reprises crédibles de Ronstadt, tandis que son nouveau mari puise dans son passé de chanteur pour imiter la voix rauque de Rogers. Un mois plus tard, O'Day se rend à une conférence de presse du véritable Kenny Rogers, en Virginie. L'artiste semble amusé, et les "sosies" se tirent mutuellement la barbe avec bonhomie.

OPÉRATIONS À gauche, de gauche à droite : Caywood, Rhyne, Hazebrouck, Gamble et O'Connell, 1978 ; ci-dessus : Rhyne et O'Day, après la chirurgie, se produisant en tant que Linda Ronstadt et Kenny Rogers, à Orlando, 1981.

O'Day trouve un autre Jim Croce, un autre Elvis et déniche un musicien de Floride qu'il fait passer sous le bistouri afin de le faire ressembler davantage à Buddy Holly. Le groupe poursuit son chemin, écume les clubs et les boîtes de nuit, jusqu'à la prochaine étape logique pour tout groupe de rock : une tournée de retrouvailles. Hazebrouck, qui se produit toujours sous le nom de Croce, rejoint O'Day et Rhyne pour un concert de Kenny, Linda et Jim. O'Day est enfin la vedette qu'il a toujours rêvé d'être, même si ce n'était pas tout à fait ce qu'il avait imaginé.

Parfois présentés comme *"les plus grands clones du monde"*, O'Day, Rhyne et quelquefois Hazebrouck continuent de jouer dans les clubs de Virginie et de Pennsylvanie, leur nouveau port d'attache, pendant quelques années encore. Selon la belle-sœur de Rhyne, Wanda, Rhyne était heureuse, pendant un temps : *"Danny était l'amour de sa vie. Debbie aimait tout ça. C'était sa vie."*

Au milieu des années 1980, O'Day est à court d'idées. Son mariage avec Rhyne s'effondre. En 1985, il refait surface dans le Maryland, où il ouvre un bar. Il n'y reste qu'un an et ouvre peu après un autre établissement, le O'Day's Pub. Mais rapidement, ses problèmes d'alcoolisme, développés pendant la période Rock and Roll Heaven, le rattrapent. Le pub est vendu en 1988. *"Il était toujours à la recherche de son nouveau projet*, explique son cousin Paul Patten. *Il avait ça dans le sang, et je veux croire que c'est l'alcool qui l'a empêché de faire mieux de sa vie"*. Entré dans la clandestinité, O'Day meurt en 2003, à 54 ans, d'un lymphome non hodgkinien. (Rhyne, remariée et connue sous le nom de Deborah Erin Bertalan, est morte des complications d'une tumeur au cerveau, en 2011).

Pour Caywood, Gamble et Wise, les cicatrices ont aujourd'hui presque disparu. Leurs souvenirs du Rock and Roll Heaven sont résolument mitigés. Caywood se souvient d'O'Day comme d'un *"bon gros escroc"*, mais la tournée lui a permis de jouer dans des productions d'*Evita* et de *Jesus Christ Superstar*, ainsi que dans un club de Palm Springs, jusqu'à sa récente retraite. *"Je te bénis, Daniel O'Day, pour avoir m'avoir ouvert une si grande partie de ma vie grâce à cela."*

Leurs souvenirs du Rock and Roll Heaven sont résolument mitigés. Caywood se souvient d'O'Day comme d'un "bon gros escroc".

Wise pense toujours qu'O'Day et lui auraient pu aller jusqu'au bout de leur démarche : *"Il y avait tous ces gens qui nous appelaient… Disney World… il les avait tous dans sa poche. Et il a laissé tomber."* Mais grâce à son opération, Dennis Wise gagne encore honorablement sa vie en recréant Elvis dans le *Deja Vu Dance and Show Band*, un spectacle hommage à plusieurs artistes, à Vegas. Gamble, pour sa part, est passé à la musique chrétienne et a fini par être ordonné pasteur en Arizona, où il vit actuellement.

Qu'il en ait eu conscience ou pas, O'Day était un visionnaire. Il a imaginé un monde où le culte de la célébrité serait roi, où les gens ordinaires pourraient être élevés au rang de vedettes, et où il n'y aurait aucune honte à cela. *"Il est devenu plus acceptable de faire quelque chose comme ça aujourd'hui qu'il y a quarante ans,* dit Pezzuti, d'Eyellusion. *Du point de vue de l'originalité, il a le mérite de s'être mis en danger… Il aurait pu faire un malheur à Atlantic City."*

Certaines personnes impliquées dans Rock and Roll Heaven ont voulu oublier son existence. En quittant le Nevada après la tournée, quelques chanteurs et membres du groupe ont fait un arrêt dans le désert. Traînant les costumes blancs qu'ils avaient été forcés de porter sur scène, les musiciens les ont empilés les uns sur les autres et y ont mis le feu, ce qui a donné lieu à ce que Caywood décrit comme une horrible bouillie de *"bouses de vache, de saleté et de polyester fondu"*. Quelques années plus tard, Caywood et son mari de l'époque, qui faisait partie du groupe, sont retournés sur le site. Le tas était toujours là. Caywood a fini par l'emporter chez elle, dans l'optique de l'entourer de verre pour en faire une table basse (projet qui n'a jamais abouti, car quelqu'un a accidentellement jeté le tout).

Les souvenirs ont peut-être disparu, mais dans le paysage actuel, où les popstars mortes semblent aussi présentes que les vivantes, la vision farfelue de Danny O'Day reste toujours d'actualité. ®

© À GAUCHE BETTMANN ARCHIVE/GETTY IMAGES ; "ORLANDO SENTINEL-STAR"

Macron, capitaine du marasme

Dans le marasme sanitaire et politique de ce début d'année, les partisans du Président veulent lire la promesse d'une réélection. Mais gare… Les Français aiment dangereusement faire couler le sang de leurs rois.

PAR LAURENT BAZIN

Emmanuel Macron pouvait difficilement rêver pire début de campagne. La France, enlisée dans une énième vague de Covid, assiste – presque indifférente – à la pataugeoire politique d'un début d'année poussif. D'une polémique stérile à l'autre, des zemmoureries aux wokeries ambiantes, tout semble le servir.

Au début, les hommes du Président ont craint Pécresse, mais les prémices de sa campagne les rassurent. Sa surenchère sécuritaire ne convainc personne. Oh !, bien sûr, elle a ses clients et même sa clientèle, à cheval entre Le Pen et Zemmour, mais il n'est pas si facile de jouer les Sarkozy 2007. Regardez comme elle est maladroite avec ce Kärcher qu'elle a promis de *"ressortir de la cave"*, c'est typique : elle le dit, mais on n'y croit pas vraiment ; le mot sonne étrangement dans la bouche de cette première de la classe, trop polie pour être aussi cash. Et puis, il est si facile de renvoyer la droite de Valérie Pécresse à son bilan lorsque la ministre du Budget de Nicolas Sarkozy, justement, supprimait 25 000 postes de policiers…

C'est pire à gauche, dispersée façon puzzle entre des candidats essorés avant l'heure. Yannick Jadot semble n'être jamais vraiment sorti de sa primaire avec Sandrine Rousseau. Lorsque Fabien Roussel, le candidat communiste, passe le mur du son, c'est qu'il a eu le malheur de défendre un bon steak et un verre de vin pour tous, cette tradition vouée aux gémonies par les vegans et les hygiénistes de tout poil. Mais il faut avouer que c'est toujours mieux qu'Anne Hidalgo et Christiane Taubira, les sœurs jumelles de la confusion. Il fallait un certain génie de l'abîme pour fracasser son propre camp dans le mirage d'une primaire aussi tardive qu'improbable. Car, quoi… Une primaire fin janvier ! À l'heure où les autres battent campagne… Il fallait tout de même y penser !

Dans ce marasme, Jean-Luc Mélenchon semble le seul en état d'offrir un programme complet, de l'énergie verte à l'emploi garanti en passant par la *"VIe République"* – l'avantage d'être un vieux routier c'est qu'on peut recycler ses propositions – mais sa personnalité emportée inquiète son propre camp, et il semble parfois que, même de son côté, le cœur n'y est plus.

"Tout ça, c'est du caviar, glisse un proche du Président. *Les choses sont gentiment en train de se mettre en place…"*

Lui veut croire à la réédition du fameux alignement des planètes de 2017, lorsque le quasi-inconnu Macron s'était faufilé entre désistements et mines judiciaires pour atteindre le Château. Il est sûr de son champion, très satisfait aussi du premier coup de campagne : la fameuse stratégie de "l'emmerdement des non-vaccinés", assumée, revendiquée même par le Président. C'était le piège que lui tendaient, depuis le début, ses adversaires et il s'y est jeté avec d'autant plus d'allant qu'il est persuadé qu'il coalise ainsi la majorité silencieuse des *"bons citoyens"*, les vaccinés, ceux qui en ont assez de toutes les jérémiades antivax. Bien sûr, Emmanuel Macron l'a fait "à la française", en parlant plus fort qu'il n'agit en réalité. Car, après tout, en termes d'emmerdement, on est encore très loin du rigoureux régime canadien : sans vaccin on ne peut pas acheter d'alcool ni même recevoir d'allocations-chômage… Mais qu'importe ! Car voilà bien le pari des hommes du Président en cette rentrée : braquer, transgresser, faire parler et, au final, surfer la vague sanitaire pour surmonter l'échéance d'avril.

"Pensez-vous que les autres auraient fait mieux que lui ? Voilà la question qu'on va poser aux Français à partir de février, explique encore notre gorge profonde. *Avec, derrière la tête, l'idée qu'on ne change pas de cheval au milieu du gué."*

Mais faire de cette élection une confirmation est un pari hautement risqué. D'abord, parce qu'un bilan ne vaut pas blanc-seing électoral (Lionel Jospin a payé cher pour le savoir). Ensuite, parce que depuis vingt ans, les Français ont perdu l'habitude de reconduire leurs Présidents. Enfin, parce que dans l'équation, il est difficile de mesurer la relation réelle entre ce Président cash – parfois jusqu'à l'arrogance – et des Français qui, même lorsqu'ils sont d'accord avec lui, le trouvent souvent un peu "brutal" à leur goût.

Alors soutenu, certainement. Mais réélu ? On est encore loin du compte.

Arène Politique

Cinquante nuances de populisme

Chercher à se rapprocher voire à singer le Français moyen reste un exercice difficile. Et montre surtout une vraie méconnaissance de "la France d'en bas" de la part de tous les candidats à la présidentielle.

RENAUD DÉLY

COMMENT FAIRE PEUPLE ? Le dilemme obsède les candidats. À chaque élection présidentielle, chacun des prétendants se démène pour paraître simple, à l'écoute et, pour tout dire… proche du peuple. C'est, pensent-ils, un sésame indispensable pour accéder aux plus hautes fonctions. Alors comment singer le "Français moyen". Se fondre dans la masse pour mieux la séduire. Faut-il parler crûment ? Verser dans la vulgarité ? Enfiler les perles de bistrot pour revendiquer le totem du fameux "bon sens populaire" ? Bref, comment se faire le porte-parole de la "majorité silencieuse", celle qui trime et paie ses impôts, *"la France qui se lève tôt et qui ne casse pas d'Abribus",* comme disait Nicolas Sarkozy. Le refrain est indémodable.

Vouloir faire peuple peut parfois conduire à se grimer grossièrement… Et à s'offrir une panoplie qui en dit long sur l'image que le candidat se fait du peuple.

On se souvient de Laurent Fabius publiant, il y a un peu plus de quinze ans, un ouvrage confession dans lequel il racontait qu'il cultivait deux passions secrètes : manger des carottes râpées et regarder la "Starac" à la télé. Ces deux révélations d'importance ne lui ont pas suffi pour accéder à l'Élysée.

Plus loin dans le temps, Valéry Giscard d'Estaing a dégainé son accordéon pour accompagner la pimpante Yvette Horner. Certes, VGE fut élu Président, mais l'usage de cet instrument n'a pas fait du châtelain de Chanonat un authentique descendant des prolos qui entonnaient jadis "Le petit vin blanc" dans les guinguettes des bords de Marne, à l'heure du "Front popu".

Beaucoup d'autres se sont effeuillés dans des magazines people ou dans des émissions de variétés tant, pour nombre de politiques, la cause du peuple s'est souvent muée en pose du people… De ce point de vue, le cru 2022 de l'élection présidentielle est prometteur. Car les candidats se croient autorisés à piétiner plus encore les corps intermédiaires pour s'adresser directement à leurs supporters, un phénomène attisé par le communautarisme vindicatif de réseaux sociaux chauffés à blanc.

Ainsi, Éric Zemmour et Jean-Luc Mélenchon renchérissent pour crier leur mépris des journalistes, une haine *"juste et saine"* selon l'expression du chef de file des Insoumis. Et de Gilets jaunes en antivax, les élus qui ont le tort d'être trop policés croulent sous les agressions.

Bref, le climat de cette joute élyséenne nous offre une jolie palette de teintes des démagogies les plus diverses, cinquante nuances de populisme en quelque sorte.

Il y a le populisme xénophobe mitonné par la PME familiale lepéniste. Un brouet presque ordinaire, tant cette extrême droite là s'est enracinée dans notre paysage électoral depuis quarante ans. L'héritière du fonds de commerce paternel lui donne un tour volontiers gouailleur. Depuis déjà plusieurs années, Marine Le Pen s'applique à faire oublier sa jeunesse dorée sur la colline de Montretout pour se repeindre en porte-parole du bassin minier du Pas-de-Calais. Cette année, voilà cette Jeanne d'Arc mâtinée de Zola du national-populisme sévèrement concurrencée par un bretteur plus brutal encore. Éric Zemmour, le porte-voix d'un populisme "catho tradi" imprégné de chouannerie qui s'arroge l'héritage de Charles Maurras pour tenter de réécrire l'histoire et en réhabiliter les figures les plus détestables, des antidreyfusards au Maréchal Pétain. L'irruption de Zemmour en concurrent de Le Pen vient nous rappeler que l'extrême droite aussi est plurielle. De peur d'être débordée, voilà que la jusque-là si convenable présidente de la région Île-de-France, Valérie Pécresse donne corps à un autre populisme, versaillais celui-là. Une démagogie BCBG qui se veut *"ferme sur le régalien"*, son mot d'ordre, au point de rebaptiser certains quartiers déshérités des *"zones de non-France",* où il conviendrait d'envoyer l'armée pour ramener l'ordre. Enfin, même le si bien peigné Emmanuel Macron finit par succomber à une certaine tentation populiste. Il en cultive une version élitiste qui s'arroge le monopole de la raison et des Lumières pour stigmatiser les récalcitrants versant dans les ténèbres du complotisme.

Cette stratégie l'a conduit à délaisser le registre lexical suranné qu'il affectionne – *"poudre de perlimpinpin", "saperlipopette"* – pour clamer son *"envie d'emmerder les non-vaccinés jusqu'au bout"*. Porte-parole de l'écrasante majorité des "bons Français" vaccinés excédés de subir des contraintes imposées par l'irresponsabilité d'une poignée d'autres, Emmanuel Macron aussi, comme ses concurrents, prétend ainsi… dire tout haut ce que les Français disent tout bas, selon l'antienne inaltérable des populismes de toute obédience.

Au regard des diatribes de ses concurrents, le chef de l'État ne verse pas dans la démagogie la plus dangereuse. Il n'empêche que de la plus pâle à la plus foncée, les cinquante nuances du populisme en campagne participent d'une mode SM que la démocratie se doit de consommer avec modération. Sauf à risquer d'en souffrir vraiment.

18+

WHAT IS AVAXHOME?

AVAXHOME-

the biggest Internet portal, providing you various content: brand new books, trending movies, fresh magazines, hot games, recent software, latest music releases.

Unlimited satisfaction one low price
Cheap constant access to piping hot media
Protect your downloadings from Big brother
Safer, than torrent-trackers

18 years of seamless operation and our users' satisfaction

All languages
Brand new content
One site

AVXLIVE.ICU

AvaxHome - Your End Place

We have everything for all of your needs. Just open https://avxlive.icu

Appetite For Destruction

Les guerres de tranchées, voire de sécession, que mènent les deux partis entre eux et chez eux ne vont pas faciliter l'apaisement dans cette sorte de "Chinese Democracy" que sont devenus les États-Unis post-trumpiens, et avant la prochaine échéance des fameuses midterms.

PAR LAURIC HENNETON

@lauric_henneton

"WELCOME TO THE JUNGLE"! C'est sous ces auspices que cette chronique a démarré il y a déjà deux ans et... comme Bill Murray dans *Groundhog Day,* on a le sentiment contradictoire d'avoir vécu énormément de choses sans avoir guère avancé. Si on ne se prononcera pas sur l'identité d'une "Rocket Queen" dans le paysage politique américain, "*You're fuckin' Crazy*" semble tragiquement familier.

L'assaut du Capitole, le 6 janvier 2021, aurait pu - ou dû - servir d'électrochoc. D'abord parce qu'il n'a évidemment pas renversé l'élection de novembre 2020 ni maintenu Donald Trump à la Maison-Blanche. Mais aussi et sinon surtout parce que son parfum de "Civil War", de Guns sans les Roses, avait tellement dépassé l'entendement qu'il aurait dû décrédibiliser durablement les tenants d'une ligne trumpienne radicale. Dans les jours, voire les semaines qui suivirent, de nombreux Républicains, qui avaient jadis prêté allégeance à Trump et ses illusions usées jusqu'à la corde, avaient fini par condamner l'assaut, ses violences, ses transgressions réelles et symboliques.

Et puis... rien. Les choses sont rentrées dans l'ordre. "The New OK". Les Républicains ont fait de l'obstruction et les médias trumpistes, Fox en tête, se sont enfermés dans un récit empli de leurs "Bad Obsessions" : ce n'était pas un assaut mais une manifestation pacifique, les violences furent commises par des agitateurs gauchistes et, de toute façon, les Démocrates sont "Out Ta Get Them". "It's so Easy"! L'un après l'autre, les sondages confirment que 30 à 40 % d'Américains - et 70 à 80 % de Républicains - ne considèrent pas que Biden fut légitimement élu en 2020. Sans compter les 40 % des Républicains (et 20 % de Démocrates) pour qui la violence politique est parfois justifiée. "Appetite for Destruction"!

Washington, qui est loin d'être une "Paradise City", vit désormais au rythme des convocations d'une commission d'enquête parlementaire qui voudrait formuler un récit officiel pour contrer le récit trumpiste (bon courage), faire en sorte par la loi que de tels événements ne se reproduisent plus, et - si possible - trouver un smoking gun qui permettrait au ministère de la Justice d'intenter des poursuites à l'encontre des principaux agitateurs alors encore au sommet du pouvoir.

Ce qui semble très noble sur le papier sera probablement assez vain dans les faits. Les mis en cause traînent les pieds autant qu'ils peuvent, bien conscients que, si les Républicains reprennent la Chambre des représentants lors des midterms, la commission sera dissoute et ils ne seront jamais inquiétés. "November Pain" pour les uns, "November Gain" pour les autres.

Le plus inquiétant est ce qui se trame sous les radars, au niveau local. En toute légalité. Et il n'est plus totalement absurde de s'inquiéter du délitement de l'édifice démocratique aux États-Unis. Car il ne s'agit pas d'un effondrement spectaculaire, avec un coup d'État par le haut, mais plutôt d'un effritement par le bas. La constitution confie la tenue des élections aux *legislatures* (assemblées) des États... qui ont largement basculé du côté républicain au cours des années Obama, ce dont les Démocrates ne se sont guère souciés. Mais on assiste depuis quelques mois à une double offensive visant à prendre les rênes des scrutins en amont avec la réglementation de la logistique opérationnelle, et en aval avec l'approbation (ou non) de la légitimité des résultats.

Évidemment, quand les Républicains l'emportent assez largement, comme en Virginie en novembre dernier, il n'est pas question de contester les résultats. Les Démocrates n'ont pas contesté non plus, car il n'y avait (vraiment) pas matière. En revanche, quand les résultats sont serrés comme en Arizona ou en Géorgie, la validation par des officiels républicains pourrait être plus compliquée. Notamment parce que ceux qui ont fait passer le pays avant le parti en novembre 2020 ont été ou pourraient être remplacés par des trumpistes fidèles qui "Won't Get Fooled Again", mais aussi parce que les assesseurs au niveau des comtés pourraient être de plus en plus issus des rangs trumpistes. Faute de candidats pour des postes qui n'attirent pas les foules.

Depuis novembre dernier, aucun recours n'a abouti, aucun juge n'est venu à l'"Electoral Rescue" de Trump. Aucun audit n'a rien donné, sinon des voix en plus pour Biden. Et aucune fraude massive n'a été mise au jour. En Géorgie, quatre électeurs décédés ont bien voté... pour les Républicains. En Floride, deux personnes ont été arrêtées pour avoir voté deux fois... pour Trump. "Don't Vote Twice, It's Alright!" Pas de quoi faire basculer une élection en tout cas.

L'autre versant local est la réglementation de la logistique : qui peut voter et dans quelles conditions. Pour cela, les États font preuve, depuis longtemps, d'une grande créativité : le gerrymandering, qui crée des majorités démesurées en tripatouillant les limites des circonscriptions, et la distribution des bureaux de vote ainsi que les purges de listes électorales, souvent au détriment des minorités donc en théorie de l'électorat démocrate. "How Long Baby How Long?"

Cette offensive locale peut être contrée au niveau fédéral par une simple loi qui encadrerait les modalités auxquelles les *legislatures* doivent se conformer. Mais comme toujours, les Démocrates se noient dans des projets de lois irréalistes car trop ambitieux - qui ne font même pas le plein dans leur propre camp. Et "Too Late Too Late". Généraliser les mesures d'exception d'une élection placée sous le signe de la Covid n'est pas forcément indispensable. Et à ce jour, un an de présidence Biden n'a vu aucune avancée en matière de protection effective et réaliste du droit de vote. L'anniversaire de l'assaut du Capitole pourra-t-il servir d'électrochoc pour sauver ce qui peut l'être avant une débâcle probable en novembre ? Dans le cas contraire, pour les Républicains, l'inertie des Démocrates leur permet de réaliser un "Perfect Crime". "A Hard Rain's A-Gonna Fall" pour la démocratie américaine.

Abonnements

LE MENSUEL PAPIER ET SA VERSION NUMÉRIQUE SUR APPLICATION SMARTPHONES ET TABLETTES

(10 N^os PAR AN)

LE MAG « L'HEBDO » 100% NUMÉRIQUE ET INTERACTIF SUR NOTRE LISEUSE TOUS SUPPORTS

(40 N^os PAR AN)

ACCÈS CLUB ROLLINGSTONE.FR

(NEWSLETTER, CONCOURS ET INVITATIONS)

BULLETIN D'ABONNEMENT

CHÈQUE À L'ORDRE DE ROLLINGSTONE, À RENVOYER À : ROLLINGSTONE – 53 RUE CLAUDE BERNARD 75005 PARIS

1. JE CHOISIS MON OFFRE

• OFFRE ROLLING STONE INTÉGRALE
(PAPIER + HEBDO & MENSUEL NUMÉRIQUES)

➥ **1 AN** *(10 N^os PAPIER INCLUS)*

- ☐ France métropolitaine : **65 €** *(au lieu de 154,90 €)*
- ☐ UE + Suisse : **78 €**
- ☐ Monde : **84 €**

➥ **2 ANS** *(20 N^os PAPIER INCLUS)*

- ☐ France métropolitaine : **105 €** *(au lieu de 309,80 €)*
- ☐ UE + Suisse : **132 €**
- ☐ Monde : **144 €**

• OFFRE ROLLING STONE 100% NUMÉRIQUE

- ☐ **1 AN : 47 €** (Toutes zones)
- ☐ **2 ANS : 72 €** (Toutes zones)

2. J'INDIQUE MES COORDONNÉES ET/OU CELLE DU BÉNÉFICIAIRE DE L'ABONNEMENT

BÉNÉFICIAIRE (ADRESSE DE LIVRAISON) ÉCRIRE EN MAJUSCULES

☐ **M.** ☐ **M^ME** **NOM** _____ **PRÉNOM** _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____ **VILLE** _____

PAYS _____ **TÉLÉPHONE** _____

ADRESSE E-MAIL*: _____

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR RECEVOIR VOS CODES D'ACCÈS NUMÉRIQUES

☐ **ADRESSE DE FACTURATION** (SI DIFFÉRENT DE LA LIVRAISON)

NOM _____ **PRÉNOM** _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____ **VILLE** _____

PAYS _____ **EMAIL** _____

CONFORMÉMENT À LA LOI INFORMATIQUE ET LIBERTÉS DU 6 JANVIER 1978, VOUS DISPOSEZ D'UN DROIT D'ACCÈS ET DE RECTIFICATION DES INFORMATIONS VOUS CONCERNANT EN ADRESSANT UN COURRIER À ROLLING STONE, 53, RUE CLAUDE-BERNARD, 75005 PARIS, FRANCE.

ABONNEZ-VOUS EN LIGNE EN 3 CLICS SUR BOUTIQUE.ROLLINGSTONE.FR

BIENVENUE DANS LE CAUCHEMAR DE GUILLERMO DEL TORO

Plongée dans l'esprit tordu de l'esthète de l'horreur hollywoodien.

par David Fear

Illustration de Paul Mann

GUILLERMO DEL TORO a deux sourires. Le premier dévoile ses dents et est purement enfantin et enthousiaste. En passant un moment avec le cinéaste mexicain de 57 ans, vous verrez ce sourire plusieurs fois. Il est là quand le chef d'un restaurant de Toronto mentionne les spécialités hors menu ce soir-là, ou quand del Toro recommande un auteur d'horreur obscur du XIXe siècle à lire absolument. C'est le sourire qu'il a en donnant gentiment des ordres à son équipe de postproduction derrière une console (*"Ce tonnerre doit augmenter de deux décibels à gauche, les pas baisser d'un décibel à droite"*) et que tout sur l'écran se met à ressembler à la vision qu'il avait en tête.

Il y a un second sourire qui surgit parfois, lèvres serrées, cette fois-ci. Une ombre plane sur ce sourire. Il l'adopte quand il évoque les cinq années écoulées, marquées par l'amour et la mort, des hauts et des bas extrêmes. Del Toro débutait un nouveau chapitre de sa vie, mais voyait autour de lui beaucoup de désespoir et se sentait un peu brisé.

"J'ai dit en riant que chacun de mes films est une autobiographie. Mais je suis sincère. Quand j'ai fait La Forme de l'eau, *je voulais que ce soit une chanson d'amour, une affirmation de la vie. Et puis…* Del Toro met les coudes sur la table et se penche. *Vous connaissez le revers du rêve américain ? C'est un cauchemar. J'ai éprouvé un sentiment de fatalité. Alors quand on me demande :* 'De quoi parle ton nouveau film ?' *Je réponds :* "De ce que j'éprouvais.'"

On peut penser ce qu'on veut des plaisirs pervers de son nouveau film, *Nightmare Alley*, mais il n'a rien d'une chanson d'amour. Adaptation du roman de William Lindsay Gresham (1946) sur un forain du nom de Stanton Carlisle qui apprend la manipulation mentale – et la transforme en numéro de cabaret et moyen d'escroquer la bonne société –, c'est un film sordide préférant l'ombre à la lumière. Son casting photogénique (Bradley Cooper joue Stanton ; Rooney Mara, sa petite amie ; Cate Blanchett, Willem Dafoe et Toni Collette sont aussi au générique) n'empêche pas un profond sentiment de pessimisme de tout imprégner. Rétrostylisé ou non, l'écosphère d'escrocs et d'arnaqueurs narcissiques donne l'impression que ce film est l'un des premiers à refléter l'ère Trump. C'est aussi une rupture sérieuse avec les thrillers surnaturels et les portraits de monstres magnifiques habituels du réalisateur et scénariste, à leur apogée quand *La Forme de l'eau* a remporté quatre Oscars, dont ceux de "Meilleur réalisateur" et "Meilleur film". Dans *Nightmare…*, ce qu'il y a de plus proche d'une de ses touches macabres typiques est un fœtus mal formé prénommé Enoch, dans un bocal, avec un énorme œil sur le front. *"Si je l'avais tourné plus tôt dans ma carrière,* plaisante-t-il, *le bébé aurait sans doute été le héros."*

On imagine aisément le gamin de Guadalajara qui a appris l'anglais pour lire les magazines de cinéma d'horreur, demandé une racine de mandragore pour Noël et lu les manuels médicaux de son père avant de déclarer qu'il avait toutes les maladies possibles, griffonner dans ses carnets des histoires complexes sur le bébé dans le bocal. Et l'adolescent, traumatisé par la violence dans les rues autour de lui, se réfugier dans le tournage de films Super 8 sur ces forains ; ou, bien plus tard, trouver du réconfort auprès de méchants de fiction quand de vrais criminels ont enlevé son père, en 1998, et menacé de le tuer pendant soixante-douze jours. Les freak shows ont été sa zone de confort quand il a lancé sa compagnie d'effets spéciaux, Necropia. Voilà un homme qui n'a jamais rencontré un monstre qu'il n'aimait pas. Mais quand il s'est agi de digérer tout ce que l'Amérique et lui ont subi ces dernières années, il a su qu'il devait s'attaquer à son monstre intérieur. *"Je dis toujours que je fais des films avec des monstres,* admet-il, avec un sourire tendu. *Mais les pires monstres dedans sont les humains."*

"JE FAIS DES FILMS AVEC DES MONSTRES, MAIS LES PIRES MONSTRES DEDANS SONT LES HUMAINS."

Del Toro a découvert *Nightmare Alley* au début des années 1990, après quelques réalisations pour la télé au Mexique. Son collaborateur de longue date, Ron Perlman – devenu un ami après avoir été casté dans le premier film réalisé par del Toro, *Cronos,* qui parle d'un mystérieux objet transformant un antiquaire en vampire – se souvient que l'idée vient de lui.

"On dînait et j'ai affirmé que les remakes sont un acte de lâcheté, raconte Perlman en riant. *C'est paresseux de refaire quelque chose, surtout si le film est un chef-d'œuvre.* 'Mais ceci dit, Guillermo, il y a un film qui pourrait être refait, et c'est *Nightmare Alley.* Non seulement il lui faudrait un remake, mais un remake de quelqu'un comprenant qu'il y a à la fois un homme et un monstre en son cœur.'"

Intrigué, del Toro localise une copie du film de 1947, ainsi que le roman de Gresham, qui a sa propre histoire : l'auteur buvait avec un ami qui lui racontait des histoires de geeks de foire et des gouffres dans lesquels un alcoolique peut sombrer au nom de l'addiction. Ces récits ont hanté Gresham au point d'écrire *Nightmare Alley* comme une sorte d'exorcisme. Il a ajouté à l'histoire des obsessions personnelles, dont le tirage du tarot et la psychanalyse. Le livre a été brièvement interdit et les éditions suivantes fortement censurées. Gresham a fini par se suicider à l'âge de 53 ans, dans l'hôtel de Manhattan où il avait écrit ce roman.

Le cinéaste a trouvé les sources du film et l'histoire de Gresham aussi émouvantes que dérangeantes. (Ayant appris à tirer le tarot enfant, au Mexique, del Toro partage la fascination de l'auteur : *"Je ne le défends pas comme étant magique, mais il y a un lien entre les cartes et notre subconscient."*) Quand il a commencé à se renseigner sur la possibilité de l'adapter, il a aussitôt rencontré des obstacles. Fox n'était pas intéressé par un remake. Le film était noyé dans des problèmes de droits. *"Et, troisièmement,* énumère del Toro, *personne ne savait encore qui j'étais."*

Il passe donc à autre chose, se forgeant une carrière qui va muer le gamin obsédé par les comics, Frankenstein et l'étrange, en cinéaste acclamé par la critique. En 2010, son histoire de fantôme, *L'Échine du diable* et son conte de fées en 2006, *Le Labyrinthe de Pan,* tous deux situés durant la guerre d'Espagne, l'établissent comme quelqu'un sachant mêler l'horreur, le fantastique et le folklorique de façon unique. Il réalise un film Marvel (*Blade 2*) bien avant que ce soit la mode. Il apporte son penchant pour la culture pop soi-disant douteuse à tout, de la romance gothique (*Crimson Peak*) au film de robots combattant des monstres (*Pacific Rim*). Il ajoute "producteur" et "romancier" à son CV. Et *Nightmare Alley* attend dans un coin de sa tête. Jusqu'à ce qu'il rencontre une autre personne convaincue qu'il serait idéal pour l'adapter.

UN NOUVEAU DÉPART Del Toro et Kim Morgan sur le tapis rouge, aux Oscars, en 2018.

LES FREAKS, C'EST CHIC ! Del Toro, masqué, dirigeant le casting de *Nightmare Alley* : Perlman, Cooper, Collette, Mara et Mark Povinelli (de g. à d.).

SELON DEL TORO, alors qu'il termine le travail sur sa "chanson d'amour", *La Forme de l'eau*, son mariage prend le même chemin. Il a rencontré Lorenza Newton quand ils étaient étudiants à Guadalajara et ils se sont mariés en 1986. Père de deux filles, ayant passé trois décennies avec Newton, il est extrêmement sélectif sur ce qu'il dit à ce sujet-là. Le second sourire est très présent cette fois. *"J'ai l'impression d'être autorisé à parler de moi,* certifie-t-il, choisissant ses mots avec soin. *Mais… je ne pense pas avoir le droit de parler de quelqu'un d'autre. Parfois, notre histoire implique celle des autres."*

Le couple se sépare officiellement vers mars 2017, signale del Toro, et son divorce est finalisé en septembre, trois mois avant la sortie de *La Forme de l'eau*. Au mois de mars suivant, del Toro vient accompagné aux Oscars. *"Je peux le dire, car je m'entends bien avec mon ex-femme, mais j'étais casanier et, soudain, ça a changé. Sans qualifier quoi que ce soit… la rupture importante était avec moi-même, à me dire :* 'Ce n'est pas tout ce que je suis.' *Je crois toujours que, dans la vie, on vit ce qu'il nous faut. Peut-être pas ce dont on a envie, mais ce dont on a besoin."*

Quand le nom de del Toro est annoncé pour l'Oscar du "Meilleur réalisateur", son discours parle d'immigration et du fait que l'art efface les limites. Il remercie aussi "Kimmy" – la journaliste chevronnée Kim Morgan, qui l'a accompagné. Del Toro l'a contactée plusieurs mois auparavant, au sujet d'un article qu'elle a écrit. *"C'était soit sur* La Balade sauvage *ou* Barry Lyndon, se souvient Morgan. *Deux films que nous aimons beaucoup."* Ils correspondent, puis, quand del Toro apprend qu'elle vit à Los Angeles, ils décident de se rencontrer au Last Bookstore. *"On a commencé à parler des livres qu'on aimait,"* raconte-t-il. Et ils sont impressionnés de connaître tous les deux *Nightmare Alley* – le film et le livre – et d'en être tout autant épris.

En décembre 2017, leur relation débute. Ils envisagent de travailler ensemble sur un projet. Morgan suggère : *"Et pourquoi pas* Nightmare Alley ?" Del Toro ayant à présent ses entrées chez Fox, cela semble possible. Le film va aussi l'aider à canaliser ce qu'il voit arriver dans un pays qu'il considère comme le sien depuis longtemps, où un Président ouvertement raciste traite les Mexicains de *"violeurs"* et attise les flammes de la haine. *"En tant que Mexicain, je me sentais particulièrement vulnérable,* constate del Toro. *Je me réveillais chaque matin en disant :* 'Quels vont être les gros titres aujourd'hui ? Sommes-nous en guerre ?' *J'ai passé une bonne partie de ces quatre années sous un nuage noir."*

Morgan et del Toro ont déjà commencé à travailler sur un scénario quand ils se rendent aux Oscars. Il a été reconnu par l'Académie, s'est montré en public avec une nouvelle femme et a trouvé un projet qu'il peut utiliser comme moyen de chasser son désespoir intérieur. Puis, peu après la cérémonie, le père de del Toro meurt.

Le cinéaste a beaucoup parlé du rôle énorme que cet homme a joué dans sa vie, de la façon dont il a hérité de son hypocondrie quand il était enfant et que, lors des longs voyages de son père à Houston pour être examiné par des médecins, il emmenait le jeune Guillermo pour traduire et le récompensait avec *"une centaine de dollars"* de comics. Il a également parlé du paiement de la rançon à ses ravisseurs afin de lui sauver la vie. Guillermo était auprès de lui à sa mort.

Il admet que c'est un moment qui a changé sa vie. *"Car c'est une chose de penser à la mort de son père et une autre de la vivre,* estime del Toro. *Quand on se retrouve sans père dans le monde, on pense à ce que ça signifie d'être un père, un fils – un homme. Et puis, comment exprimer un deuil à travers ce qu'on fait ? C'est la même question que je pose depuis* Hellboy *: qu'est-ce qui humanise un homme ? Est-ce comme ça qu'ils commencent ? Comment finissent-ils ? C'est quelque chose avec lequel on s'est colleté dans* Nightmare…, *également. Mais l'urgence de trouver une réponse a grandi après la mort de mon père,* note-t-il. *Et la réponse est qu'il n'y a pas de réponse."*

Cependant, au lieu de devenir nihiliste, del Toro trouve que cette notion lui a donné de l'espoir. Notre temps sur terre est limité, un point c'est tout. On ne peut que contrôler la façon dont on traite les autres et ce qu'on apporte au monde. C'est en partie pourquoi, après des années à vivre en reclus, del Toro a décidé de devenir plus sociable ; il explique qu'aujourd'hui il sort plus avec d'autres cinéastes et aime parler des heures avec eux de leur métier, ce qu'il ne s'était jamais autorisé auparavant. Et qu'après des années à s'immerger dans le travail parce que *"je ne suis pas très doué pour le repos"*, il tente d'apprécier un peu plus les loisirs. *"À présent, je suis vraiment intrigué par la vie, comme je ne l'ai pas été auparavant."* Morgan et del Toro se sont mariés discrètement en mai 2021.

C'est aussi en partie pourquoi il a décidé de tenter de changer son style à l'écran en s'attaquant à *Nightmare…,* pourquoi son mantra pour ce qui aurait pu être un film générique à l'imagerie bizarre a été : "'Je veux faire ce que je ne fais pas.' *Je voulais modifier mon instinct de cinéaste. Est-ce que je peux bouger la caméra sans être intrusif ? Ou ne pas rendre la beauté consciente d'être 'belle' et représenter l'opacité et la crasse sans en faire trop ?"*

Ou faire un film qui sonde des profondeurs comme le fait *Nightmare Alley,* canalise un sentiment de cynisme sans tout à fait y céder. *"Ce n'est pas un film cynique,* avance-t-il en me corrigeant. *Il est sombre. Un petit peu glauque… Mais ce n'est pas un film cruel pour le plaisir de l'être. Je ne pense pas que le roman de Gresham soit comme ça. Il faut du détachement pour être cynique. Je voulais quelque chose qui s'approche d'un romantisme brisé."* Puis del Toro affiche ce premier sourire, celui qui irradie la joie et un profond sentiment de bonheur, et on sent que ce qui était brisé quand il a tourné ce film a sans doute été réparé depuis.

PREVIOUS SPREAD, PHOTOGRAPH USED IN ILLUSTRATION : CHARLEY GALLAY/WIREIMAGE ; KERRY HAYES/SEARCHLIGHT PICTURES ; THIS PAGE : STEVE GRANITZ/WIREIMAGE - KERRY HAYES/SEARCHLIGHT PICTURES

UN HIVER TRÈS ROCK

Contrairement aux prédictions de certains, non seulement la pandémie n'a pas freiné la pulsion créative des artistes, mais elle leur a même permis de se dépasser. Ainsi, dans les albums attendus, on compte ceux de Spiritualized, Bloc Party, Peter Doherty et Frédéric Lo, Kavinsky, Placebo, Eels, Metronomy, Stereophonics, Urge Overkill, Beach House ou Johnny Marr. Rock'n'roll, électro, folk, dream pop, post-rock... Le premier semestre est chargé en sorties, mais, chose rare, la qualité accompagne la quantité et on a déjà commencé notre top 2022. **PAR SOPHIE ROSEMONT**

Jack White COUP DOUBLE

JACK "FUCKING" WHITE est de retour. Et ça ne plaisante pas du tout. "Taking Me Back", hurle-t-il dès l'ouverture. Pour ceux qui ont des pannes de réveil, il suffit de programmer ce furieux *Fear of the Dawn,* on ne trouvera pas mieux pour sauter du lit. La patte White Stripes, qui a permis au natif de Détroit de monter son propre empire, Third Man, à Nashville, est immédiatement reconnaissable : batterie élémentaire et martiale, guitares dans tous les états et réverbes sensationnelles. Ces deux dernières années de pandémie, White a écrit, composé et enregistré sans relâche. Jusqu'à livrer deux albums distincts en 2022 : le rock'n'roll garage de *Fear of the Dawn*, le 8 avril, et le bluegrass plus apaisé d'*Entering Heaven Alive,* le 22 juillet. Deux salles, deux ambiances, dont la première, face à un monde qui devient fou, rappelle que l'on peut tenir tête à l'adversité. Sur *Fear of the Dawn,* on a même droit à une intervention, le temps de "Hi-De-Ho", de l'excellent Q-Tip, du groupe de rap A Tribe Called Quest. White est un homme de collaborations, on le sait, même s'il reste toujours maître à bord. Et le boss d'un son rugueux qui, fruit d'une tradition séculaire américaine, n'appartient (presque) qu'à lui.

Gunwood

POP NOMADE

NÉ DE PARENTS allemands en Angleterre, le guitariste Gunnar Ellwanger a vite compris, en croisant Jeff Preto et David Jarry Lacombe dans un studio parisien, qu'ils étaient faits pour s'entendre – littéralement. En témoigne une osmose entre les trois musiciens, qui, dès un premier album baptisé *Traveling Soul*, clin d'œil au mélange de leurs cultures, imposent une pop-rock sous influence. De la liberté des seventies à la rébellion des années 1990, Gunwood persiste dans une veine a priori classique mais sincèrement travaillée. Pour preuve *Dream Boat Jane*, qui, le temps de treize titres cathartiques, convoque les blessures et les espoirs du trio. Réalisé par Jean Lamoot, qui a travaillé avec Brigitte Fontaine et Alain Bashung, enregistré aux studios ICP de Bruxelles, ce second album confirme une amitié qui, depuis bientôt dix ans, ne se déploie jamais aussi bien qu'accompagnée d'une pléthore d'instruments.

© HARMONY KORINE

Black Country, New Road

LONDON CALLING

/ T / **ROIS FILLES,** quatre garçons, des milliers de possibilités. Black Country, New Road est LA révélation de ces derniers mois. Avec le bien nommé *For the First Time,* paru l'année dernière, le groupe londonien alors inconnu au bataillon a été sacré album de l'année et nommé pour le Mercury Music Prize. De quoi se motiver pour enregistrer un second effort, *Ants From Up There,* qui reprend et façonne ce pour quoi on a eu le coup de foudre, c'est-à-dire un mélange singulier d'indie rock, de folk insolent infiltré de klezmer. Aussi bien influencée par Dylan que par Steve Reich, Nick Cave et The Divine Comedy, la bande formée autour du chanteur, guitariste et parolier Isaac Wood (la claviériste May Kershaw, le batteur Charlie Wayne, le guitariste Luke Mark, le saxophoniste Lewis Evans, la bassiste Tyler Hyde et la violoniste Georgia Ellery) ne réchauffent aucune soupe dans un vieux pot, au contraire, ils offrent une vitalité inédite à un son qui, bien que profondément organique, se soustrait aux modes sans rejeter ce qui fait notre époque. Aussi incantatoire qu'impressionnant, surtout au vu du jeune âge de ses auteurs, *Ants From Up There* pourrait bien suivre le même chemin que son prédécesseur.

Midlake

SAINS ET SAUFS

/ ON N'Y CROYAIT PLUS. Et puis résonnent les premières notes de "Commune", l'ouverture de ce nouvel album qu'on attendait depuis la sortie d'*Antiphon*, en 2013. Presque dix ans, donc, sans Midlake. Mais on leur sait gré de ne pas avoir cédé aux sirènes d'une industrie recherchant de plus en plus le prolifique. Le quintette texan n'a que faire de fournir des morceaux à la pelle, et *For the Sake of Bethel Woods* le rappelle. Les boss du folk US dans ce qu'il a de plus riche, ce sont eux. Même si la voix n'est plus celle de Tim Smith, parti en 2018, mais celle d'Eric Pulido. Rien n'est ourlé comme avant. Les cordes sont triturées, les échos des loups s'imprègnent encore dans la fumée environnante. Le lac a rarement été aussi boueux… C'est sale, colérique, mélancolique aussi, vaguement cynique. Ici, on croirait entendre des Strokes sous Prozac, là, du Radiohead dopé, ou encore le Velvet Underground ressuscité. Mais qu'importent les influences, tout est hypnotique, visuel, aussi passionnant qu'un grand film tragique à triple lecture et à la bande-son indie rock. À la réalisation, John Congleton, qui a travaillé avec Blondie et qui a su s'incliner devant le talon de la bande, tout en canalisant une énergie sur le fil du rasoir, à chaque note. Bref, *For the Sake of Bethel Woods* sort le 18 mars, et c'est déjà l'un des meilleurs disques de l'année.

© JIM ARBOGAST/DR

Gaspard Royant

VIRAGE À 360°

"J' ***Y AI MIS*** *tout mon cœur, mes tripes, mon âme et le reste",* nous dit-il. On le croit volontiers : *The Real Thing* est l'une des grosses surprises du printemps. Lui qu'on avait quitté, il y a cinq ans, en crooner rétro sur *Have You Met Gaspard Royant ?* (2016), produit par Edwyn Collins, revient aujourd'hui en héritier de Steely Dan, porteur d'une nouvelle French Touch où le synthé n'est plus un ennemi… Du temps a passé depuis que l'un de ses premiers titres, "The Big Sleep", a été utilisé par Arnaud Desplechin dans son film *Un conte de Noël,* en 2008. Ou d'un fabuleux *10 Hits Wonder* qui, en 2014, avait prouvé au public hexagonal que le rock anglo-saxon pouvait aussi avoir ses propres fers de lance en France. À ses côtés durant l'écriture des dix titres de *The Real Thing,* l'écrivain anglais Stephen Clarke (*Talk to the Snail, God Save le Brexit ?*). Et une volonté de se réinventer, toutes voiles pop dehors. Beau programme qu'on ne dévoilera pas plus, et qui sera propulsé dans les bacs au printemps.

Stuffed Foxes

DU ROCK ET DES HOMMES

"L' **LE PSYCHÉDÉLIQUE FRANÇAIS** a de beaux jours devant lui. Les six musiciens de Stuffed Foxes ont la vingtaine, ont grandi à Tours où ils ont noué une amitié aussi solide que les cordes de leurs guitares – pas un luxe au vu de l'énergie déployée en termes de riffs électriques… Dès le dos de la pochette de *Songs/Revolving,* ils préviennent que ces morceaux doivent être joués fort. On s'exécute devant la vitalité des Stuffed Foxes, contraire à leur drôle de nom dont on ne préfère pas trop savoir l'origine. Sous influence shoegaze et grunge, pas insensible aux prémices heavy, se permettant une conclusion sous trip de dix minutes, ce premier album de rock anglophone fait plus que promettre : il assure !

© STEVE GULLICK/ GREG WATERMANN

Tears for Fears

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

"LONG, LONG, LONG TIME" : le titre de l'une des pistes de *The Tipping Point* pourrait résumer le temps écoulé depuis le dernier album en date de Tears for Fears. Dix-sept ans ! Encouragés par le succès des récentes rééditions et du *Live at Massey Hall* (2021), qui a prouvé qu'ils manquaient au public, Roland Orzabal et Curt Smith ont décidé de remettre ça. Bonne nouvelle, ils n'ont pas perdu leur sensibilité écorchée ni leur goût des rythmiques martiales. Plane l'ombre de la new wave, à laquelle ils ont été affilés avec plus ou moins de pertinence. Et ça fonctionne. D'autant que les textes ne cachent rien des traumas d'Orzabal et Smith, deux lycéens de Bath déstabilisés par le divorce de leurs parents et qui ont un jour décidé de former un groupe nommé History of Headaches (sic), devenu Tears for Fears : "des pleurs et non des peurs", formule inspirée de la théorie du cri primal d'Arthur Janov. La même que John Lennon avait intensément pratiquée pour surmonter le deuil non résolu de sa mère. Avec *The Tipping Point,* ils réussissent encore à arpenter des territoires émotionnels, qui ne cachent rien de la laideur du monde mais dont l'empathie nous rend plus forts : "Please Be Happy", chante, de sa belle voix à peine altérée, Orzabal.

© MARIE PLANEILLE/RICHARD DUMAS

Keb' Mo'

DE COMPTON À NASHVILLE

DOIT-ON ENCORE PRÉSENTER ce chanteur de blues, digne héritier de Robert Johnson ? En tout cas, c'est ce que voulaient en faire ses premiers labels, et s'il est bien loin aujourd'hui de la musique hantée de son modèle, celui-ci doit le regarder, de par-dessous sa tombe, avec bienveillance. Né en 1951 à Compton, ghetto afro-américain de Los Angeles plus tard rendu célèbre par le hip-hop de N.W.A., Kevin Moore a remporté plusieurs Grammies et a même été filmé, en 2003, par Martin Scorsese lui-même. C'est aussi un homme viscéralement engagé, et pas uniquement dans les (belles) paroles, puisqu'il contribue depuis de longues années à lever des fonds pour la lutte antiracisme, se bat contre la précarité sociale, le réchauffement climatique. Dans son nouvel album, *Good to Be...,* il fait résonner le blues des origines et la country twang de sa ville d'adoption, Nashville. D'où treize chansons humbles mais généreuses, enregistrées sous la houlette de la légende locale Vince Gill et du producteur (de Buddy Guy ou de B.B. King) Tom Hambridge. Keb' Mo' n'a pas fini de nous faire groover – en témoigne une reprise à la fois épurée et relevée du classique de Bill Withers, "Lean on Me".

North Mississippi All Stars

FROM HERNANDO WITH LOVE

ILS AURAIENT PU se laisser écraser par le poids de l'héritage de leur père, Jim Dickinson. Fondateur du célèbre studio Zebra Ranch d'Hernando, il a travaillé avec Bob Dylan, Ry Cooder ou encore les Rolling Stones. Mais Luther (chant, guitare, lowebow), aussi acoquiné avec les Black Crowes, et Cody Dickinson (chant, batteries, claviers) ont au contraire choisi de perdurer la tradition en créant un groupe au milieu des années 1990. Douze albums plus tard, ils s'entourent aujourd'hui du bassiste Jesse Williams et du chanteur Lamar Williams, Jr. – encore des fils de… Lamar Williams, Sr. des Allman Brothers ! Ensemble, ils s'émancipent des légendes familiales en concoctant un écrin de country-rock hybride, *Set Sail,* à écouter au coin du feu ou en vagabondage dans les bois. S'illustrent aussi bien des échos soul que jazz, blues, psychédélique ou même funk. Le héros principal de l'histoire ? Le nord du Mississippi, bien sûr.

La Maison Tellier

PAR MONTS ET PAR VAUX

"TON REGARD SUR MOI se pose/Tu sembles voir quelque chose…" Porté par l'épique morceau-titre, *Atlas* raconte les voyages au cœur d'une nature malmenée, des insomnies coupables, des désirs sans fin et de la sagesse qui nous manque à tous, tout le temps. Engagé, le septième album de La Maison Tellier ? Sans aucun doute, mais il exprime aussi, soulignée de cordes et de cuivres luxuriants, une poésie qui se prête aux pérégrinations folks. Parmi les modèles que l'on devine aisément, Neil Young et Alain Bashung. Parce que si on aime le rock anglo-saxon, on n'oublie pas que son cœur est à chercher du côté des paysages français. Helmut, Raoul, Léopold, Alphonse et Alexandre Tellier ont toujours beaucoup à partager, insensibles aux tendances éphémères et réceptacles de cette fièvre rock qui perdure de longue date sur les terres rouennaises. Depuis le premier album paru en 2006, le groupe français explore la possibilité des hauteurs, en a témoigné entre autres

© TAVIS SHINN

The Districts

PAINT IT BLACK

GREAT AMERICAN PAINTING. Beau programme pour le cinquième album du groupe de Philadelphie, qui parcourt ici les grands sujets qui secouent les États-Unis : l'individualisme, le capitalisme, les armes à feu, l'écart qui ne cesse de se creuser entre les différentes classes sociales… Produites par Joe Chiccarelli (The Strokes, Broken Social Scene), ces nouvelles chansons s'inscrivent dans l'engagement assumé par les membres des Districts depuis leurs tout débuts, dans la petite ville de Lititz, en Pennsylvanie. Articulé autour de la guitare et du chant du charismatique Rob Grote, *Great American Painting* est toujours sous influence britannique, car les musiciens ont grandi au son des Libertines comme de Joy Division, et cultivent un sens des mélodies accrocheuses, souvent classieuses. Eux qui ne se sont jamais sentis à leur place dans une société étriquée, qui ont été confrontés à l'échec scolaire et à la précarité, prennent leur revanche à chaque morceau. Et ça s'entend.

© BOBY ALLIN

Beth Hart

KASHMIR GIRL

IL FALLAIT BIEN que ça arrive : la chanteuse californienne s'attaque – et grimpe au sommet – d'un de ses Everest : Led Zeppelin. Certes, elle reprenait régulièrement, et non sans dextérité, "Whole Lotta Love" – notamment au côté de Slash, il y a un peu plus de dix ans, sur la scène du Nokia Theatre de Los Angeles. Mais c'est neuf titres qu'elle propose fin février, le temps d'un *Tribute to Led Zeppelin*. Au programme, "Black Dog", "Kashmir", "The Rain Song", "Stairway to Heaven"… Bref, un best of qu'elle mène avec son tempérament orageux, entourée du producteur Rob Cavallo, qui a travaillé avec Green Day, Eric Clapton ou Kid Rock, et de l'ingénieur Doug McKean (Goo Goo Dolls, Adam Lambert). Les musiciens sont au diapason, du batteur Dorian Crozier au bassiste Chris Chaney, sans oublier le guitariste Tim Pierce. Sur les premières mesures du disque, on croirait presque entendre Robert Plant chanter… mais c'est Hart qui, échaudée par les récents confinements, a décidé d'envoyer valser ses complexes et… du bois !

Keren Ann SONGWRITRICE

Compositrice, parolière, musicienne, chanteuse passionnée de son, la désormais Montmartroise revisite son répertoire en sortant un album de reprises de ses chansons emblématiques, avec le Quatuor Debussy.

Par Belkacem Bahlouli — photo de Fred Mortagne

Brooklyn et Paris, paroles et musique, guitare et piano, cordes et cuivres. Et une voix. Une voix qui passe, et mieux, traverse avec élégance ses orchestrations lumineuses. Une diction étonnante, quels que soient l'idiome, la forme des strophes. Elle peint avec sa voix, des eaux-fortes, des lavis, des aquarelles, des huiles sur toile. Avec déjà vingt ans de carrière derrière elle, Keren Ann ne cherche même pas à voir dans le rétroviseur, elle regarde devant, mais s'arrête parfois pour contempler le panorama, ce qui a changé autour. Ainsi son nouvel album, où elle a réarrangé avec Gabriel Kahane et Maxim Moston ses anciennes chansons, avant de les enregistrer avec le Quatuor Debussy : *"Des interprètes fantastiques,* s'enthousiasme la musicienne. *Ils ont un son à eux, ils ont un sens de l'écoute unique et leur répertoire va de Philip Glass à Chostakovitch. Et ils ont une manière à eux, unique, de comprendre le sens des arrangements. Ils fonctionnent comme un groupe et ils ont aussi leur propre langage. Ils cherchent surtout à avoir un son ensemble, pas seulement un seul et unique son. Et ce qui me fascine, c'est leur manière de se laisser de l'espace, de discuter entre eux, tout en soulignant ce que je suis en train de chanter ou de jouer au piano ou à la guitare."*

Car dans cet opus atypique, Keren Ann revisite son répertoire, voire se le réapproprie : *"En fait, ce sont des chansons dont je ne me suis jamais séparée, je les ai jouées sous tellement de formes. Ces titres, j'y revenais à chaque fois. À part peut-être "L'Illusionniste", qui a pris une nouvelle vie avec le Quatuor, ou encore "Que N'ai-Je", qui trouve un son… montmartrois, ou encore "Faire des ronds dans l'eau", que je n'avais jamais enregistrée. En les réécoutant, j'avais l'impression d'être dans une réunion de famille où l'on se revoit après de longs mois de séparation et qu'on constate que certains ont changé de coupe, de style… C'est pareil avec certaines chansons."*

La rencontre avec le Quatuor Debussy remonte à un concert à la chapelle de la Trinité de Lyon, en 2017. *"Pour ce spectacle, j'avais pioché quelques titres dans mon répertoire,*

le résultat était intéressant et ce show s'est imposé de lui seul. Il fallait juste lui donner une forme physique, explique l'artiste. *Ces titres, on les a joués et rejoués, et on a voulu en faire un disque, et qu'il ait une face A et une face B. Mais ce n'est pas un best of, plutôt une sorte de rétrospective. Après plus de vingt ans, il y a des chansons qu'on a envie de faire revivre autrement que sous la forme qu'on leur a donnée."*

De formation totalement autodidacte, elle se passionne pour les orchestrations à 25 ans : *"J'avais envie d'écrire pour des instruments, et du coup j'ai étudié les tessitures, j'aime ce langage, il m'a permis de découvrir plein de choses. Je ne sais pas si mes chansons auraient été différemment construites si j'avais eu une autre éducation."*

"Je joue plus sur le viscéral, que sur la logique et la technique", reprend celle qui a réussi à convaincre David Byrne de chanter en français, pour un duo qu'elle a intégré dans son précédent album, *Bleue*. *"Quant à ma manière de la chanter, je ne cherche pas d'effets. Si on doit forcer quelque part, c'est qu'il manque quelque chose. La chanson doit tenir avec ses accords, ses rimes. Et si je dois être démonstrative, c'est que j'ai raté quelque chose."* Car la recherche de l'authenticité et de la sincérité conduit depuis toujours la carrière de la "songwritrice" désormais montmartroise, après des années passées à l'étranger, notamment à New York. *"Et le fait d'être dans une ville change radicalement ma manière d'écrire et de composer",* explique cette fan de songwriters, de Bob Dylan à Bruce Springsteen en passant par Leonard Cohen. *Les bruits sont différents, les ambiances, les gens, tout cela entre aussi en ligne de compte."*

Et elle écrit, elle écrit beaucoup, pour elle, bien sûr, mais aussi pour d'autres, trop nombreux pour les citer, la chanson, mais aussi le cinéma, la danse et même l'opéra. Et elle conçoit ses albums comme différents chapitres de sa vie : *"Quand je me mets sur un projet, j'écris juste ce qu'il faut, à une ou deux chansons près. Dès que j'ai fait le tour du sujet, j'arrête. Pour vraiment me lancer, j'ai besoin d'une astuce sonore, d'une ambiance, d'une atmosphère, des guitares électriques, un piano compressé, des sons graves, et dès que j'ai trouvé l'axe sonore, je m'y mets. Sans compter que je suis très très geek, le matériel m'aide aussi à composer car il donne la couleur du disque. J'adore les instruments, j'ai des guitares éparpillées partout chez moi, dans la cave, dans des studios, j'adore ça,* s'amuse la musicienne. *Mais plus que les instruments, ce qui me passionne, c'est le voyage du son : on est en studio, et entre la salle et la cabine, il y a une vraie différence. Et ce que je veux, c'est exactement ce que j'entends dans la pièce. Parfois un micro suffit, parfois il faut beaucoup de matériel, et c'est pour ça que je me suis toujours passionnée pour la partie technique, pour que ce voyage du son arrive jusqu'aux oreilles de l'auditeur, qu'il puisse se sentir aussi dans la pièce, et que ce soit le plus beau possible. D'où l'importance de la personne qui est à la console, et Bénédicte Schmitt, qui a enregistré et mixé ce disque avec le Quatuor Debussy, a parfaitement compris le sens de ce voyage, avec ses connaissances, son ressenti. Elle a saisi cette matière sonore, aussi bien en tant qu'ingénieure du son qu'artiste. En gros, je fais le dessin et l'ingé-son a une palette et il m'aide à mélanger les couleurs, les lumières…"*

> "J'ai besoin d'une astuce sonore, d'une ambiance, d'une atmosphère, des guitares électriques, un piano compressé, des sons graves, et dès que j'ai trouvé l'axe, je m'y mets."

DE HARVEST À BARN...

ROLLING STONE INTERVIEW

NEIL YOUNG

LE SINGER-SONGWRITER ÉVOQUE LA GENÈSE DE *BARN*, SON DERNIER OPUS, ENREGISTRÉ AVEC SON LÉGENDAIRE CRAZY HORSE, LES FESTIVITÉS ENTOURANT LE CINQUANTIÈME ANNIVERSAIRE DE SON CHEF-D'ŒUVRE, *HARVEST*, LE NOUVEAU VOLET DE SES *ARCHIVES* ET PLUS ENCORE. EXCLUSIF.

PAR ANGIE MARTOCCIO
PHOTO DE HENRY DILTZ

HALF MOON BAY
Neil Young et son jeune chien, Harte, dans son ranch de Broken Arrow, en Californie. Le songwriter allait récupérer une guitare entreposée dans l'une des granges avec son ami photographe, qui a eu l'idée de cette photo. *"Cela faisait tellement rural avec les vaches en arrière-plan, au milieu des collines, que j'ai vite pris la photo"*, commentera .

MOISSONNEUR
Look champêtre, acoustique millésimée, Neil Young en mode hippie-farmer, en 1971, pendant les séances de *Harvest*.

EN SEPTEMBRE 1971, Neil Young emmenait Graham Nash faire un tour de barque sur son lac pour lui faire écouter son nouvel album, *Harvest*. L'installation sonique était quelque peu baroque. Young avait fait placer l'enceinte de gauche dans son ranch, situé dans le nord de la Californie, utilisant la grange voisine pour y mettre le haut-parleur de droite. Pendant que le disque passait, son producteur, Elliot Mazer, courut vers la rive pour lui demander comment ça sonnait. Et Young de lâcher cette réplique entrée dans la légende, "*Plus de grange!*", devant un Graham Nash bluffé.

On connaît le résultat : *Harvest,* disque phare des seventies, qui a fait reculer les frontières du fameux "folk rock des canyons" et dont on célèbre, en ce début 2022, le cinquantième anniversaire. Un milestone, comme on dit. Avec ses hits devenus éternels, "Heart of Gold", "Old Man", "The Needle and the Damage Done", "Alabama" et autres "Out on the Weekend", ses Stray Gators et ses invités de luxe (Crosby, Stills & Nash, Linda Ronstadt, ou encore James Taylor), ses arrangements orchestraux somptueux, signés Jack Nitzsche.

Un demi-siècle plus tard, Young a repris sa quête pour découvrir une nouvelle grange - *barn,* en anglais. *Barn,* c'est en effet le titre de son dernier album avec Crazy Horse, sorti en décembre dernier, et ainsi nommé d'après cette antique bâtisse qu'ils ont passé neuf mois à restaurer dans les montagnes Rocheuses. Un documentaire du même nom, réalisé par la femme de Young, l'actrice Daryl Hannah, retrace, lui, la réalisation de l'album. On y voit Young, le guitariste Nils Lofgren, le bassiste Billy Talbot et le batteur Ralph Molina interpréter les dix titres, accompagnés des chiens de Young - Moon et Mo -, de bières fraîches et de la pleine lune.

Young a accepté un entretien par Zoom depuis sa maison dans les montagnes pour parler de l'album mais aussi révéler des détails sur ses prochaines sorties - du troisième volet de ses *Archives* (couvrant les années 1976-1987) aux plans entourant le 50e anniversaire de la sortie du monument *Harvest*.

Vous aviez enregistré *Colorado,* le dernier album que vous avez fait avec Crazy Horse, dans un vrai studio. Pourquoi avez-vous décidé de retourner dans une grange, cette fois-ci ?

Eh bien, la grange est quelque chose que nous aimons bien. Celle-ci est une superbe vieille grange, et elle a été récemment restaurée. Elle a été construite en 1850, environ. C'était la grange où les diligences s'arrêtaient et où on s'occupait des chevaux et nettoyait les roues. Il y avait aussi quelques bâtiments bizarres autour, dans lesquels les gens dormaient, puis ils remontaient dans leur diligence et continuaient leur route. Donc, c'est dans ce but qu'elle a été construite, dans les années 1850. Nous l'avons restaurée en utilisant tous les matériaux d'origine. Nous avions juste quelques croquis et une photographie. Elle commençait à s'enfoncer dans le sol, l'arrière s'était effondré et c'était juste funky. Mais on a déniché ces superbes pins ponderosa - ça a donné une belle construction, avec toutes ces surfaces rondes. Le fait est que les rondins superposés créent une ondulation de rondeurs. Il n'y a pas de carrés. Les carrés sont les ennemis du son. Ils créent une onde stationnaire, qui fait sauter certaines fréquences et en fait disparaître d'autres. Il faut donc compenser tout cela lors de l'enregistrement. Nous n'avons pratiquement pas eu à le faire. Tout sonnait vraiment bien, directement, à l'intérieur du bâtiment.

Vous avez joué dans des granges depuis *Harvest*. Quelle est votre connexion avec elles ?

Quand j'ai enregistré *Harvest,* je voulais seulement jouer quelque part. Ils avaient une grange, ça avait l'air bien et je me suis dit que ça pourrait être cool. On avait une scène assez cool et tout était vraiment chouette. Et cinquante ans plus tard, on essaie à nouveau. Quelle histoire !

Vous avez enregistré l'album en juin 2021, sous la "lune de fraise" (Strawberry Moon, la première pleine lune de l'été selon les Amérindiens). En quoi enregistrer durant la pleine lune est-il si important pour vous ?

J'aime travailler comme ça parce que cela marche pour moi. Je ne sais pas si c'est le cas pour tout le monde, mais ça fonctionne pour moi parce qu'on peut sentir l'énergie quand les cycles lunaires changent. C'est quelque chose dont les gens sont conscients depuis des années et des années - et certaines cultures le sont plus encore. Lorsque la nouvelle lune arrive, vous vous sentez différent ce jour-là, comme lorsque vous tournez la page. Vous sentez juste une énergie. Et puis, peut-être une semaine plus tard, vous commencez vraiment à ressentir quelque chose, et c'est généralement très positif et très créatif, vraiment bon. C'est pourquoi nous avons choisi la pleine lune comme date principale pour la fin des sessions.

Daryl Hannah a instillé beaucoup d'humour dans le documentaire *Barn,* qu'il s'agisse de capturer le groupe chantant à propos d'une bonne bière fraîche ou d'une scène où vous urinez. Qu'est-ce qui fait, selon vous, que c'est une bonne réalisatrice ?

Elle est juste naturelle. Elle veut faire des films depuis qu'elle est en âge de porter des baskets. Je veux dire, elle adore ça. Elle est incroyablement talentueuse et connectée. Elle est touchée par la musique et s'implique vraiment. Nous avons donc construit cette grange et tout s'est passé en même temps : la musique, le tournage, tout. Les idées sont venues très vite.

Parlons du groupe. Quelles sont, selon vous, les plus grandes différences dans le son entre le Crazy Horse de "Poncho" Sampedro et le Crazy Horse de Nils Lofgren ?

Poncho est énorme. Poncho est un joueur puissant, et c'est un grand instrumentiste. Il joue lourd, ses accords sont lourds. Lui et moi jouons la même chose parfois, donc ça ressemble à une guitare qui vient d'ailleurs, parce qu'on joue les mêmes notes en même temps. C'est très simple, mais c'est énorme. Ce que Nils a, c'est beaucoup de finesse. Il écoute vraiment, et il est incroyablement doué pour se mouvoir autour de ses instruments, quels qu'ils soient. Mais c'est un grand musicien, un musicien de classe mondiale. Sur ce disque, vous devez écouter Nils Lofgren. On entend tous les détails. Il n'y a pas grand-chose d'autre qui se passe. C'est le Crazy Horse, en mode assez simple. Donc, vous pouvez l'apprécier pour ce qu'il est et pour ce qu'il apporte.

Quel est votre regard sur ces cinquante dernières années avec le Horse, et avez-vous une période préférée dans la longue histoire du groupe avec lequel vous avez enregistré 14 de vos 41 albums ?

Eh bien, j'aime bien cette mouture-là. J'aime ce qui se passe maintenant. Je n'ai pas de souvenirs de moments du Horse qui soient meilleurs que ceux-là. Par contre, on a découvert un concert. C'est le moment fort d'une tournée de 1976 avec Crazy Horse qui ouvre le "Volume III" des *Archives*, première piste, premier disque. C'est un incroyable enregistrement live, probablement le meilleur enregistrement de Crazy Horse que j'aie jamais

© HENRY DITZ/GETTY IMAGES

DUALITÉ ?

LE TRÈS ACOUSTIQUE *HARVEST* CONDITIONNERA ET FAÇONNERA LA CARRIÈRE DU "LONER", ESTIME NOTRE CHRONIQUEUR. PAR YVES BIGOT

Neil Young l'écrivait lui-même dans les notes de pochette de sa première compilation, *Decade* : *"'Heart of Gold' m'a propulsé sur l'autoroute. Voyager ainsi m'a gonflé, alors je me suis déporté dans le fossé."* Le succès de *Harvest* constitue les ailes de géant du Y qui se détache de CSN, et l'empêchent de marcher librement comme sa nature l'exige.

Il le fera dérailler de la Yellow Brick Road sur laquelle *Déjà Vu* l'avait engagé deux ans plus tôt. Des problèmes de santé (dos, épilepsie, goût pour la tequila) et personnels (la naissance de son fils Zeke, infirme moteur, l'overdose mortelle de Danny Whitten, le délitement progressif de son mariage avec l'actrice Carrie Snodgress), viennent aggraver cette peur constituante de rouiller et de s'embourgeoiser sur ses lauriers, comme le font ses trois partenaires majuscules. S'ensuit en réaction à ce succès sa trilogie du malheur, qui débute par le grinçant *Time Fades Away*, premier album live en audio-vérité d'une épuisante et interminable (cinquante-deux shows en quatre-vingt-dix jours) tournée catastrophique, avec des Stray Gators en état d'ébriété, au cours de laquelle il change de batteur (John Barbata remplaçant Kenny Buttrey) et d'instrument (sacrifiant "Old Black" pour une Flying V), et fait même appel en dernier ressort à David Crosby et Graham Nash pour tenter de retenir le public. Ce sont ensuite le morbide et hanté *Tonight's The Night* et le désolé et éthéré *On the Beach* (pas publiés dans cet ordre) : les deux derniers ont beau être des chefs-d'œuvre sans concession, sa popularité en souffre largement, ce qui n'est sans doute pas étranger au retour de CSNY en 1974.

Désarçonné, le "Canerican", ainsi qu'il se nomme dans son récent *Barn*, alterne par la suite, régulièrement, albums furieusement électriques qui satisfont ses nombreux véritables fans hardcore, et collections de chansons mélodiques, boisées, countrysantes, qui rassurent ceux qui l'ont découvert avec *Harvest* et pensent qu'il s'agit de son meilleur album. Cette dualité, rapide/lent, fort/doux, strident/mélodique, électrique/acoustique, spontanéité/production qui

en fera le parrain du grunge, à laquelle il agrégera quelques albums de genre (électro, rockabilly, Nashville sound, Chicago blues), est au cœur même de sa personnalité musicale. Elle était déjà présente dans *After the Gold Rush*, et même *Everybody Knows This Is Nowhere*.

Mais les attentes créées par le succès faramineux de *Harvest* (album le plus vendu de 1972 aux États-Unis) semblent avoir rompu cet équilibre initial, cette intégration, et avoir longtemps conduit The Loner à vouloir séparer ses publics, va-et-vient entre périodes plus exigeantes, crues, et albums cocoon, léchés, comme il le fait alors entre ses groupes, Crazy Horse, CSNY, Promise of the Real (et l'éphémère Stills-Young Band, voire Buffalo Springfield qu'il a reformé par deux fois pour quelques jours seulement) et les différentes formations qui l'accompagnent en solo (Pearl Jam et Booker T. and the MG's compris).

Il revendiquera le statut mellow et peaufiné qui l'a fait superstar solitaire vingt ans plus tard avec le nostalgique *Harvest Moon*. En réalité, il y revient régulièrement, sans qu'on sache si c'est par pénitence, nécessité pour sa carrière ou conviction purement artistique. L'essentiel reste qu'il excelle dans le bruitisme comme dans la ballade sentimentale, et qu'il n'écoute qu'une seule voix, intérieure : on a affaire au seul artiste à avoir été poursuivi en justice par sa maison de disques pour *"non-représentativité de ses enregistrements"* – pas les meilleurs, il faut le reconnaître. La première fois, ce fut avec *Comes a Time* (1978), puis l'inévitable *Unplugged* (1993), *Silver and Gold* (2000), *Prairie Wind* (2005), ses contributions légères aux albums tardifs de CSNY (*American Dream* en 1988 et *Looking Forward* en 1999), occasions, à chaque fois, de renouer avec les nostalgiques des chansons engourdies et ornementées de *Harvest*, sa réalisation minutieuse.

Spéculer sur ce qui serait advenu si le trappeur canadien avait poursuivi dans la lignée de son triomphe commercial plutôt que de se rebeller contre lui et le confort qu'il lui apportait est vain : sans cette saine volatilité, cet esprit contraire (la newsletter de son site d'*Archives* s'intitule *Times-Contrarian* !), Neil Young ne serait pas celui que nous connaissons et aimons tant, quand bien même parfois sa discographie a-t-elle eu à en souffrir. Cinquante ans plus tard, devenu "Old Man" à son tour, le temps de la "Moisson" est revenu. ®

DISCRÉTION
C'est au pied des montagnes Rocheuses, dans une grange du XIX[e] siècle réaménagée en studio, que Young a enregistré son tout dernier album avec Crazy Horse. Mais il ne fera pas de séance photo…

entendu. Un son vraiment bon et un jeu fou, manifestement sans se soucier de quoi que ce soit. Donc, parfait pour le Horse. Je suis très excité par ça.

"Canerican" parle de votre fierté d'être devenu un citoyen américain, ce que vous avez fait en 2020. Qu'est-ce que cela a signifié pour vous de pouvoir voter lors de la dernière élection présidentielle ?

C'était génial de pouvoir voter pour Joe Biden, car c'est quelqu'un que vous pouvez respecter en tant qu'être humain, *[quelqu'un qui est]* bon pour ce pays. C'est un bon exemple pour les jeunes, qui leur montre comment se comporter, comment être poli, comment être ferme et comment faire le job. J'ai donc apprécié de pouvoir voter pour lui. Et après l'élection précédente, c'était essentiel. Je pensais que mon vote pouvait faire la différence. J'ai donc voulu m'impliquer et faire tout ce que je pouvais pour cela.

Bizarrement, l'autre jour, je roulais sur la route avec mon bus, dans une ville quelconque. On s'est arrêté et une petite voiture noire est arrivée en face de nous. Et il y avait "*Fuck Biden et fuck tous ceux qui ont voté pour lui !*" écrit sur la vitre arrière. Une ambiance si terrible. Je regardais la voiture en me disant : "*J'espère qu'elle ne va rien percuter. Cette voiture est destinée à quelque chose.*" Qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi être tellement énervé ? Pourquoi être si immature, si puéril sur votre préférence pour une personne ou pour une autre ? L'idée est d'essayer de respecter les opinions des autres, je pense. Et même si tu n'es pas d'accord avec elles, ce sont des Américains. Ils ont une opinion. Ils vivent ici, eux aussi. Ils sont comme vous et moi à bien des égards.

C'est comme ça depuis toujours, pour les États-Unis. Je ne comprends pas pourquoi nous devons être si en colère à ce sujet maintenant. Ça m'excite de temps en temps. Je dois aller dans mon coin un moment et me calmer. Mais j'aimerais juste que les gens se respectent les uns les autres et respectent les opinions des autres. Vous n'avez pas besoin de vouloir les tuer parce que vous n'êtes pas d'accord avec eux. Ce n'est pas positif. Rien de bon ne peut sortir de ça.

"They Might Be Lost" est ma chanson préférée sur *Barn*. Ai-je tort d'y entendre une certaine forme de tristesse ?

Il y a un peu de ça. Je ne sais pas ce que c'est… Ce n'est pas triste. C'est comme un documentaire sur quelque chose qui se passe et dont on pense savoir ce qui se passe, mais dont on n'est pas sûr. C'est intéressant. La façon dont ça s'est passé… c'est la première prise. J'avais un petit motif d'accords qui se répète tout au long de la chanson. Mais de toute façon, j'ai juste écrit les paroles. Je ne m'assois pas pour jouer de la guitare et chanter la chanson. Il se peut que je chante un couplet, ou que j'y pense pendant que je joue, en fredonnant ou autre. Ensuite, j'écris toutes les paroles et j'essaie de ne jamais la refaire avant de l'enregistrer avec le groupe. Juste avant, je montre aux musiciens les changements et je les laisse jouer quelques minutes. Puis je commence. Comme c'est la première fois que je le fais, c'est cool, parce que vous découvrez tout - si ça marche, si ça ne marche pas. Tu peux improviser ton chemin parce que tu n'as pas de piste à suivre. Il n'y a pas de règle, il n'y a rien. "*J'ai fait ça bien la dernière fois, comme ça, alors je vais le refaire comme ça.*" C'est ça qui n'arrive pas avec cette méthode. Donc, cette chanson est un bon exemple de première prise, immédiate, et de paroles que j'ai écrites sur un tas de petits papiers collants et que j'ai mises ensemble, puis que j'ai dû remettre dans l'ordre. J'ai fini par mettre des chiffres sur un morceau de papier. J'écris si vite parfois que je ne peux pas expliquer ce qui se passe. *[Rires]*

Parlez-nous de vos activités durant le confinement. Entre vos *Archives* et le dernier album, avez-vous eu des moments off ?

Juste un peu de temps libre avec Daryl. Nous pourrions nous réserver du temps l'un pour l'autre et faire des choses ensemble, mais elle est très créative et elle a aussi beaucoup à faire. Donc, on fait juste ces choses, et les *Archives* sont gigantesques.

Le "Volume III" est le plus gros des trois volumes que j'ai réalisés jusqu'à présent, presque deux fois plus gros que les autres. Il couvre une plus longue période de temps. Je pense qu'il contient treize albums. Pour les autres *Archives,* j'avais l'habitude de me consacrer à tel ou tel album. Et il y a des moments forts des albums, mais je procède par période et je crée un nouvel album autour de la réalisation de l'album qui est sorti.

© WARNER MUSIC

Par exemple, OK… *Comes a Time [est]* un album de référence. Autour de cet album, il y avait un album que j'avais fait juste avant et qui contenait les mêmes chansons. Elles étaient toutes originales, mais le disque n'est pas sorti, alors je l'ai gardé dans un coin. Maintenant je peux le publier et les gens peuvent entendre les versions originales de la plupart des chansons de *Comes a Time*. J'ai fait beaucoup d'enregistrements pendant cette période qui n'ont jamais été écoutés. Des choses vraiment cool. On a fait une répétition pour un spectacle avec *[la regrettée, ndlr]* Nicolette Larson et l'orchestre Give to the Wind. On a fait un spectacle à Miami et on se préparait à faire *Comes a Time,* puis on est allés au Union Hall, à Nashville, et on a enregistré la répétition sur un petit deux-pistes. Nicolette et moi chantant en direct et tout le groupe, là, les cordes et tous les arrangements et tout. Mec, c'est trop cool. Donc, il y a beaucoup de choses comme ça. Le genre d'enregistrement documentaire, où vous entendez les gens parler un peu, au début et à la fin. Vous pouvez dire qu'il y a des gens, là, et que la musique déchire vraiment.

Ce sera incroyable d'entendre ces répétitions avec Nicolette.

Oh, c'est magnifique ! Elle chante si bien. C'est peut-être le meilleur de tout ce que j'ai fait avec Nicolette. J'aurais aimé qu'il sorte il y a longtemps mais je ne l'ai écouté qu'il y a trois mois environ.

Quels autres points forts pouvez-vous nous révéler ?

Il y a de très belles choses. Le treizième disque est un album intitulé *Summer Songs,* que j'ai monté sur une cassette et que j'ai ensuite remisé sur une étagère, parce que j'enregistrais les nouvelles chansons que je venais d'écrire. J'ai donc mis en boîte ces chansons seul, puis je les ai reprises et j'ai chanté la seconde harmonie vocale par-dessus, assis au même endroit, sans bouger, après avoir fait la voix lead, de sorte qu'on a presque l'impression que les deux parties étaient juste au-dessus l'une de l'autre, et cela donne un son très intéressant. J'allais très vite à l'époque et j'écrivais beaucoup de chansons…

J'ai retrouvé cet ensemble de démos grâce à des questions posées par des personnes qui m'écrivaient des lettres aux *Archives,* et elles me sont très utiles. Ils sont l'âme de la communauté des *Archives* – ces gens qui écrivent des lettres et parlent de choses dont ils se souviennent, parce que je peux aller fouiller dans les *Archives,* trouver des choses et les faire revivre, ces souvenirs que les gens évoquent. J'ai donc exhumé ces *Summer Songs,* qui proviennent de quatre albums *[*Freedom, Harvest Moon, Psychedelic Pill *et* American Dream *de CSNY, ndlr]*. Ces chansons sont vraiment anciennes, et on ne les a pas réentendues pendant des années. C'est comme ça que ça se termine, et il y a onze albums entre les deux. C'est fou.

À quoi peuvent s'attendre les fans à l'occasion du 50e anniversaire de la sortie de Harvest ?

Nous avons un film de deux heures et un disque. C'est tout le making of de *Harvest* [*prévu en version Deluxe, ndlr*]. Nous avions tout ça, mais nous ne l'avons jamais montré à personne – toutes les séquences dans la grange et le live avec le London Symphony Orchestra. On a beaucoup filmé pendant qu'on travaillait sur ce disque.

Vous avez eu la sagesse de vous retirer du Farm Aid en août dernier, après l'apparition du variant Delta. Votre vision des concerts a-t-elle changé depuis lors, si tant est qu'elle ait changé ?

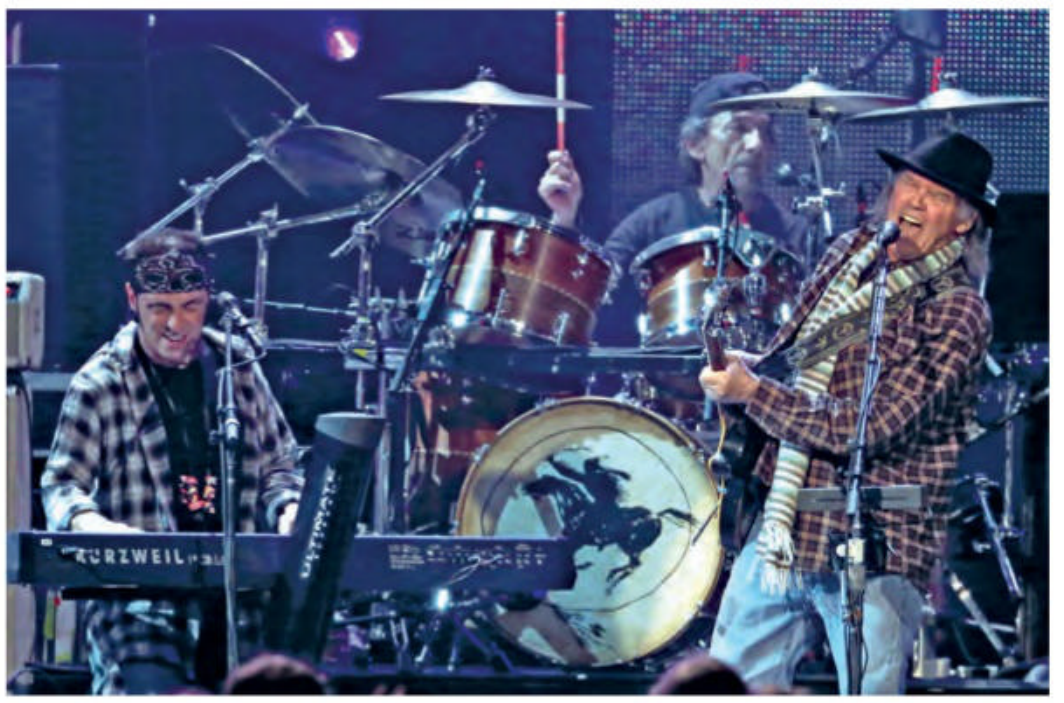
Tout ce que vous avez à faire, c'est de regarder ce qui se passe, et vous réalisez que les médias n'aident pas. Ils aimeraient aider, mais on a vraiment l'impression qu'il y a beaucoup d'informations erronées et que personne n'écoute nos dirigeants dans le monde. Mon idée est folle, parce que je pense que Poutine, Xi et Biden devraient tenir ensemble une conférence de presse sur le coronavirus. Ils devraient simplement faire une grande déclaration sur ce que les gens devraient faire, dire au monde entier en une seule fois… leur dire d'essayer de se protéger mutuellement.

L'humanité a connu une période difficile, mais nous ne nous entendons pas et nous n'écoutons pas. Et il y a tellement de concepts différents sur la façon de traiter le virus. Il devrait être évident que nous ne savons pas. Alors sortir et jouer… Je ne peux pas m'imaginer une photo de moi à la télévision ou quelque chose d'autre en train de groover avec le groupe et une foule immense et tout le reste… Ce n'est pas le bon moment pour ça. On ne sait pas où on est ni ce qu'on fait. Beaucoup de gens peuvent rentrer chez eux et contaminer leurs enfants. Ce n'est pas encore le bon moment.

Pourquoi sommes-nous si pressés ? Nous n'avons pas à faire ça. On devrait juste s'adapter, essayer d'aller dans une direction. Je sais que je ne fais que délirer à ce sujet, mais l'idée de respecter les différences des uns et des

▲ 1970
Young tourne avec Crosby, Stills & Nash, avec lesquels il vient de sortir *Déjà Vu*.

▶ HOME
Le Loner, chez lui, pendant les séances de *Harvest*.



▲ **GRANGE**
Pendant le confinement de 2020, Neil Young donnait des petits concerts acoustiques de chez lui… Au milieu de ses poules.

◀ **CRAZY HORSE**
Avec Nils Lofgren, qui signait son grand retour au sein de son groupe mythique, lors d'un concert caritatif, MusiCares Person of the Year, honorant Bruce Springsteen, au Los Angeles Convention Center, le 8 février 2013, à Los Angeles.

autres, d'écouter et de dire : "*Nous avons un problème, beaucoup de gens meurent. Rassemblons-nous.*" Nous avons eu un personnage politique qui a vraiment mis beaucoup de boue dans la chose et a fait en sorte que tout le monde ne croit pas, juste fait en sorte qu'ils perdent la foi dans le système et dans les institutions. Une sorte de mouvement de sédition de la part des anciennes forces qui nous gouvernaient.

Certains musiciens exigent des tests négatifs lors des concerts, en plus de la preuve de vaccination. Que faudrait-il pour que vous vous sentiez à l'aise en tournée ?

Je ne sais pas. Je ne suis pas prêt. Je n'ai rien vu qui me donne envie de continuer. Si les gens sont testés à la porte et que vous devez avoir une preuve de vaccination pour entrer dans une salle de concert et que de nouveaux virus apparaissent… De quoi parlons-nous ? Pourquoi on n'arrête pas jusqu'à ce qu'on ait tout compris et qu'on contrôle la situation ? Ce n'est pas sous contrôle. On est tellement habitués à avoir tout ce qu'on veut quand on le veut. C'est un service, une industrie et un mode de vie. À mon avis, nous devons prendre du recul et essayer de nous unir et de faire quelque chose ensemble en tant que race humaine. Nous tous, la race humaine. Nous avons juste besoin de nous rassembler. C'est pourquoi je pense que ce serait vraiment cool si les dirigeants des plus grands pays du monde se retrouvaient sur la même scène, ou même lors d'une émission télévisée, et disaient tous la même chose, s'ils étaient d'accord pour expliquer à tout le monde que c'est une chose sérieuse et ce que vous devriez faire. C'est très simple, et cela pourrait avoir beaucoup plus d'effets que tous ces petits gouvernements - le gouverneur d'un État contre le gouverneur d'un autre État. Nous avons besoin de grands leaders qui conviennent tous que nous avons des problèmes. Nous devons le faire. Les scientifiques disent que c'est sans danger. Je suis sûr que tous les gouvernements de Russie, de Chine et des États-Unis sont d'accord sur ce qu'il faut faire. Je ne pense pas qu'il y ait le moindre doute là-dessus.

Vous êtes généralement spontané dans vos décisions, mais avez-vous une idée de la façon dont vous voudriez tourner, dans un monde parfait ? En solo acoustique, avec Crazy Horse, avec Promise of the Real ?

Je n'en ai aucune idée, parce que je ne peux pas le ressentir. Je ne peux pas ressentir ce que je ferais. Je ne veux pas mettre les gens en danger. Je ne veux pas que les gens me voient dehors et se disent que je pense que tout va bien. Car je ne pense pas que tout va bien. J'espère que lorsque je reviendrai et que je recommencerai à jouer, je toucherai du bois *[il frappe bruyamment du bois]* et que tout sera sûr, mais les choses doivent être sous contrôle et aller dans une direction pendant un certain temps avant que je puisse sortir et jouer.

Tout d'abord, je me fais payer une fortune pour me produire sur scène. Peu importe ce que c'est : même les billets les moins chers sont déjà chers ! Donc, les gens viennent à ce gig qu'ils veulent vraiment voir parce qu'ils ont dépensé beaucoup d'argent et qu'ils l'attendent depuis si longtemps. Et puis, ils y vont tous. Et si quelque chose se passe mal ? Je ne suis pas assez sûr… Nous devons nous asseoir et laisser les choses se calmer pendant un moment, laisser les choses se calmer et ensuite parler de revenir. C'était trop tôt. Je l'ai juste dit à mes potes de Farm Aid. J'ai dit : "*Je ne peux pas le faire, ça me rend malade.*" Je ne peux pas donner l'exemple aux gens en leur disant que c'est cool.

Avez-vous vu que Joni Mitchell a été honorée au Kennedy Center ?

Oui, bien sûr. Je lui ai parlé au téléphone. Elle sortait de la voiture, entrait dans le Kennedy Center, et elle m'a dit : "*Oh Neil ! Je me sens comme Cendrillon !*" Elle riait. C'est génial de l'entendre si heureuse. Elle a eu des moments difficiles ces deux dernières années et elle est toujours là. Elle est Joni jusqu'au bout des ongles. C'est une fille si douce.

Sa série *Archives*, c'était votre idée, n'est-ce pas ?

J'ai dit à Elliott *[Roberts, leur manager historique commun décédé depuis, ndlr]*, quand il était encore parmi nous : "*Joni a tellement de trucs. Pourquoi ne pas faire quelque chose comme ça ?*" Et je leur ai offert ma plateforme s'ils voulaient l'utiliser, parce que cela peut être un peu intimidant de faire tout ce travail. Donc, ils le font à leur manière. La façon dont vous le faites n'a pas d'importance, du moment que vous obtenez tout ce que vous voulez.

Nombre de vos pairs ont cessé d'enregistrer de nouveaux albums. Qu'est-ce qui vous pousse à continuer à créer ?

J'aime juste la musique. Si vous voyiez les réactions des gens à la chanson "Welcome Back", c'est pour ça qu'on fait ça. Ça touche l'âme des gens. "*Dans ce monde, avec tout ce qui se passe, c'est réel. Ça me touche. Ça touche mon âme. Et je n'ai rien eu de tel depuis un moment.*" Ça ne veut pas forcément dire que c'est moi. C'est peut-être simplement qu'ils ont trouvé la musique qu'ils aiment, et ils peuvent trouver la musique qu'ils aiment chez n'importe qui. Mais, vous savez, rien que de lire ça sur ces chansons que je viens de faire, et d'entendre combien les gens sont heureux de les avoir, c'est très gratifiant. Ça me donne envie de continuer. Je suis déjà en train de planifier un autre album. Je n'arrive juste pas à savoir où je vais le faire. Mais nous y travaillons et nous trouverons une solution. On va retourner en studio très bientôt.

Traduction et adaptation d'Alain Gouvrion

© MICHAEL PUTLAND-HENRY DITZ - MARK DAVIS/GETTY IMAGES

'22 Comeback Special

QUELLE SERA LA PROCHAINE REFORMATION ? PUISQUE LES FUGEES, RAGE AGAINST THE MACHINE ET MÊME ABBA SONT DE RETOUR, NOUS ÉVALUONS LES PROBABILITÉS DE REFORMATION D'AUTRES GROUPES DÉFUNTS.

Le calendrier 2022 est jalonné de tournées de groupes reformés, tels que les Fugees, Rage Against the Machine, Bauhaus, Pavement, Mötley Crüe, Swedish House Mafia et même ABBA et son show à base d'avatars, à Londres. Certains membres avaient juré de ne plus jamais jouer ensemble et l'un d'entre eux avait soi-disant signé un accord de "cessation de tournée" rendant toute reformation impossible.

Mais il reste bon nombre de groupes refusant de sauter le pas. Il y a ceux qui ont plus d'argent que nécessaire, d'autres qui s'épanouissent en solo. Et il y a aussi ceux dont les membres se détestent plus qu'ils n'aiment le cash. En voici 14 qui ont de bonnes raisons de rester séparés... ou pas !

Par ANDY GREEN

© GETTY IMAGES

RAISON DU SPLIT Même avant le succès, il y a des tensions chez les Sex Pistols, et leur manager, Malcolm McLaren, éprouve un malin plaisir à les attiser. En 1977, le bassiste fondateur, Glen Matlock, est renvoyé malgré son talent, remplacé par Sid Vicious, qui a le bon look mais ne sait pas jouer une note et est accro à l'héroïne. Le groupe implose peu après sa première tournée aux États-Unis, début 1978.

DERNIER CONCERT Johnny Rotten, Steve Jones, Paul Cook et Glen Matlock se retrouvent en 1996 pour le "Filthy Lucre Tour" et admettent que leur motivation est 100 % financière. Les concerts sont incroyables et ils poursuivent leur activité live en 2002, 2003, 2007 et 2008. Le dernier show a lieu le 5 septembre 2008, à Vitoria-Gasteiz, en Espagne.

CHANCES DE REFORMATION Les relations entre John Lydon et le reste des Pistols sont assez mauvaises depuis des années et au plus bas depuis le début du tournage de la série de Danny Boyle pour FX, *Pistol,* que Lydon a tenté d'empêcher, procès à l'appui. Il perd la bataille et est furieux. On le voit mal brailler "God Save the Queen" sur la même scène que ses anciens collègues. 20 %, en étant généreux.

Sex Pistols

SIMON AND GARFUNKEL

RAISON DU SPLIT Simon et Garfunkel ont réussi à surmonter leur haine mutuelle de 2003 à 2010, tournant dans le monde entier et engrangeant des millions. Des problèmes de voix de Garfunkel les obligent à annuler des dates en 2010, et les vieilles tensions ressurgissent alors.
DERNIER CONCERT Ils jouent "Mrs. Robinson" lors d'un hommage à Mike Nichols, le 10 juin 2010.
CHANCES DE REFORMATION Paul Simon a conclu sa tournée d'adieux l'an dernier avec un concert dans le Queens, non loin du lieu où il avait grandi avec son copain Artie, mais Garfunkel n'était pas sur scène ce soir-là. Selon lui, une reformation est hors de question. 15 % de chances, pas plus.

BLACK SABBATH

RAISON DU SPLIT Le groupe se reforme avec Ozzy Osbourne en 2012 pour une tournée sans le batteur, Bill Ward. S'ensuit le LP *13,* en 2013, et une autre tournée. Après quoi, ils ont fait une tournée d'adieux.
DERNIER CONCERT Ils arrêtent tout après un show chez eux, à Birmingham, le 4 février 2017.
CHANCES DE REFORMATION Ozzy Osbourne a connu de gros soucis de santé récemment, perturbant sa tournée d'adieux solo, mais il compte reprendre la route l'an prochain. Il s'est cependant dit partant pour rejouer avec Sabbath, si Bill Ward revient. Il semble planter le décor pour un ultime coup d'éclat du groupe, à condition que tout le monde aille bien. Possible à 25 %.

The White Stripes

RAISON DU SPLIT En 2007, le duo tourne avec son nouvel album, *Icky Thump,* mais annule les dernières dates en raison des problèmes d'anxiété de la batteuse, Meg. Le split est annoncé en février 2011. "*Ce n'est pas par divergences artistiques ou manque d'envie de continuer,* disent-ils. *C'est pour une myriade de raisons, mais surtout pour préserver ce qui est beau et particulier dans le groupe.*"
DERNIER CONCERT Le 20 février 2009, les White Stripes jouent "We're Going to Be Friends" lors du dernier "Late Night" de Conan O'Brien.
CHANCES DE REFORMATION Ils sont assez jeunes pour qu'il soit probable que leurs routes se recroisent à un moment. Ils seront peut-être en tête d'affiche de Coachella en 2030. Probabilité de 60 %.

© GETTY IMAGES

Pink Floyd

RAISON DU SPLIT
Les relations dans le groupe sont au plus bas durant le "Wall Tour" de 1980-1981, mais après le départ de Roger Waters, au début des eighties, David Gilmour, Richard Wright et Nick Mason deviennent une unité qui tourne bien. Ils donnent d'énormes shows dans les stades, mais à l'issue du "Division Bell Tour", en 1994, Gilmour en a assez. Ils se mettent alors en pause.

DERNIER CONCERT
Le line-up classique – Gilmour, Wright, Mason et Waters – joue au Live 8, à l'été 2005. Trois ans plus tard, Wright meurt d'un cancer, rendant impossible toute reformation complète. En mai 2011, David Gilmour joue "Comfortably Numb" avec Roger Waters à l'02

Arena, à Londres, et Mason (au tambourin) l'accompagne pour "Outside the Wall." Gilmour et Mason se rejoignent en studio en 2014 pour achever des morceaux de Richard Wright sur l'album surtout instrumental, *The Endless River,* mais aucun live ne suit.

CHANCES DE REFORMATION
La phase de détente de 2005 à 2011 est terminée. Waters a révélé récemment qu'il avait été exclu des réseaux sociaux de Pink Floyd. Une réunion pour tenter de résoudre ces problèmes se conclut dans l'acrimonie. Ces messieurs sont à couteaux tirés depuis cinquante ans et ça ne risque pas de s'arranger. 5 % de chances.

FLEETWOOD MAC AVEC LINDSEY BUCKINGHAM

RAISON DU SPLIT
Le couple Stevie Nicks-Lindsey Buckingham se sépare avant l'enregistrement de *Rumours,* en 1976, mais réussit à passer les décennies suivantes dans le groupe (avec des pauses). Leur histoire crée une tension sur scène qui attire les fans, mais, en 2018, Nicks signifie qu'elle quittera le groupe si Buckingham reste.

DERNIER CONCERT
Le 26 janvier 2018, alors que Fleetwood Mac s'apprête à tourner, les Grammys organisent un concert hommage au groupe au Radio City Music Hall. Ils jouent un mini-set. En coulisse, Nicks est furieuse, jugeant que Buckingham a manqué de respect pendant son discours

et jure de ne plus travailler avec lui.

CHANCES DE REFORMATION
Buckingham poursuit le groupe après son renvoi. Ils trouvent un accord à l'amiable, et Mick Fleetwood annonce qu'une reformation est impossible. À la mort de Peter Green, en juillet 2020, ils se réconcilient et le batteur assure qu'il veut bien reprendre Buckingham si Nicks est d'accord. Même s'il la compare à Trump en 2021, on sait qu'ils ont connu pire et les fans espèrent une tournée d'adieux avec le line-up de *Rumours*. Possible à 35 %.

RAISON DU SPLIT Parfois, un groupe a fait son temps. R.E.M. a duré trente ans, mais décide de passer à autre chose, en 2011. "*C'est triste, car je ne jouerai plus sur la même scène que Peter et Michael,* déclare alors Mike Mills à *Rolling Stone. À présent, faisons ce qu'aucun groupe n'a fait : serrons-nous la main et quittons-nous bons amis.*"

DERNIER CONCERT Le groupe achève sa tournée mondiale de 2008 à Mexico, le 18 novembre. En mars suivant, ils jouent "E-Bow the Letter" avec Patti Smith au Carnegie Hall. Depuis, la seule reformation a eu lieu le 13 juillet 2016, quand Michael Stipe, Peter Buck et Mike Mills ont interprété "Losing My Religion" lors de l'anniversaire de leur manager, Bertis Downs, en France.

CHANCES DE REFORMATION Le groupe dit que ça n'arrivera pas, mais attendons dix ans. 30 %.

R.E.M.

GENESIS AVEC PETER GABRIEL

RAISON DU SPLIT Il y a un type d'artistes qui ne supportent pas la vie dans un groupe, où les décisions créatives sont réparties entre les membres, surtout lorsqu'ils obtiennent un certain succès. Cela peut transformer le groupe en dictature (Pink Floyd, Talking Heads) ou en pseudo-groupe où tous les membres sont éjectés (Guns N' Roses, Smashing Pumpkins pré-reformation). Il y a aussi l'option Genesis, où le leader part mener une carrière solo, laissant les autres continuer. C'est arrivé en 1975 après le "Lamb Lies Down on Broadway Tour". Fait étonnant, Genesis et Peter Gabriel ont connu ensuite un plus grand succès commercial.

DERNIER CONCERT
Le 2 octobre 1982, Genesis retrouve Gabriel et le guitariste Steve Hackett pour le concert "Six of the Best", au Milton Keynes Bowl, organisé pour aider Gabriel à payer les factures du premier Womad Festival. Puis il devient une superstar grâce à "In Your Eyes" et "Sledgehammer" et n'a plus besoin d'eux.

CHANCES DE REFORMATION
L'incarnation de Genesis avec Phil Collins a eu largement plus de succès que celle avec Gabriel. Ils sont en pleine tournée lucrative avec Nicholas Collins à la batterie, son père ne pouvant plus en jouer. Il est donc impossible que Phil se produise de façon constructive avec Gabriel. D'ici un an ou deux, une tournée peut-elle se monter avec Gabriel, Nicholas Collins, Steve Hackett, Michael Rutherford et Tony Banks ? 30 % de chances.

THE KINKS

RAISON DU SPLIT Si les Everly Brothers ont inventé la rivalité entre frères dans le rock'n'roll, les Kinks l'ont perfectionnée. Dès 1964 et "You Really Got Me", Ray et Dave Davies s'étripent. Ils splittent en 1996, à cause de ventes de disques et de places de concerts en berne.

DERNIER CONCERT Ray et Dave Davies (et divers ex-Kinks) sont apparus en public à plusieurs remises de prix durant les deux dernières décennies, mais le groupe n'a pas donné de concert depuis 1996. Ray et Dave jouent "You Really Got Me" à un show en solo de Dave, en 2015.

CHANCES DE REFORMATION Les frères se sont rejoints en studio ces deux dernières années. Personne n'a entendu le résultat, mais ils espèrent sortir un disque des Kinks dans un futur proche. Tourner est une autre affaire. Ray n'a pas fait de tournée solo depuis sept ans. Il est possible qu'ils aient attendu trop longtemps, mais un show unique semble envisageable à 70%.

Talking Heads

RAISON DU SPLIT Pour faire simple, le reste des membres en a eu assez d'être vu comme le groupe accompagnant David Byrne. Qui, de son côté, ne voulait pas partager les responsabilités créatives. Le split officiel n'a lieu qu'en 1991, mais la dernière tournée date de 1983-1984.

DERNIER CONCERT Le groupe crée un choc en acceptant de jouer à son intronisation au Rock and Roll Hall of Fame, en 2002, mettant ses différends de côté le temps d'un set puissant de trois titres, "Psycho Killer", "Life During Wartime" et "Burning Down the House."

CHANCES DE REFORMATION Du genre têtu, David Byrne refuse toute reformation, même s'il joue "American Utopia", son show à succès basé sur les classiques de Talking Heads. En 2020, il explique sa répugnance à *Rolling Stone* : "*J'essaie de penser à des reformations qui m'auraient fait dire, 'Ça devait arriver', où le groupe franchit une étape. Avec les Pixies, j'ai trouvé ça très justifié, car le public a saisi ce qu'ils faisaient. Ils ont enfin eu le public qu'ils méritaient au départ, alors que nous, ça allait.*" 10%, malheureusement.

The Police

RAISON DU SPLIT La séparation en 1984 se produit car les trois membres du groupe en ont assez de se battre, et Sting rêve de partir en solo. Ils splittent à nouveau après leur tournée de reformation en 2007-2008, ayant joué 151 shows, engrangé 362 millions de dollars et réalisé que l'enthousiasme va diminuer s'ils continuent. En outre, Sting a envie de retourner en solo.

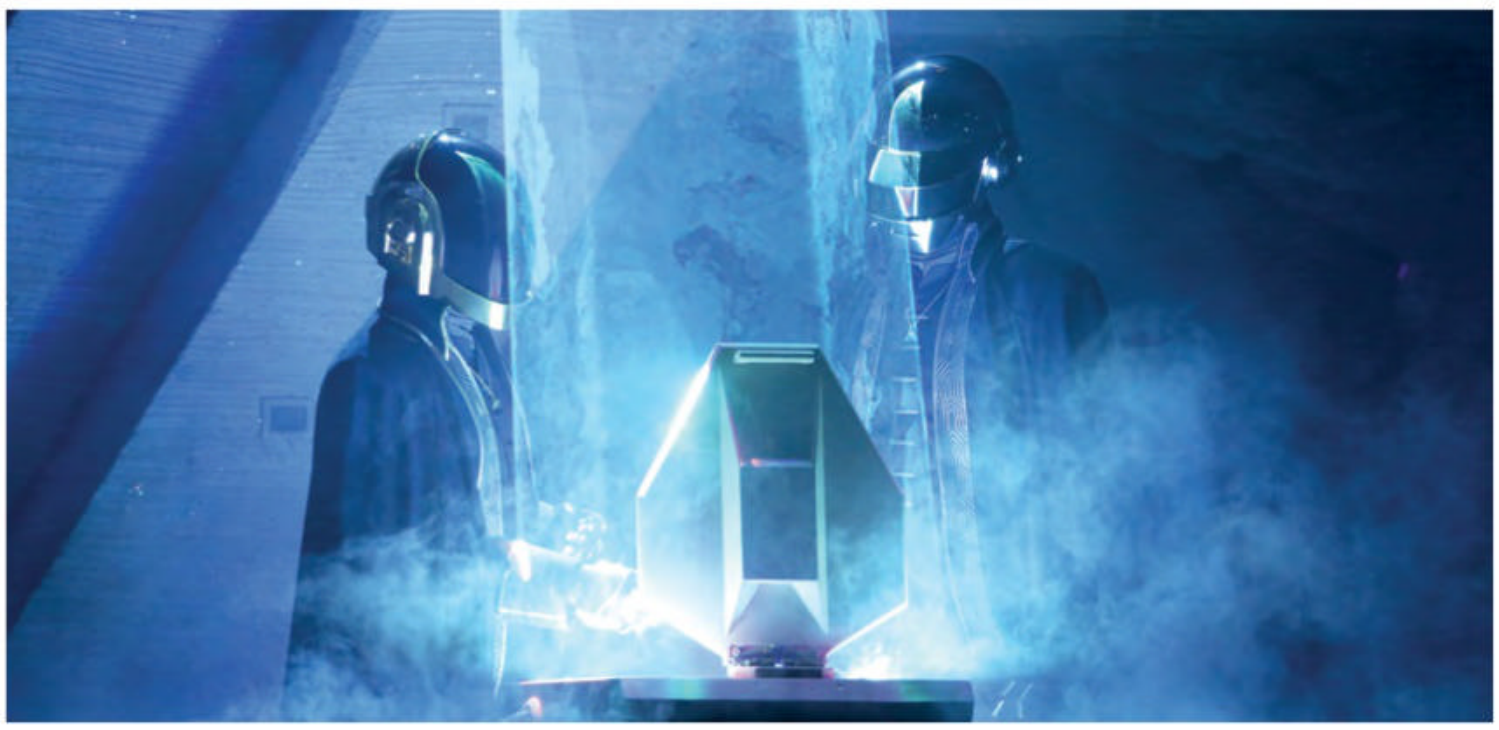
DERNIER CONCERT Ils arrêtent le 7 août 2009 au Madison Square Garden avec un concert épique, débutant par une reprise de "Sunshine of Your Love" de Cream, et culminant avec Sting rasant sa longue barbe sur scène et beuglant "Next to You" pour conclure. Ils quittent la scène au son du générique des Looney Tunes, avec le fameux "That's all folks".

CHANCES DE REFORMATION La dernière reformation a marché car ils n'avaient pas tourné en vingt-trois ans et la demande était forte. Leurs fans d'origine ont pu se ruiner pour revivre leur jeunesse, ont le T-shirt, l'album et le film du live et de très bons souvenirs. Sting attire toujours les foules et joue un set où Police a une grosse place. Il n'a plus envie d'une reformation. Et Andy Summers aura 80 ans cette année. 15%.

© GETTY IMAGES

Led Zeppelin

RAISON DU SPLIT Le batteur John Bonham meurt en 1980, entraînant la séparation. Le trio restant joue au Live Aid en 1985, à un concert anniversaire d'Atlantic Records en 1988 et à son intronisation au Rock and Roll Hall of Fame, en 1995. Malgré les exhortations de ses partenaires, Robert Plant refuse une tournée de reformation.
DERNIER CONCERT En décembre 2007, Led Zeppelin donne son premier vrai show depuis la mort de Bonham à l'02 Arena, à la mémoire d'Ahmet Ertegun. Ils répètent pendant des mois un show de deux heures, sans résultat. Jimmy Page et John Paul Jones sont si frustrés qu'ils font passer des auditions à des chanteurs en 2008, mais oublient heureusement l'idée de tourner sans Plant.
CHANCES DE REFORMATION Robert Plant a été très clair. Il n'a plus du tout envie d'être frontman de Led Zep et considère le show à l'02 comme une fin parfaite. Ils pourraient jouer dans tous les stades du monde et gagner un milliard, mais Robert Plant est assez riche et ça n'arrivera pas. 10 %.



DAFT PUNK

RAISON DU SPLIT Le duo électro de Guy-Manuel de Homem-Christo et Thomas Bangalter est si mystérieux qu'il a passé le plus gros de sa carrière sous des casques, parlant peu à la presse. Un pari qui a marché, puisque sa popularité a grimpé à chaque album et tournée. En 2013, avec le LP *Random Access Memories* et le hit "Get Lucky", le duo devient mainstream, mais annonce son split en 2021 via une vidéo sur YouTube, intitulée "Epilogue."
DERNIER CONCERT Ils auraient pu tourner dans tous les stades au monde avec *Random Access Memories,* mais ça n'est jamais arrivé. Ils ont joué à l'occasion une chanson aux Grammys. Le 12 février 2017, ils font "Starboy" et "I Feel It Coming" avec The Weeknd. C'est leur dernière apparition en public.
CHANCES DE REFORMATION Si Daft Punk était motivé par l'argent, il y aurait eu plus de concerts ces quinze dernières années. Malgré cela, leur côté imprévisible rend difficile la tâche d'envisager leur avenir. Ils n'ont qu'une quarantaine d'années et qui peut savoir ce qu'ils vont décider en 2030, voire en 2040? On estime la reformation possible à 33 %.

Oasis

RAISON DU SPLIT Des années de tension atteignent leur paroxysme en coulisse du festival Rock en Seine, en août 2009. Il y aurait eu une altercation physique entre les frères, qui refusent alors de monter sur scène et annulent le reste de la tournée.
DERNIER CONCERT Il a eu lieu le 22 août 2009 au V Festival, au Weston Park, en Angleterre, six jours avant leur bagarre.
CHANCES DE REFORMATION Évidemment, les frères ne voient pas du même œil la perspective d'une reformation. Liam se sent prêt, mais Noel dit que cela ne l'intéresse pas. Ils ont un succès correct en solo, mais une reformation remplirait les stades du monde entier. Cela prendra peut-être une décennie, mais semble vraisemblable à 80 %.

Gérard Drouot

Une vie au service du spectacle

Derrière GDP, un sigle connu de tous les amateurs de musique, se dissimulait un géant du concert, un fou de musique qui, au fil de ses quarante ans de carrière, avait organisé des shows pour tout ce que le rock compte de stars.

PAR BELKACEM BAHLOULI

PHOTO DE PIERRE HENNEQUIN

Ci-contre. Gérard Drouot avait fait venir en France Ringo Starr et son All-Starr Band à plusieurs reprises.

GÉRARD DROUOT était un homme discret, toujours élégant et le verbe haut, comme son ami Leonard Cohen qu'il "avait fait tourner", comme on dit dans le métier, des dizaines de fois depuis leur toute première rencontre, à Reims, en 1976. C'est grâce à Gérard Drouot qu'on a pu voir le Canadien aussi souvent dans l'Hexagone, et pas seulement à Paris, mais dans nombre de villes de France, car il avait été l'un des tout premiers tourneurs à comprendre qu'un artiste et un concert, ça ne se limite pas à la capitale.

Il avait fait venir toutes les stars que compte la galaxie du rock. Bruce Springsteen bien sûr, avec lequel il avait noué une très solide amitié, mais aussi les Rolling Stones, Lenny Kravitz, Étienne Daho, Renaud… Les citer tous reviendrait à faire le tour de la planète rock. GDP (Gérard Drouot Productions) avait un rooster unique en France, d'AC/DC à ZZ Top.

Et l'homme, décédé le 10 janvier dernier à l'âge de 69 ans alors qu'il se battait contre une leucémie, *"était l'un des pionniers du spectacle vivant et a mené une carrière unique en France de plus de quarante ans, produisant les plus beaux concerts des plus beaux artistes, qu'il a accompagnés des plus petites salles aux plus grandes"*, explique son fils, Matthieu Drouot, 39 ans, qui avait rejoint la société de son père en 2008 avant d'en devenir le directeur général délégué en 2013. "*Sa réputation à travers le monde n'avait d'égale que son professionnalisme et sa passion pour la musique live. Nous n'oublierons jamais son abnégation, ses conseils, et il s'en va beaucoup trop tôt. Comme il disait si justement face à l'adversité :* 'Nous sommes fous de rage'." Car oui, Gérard Drouot était aux avant-postes dès qu'il fallait défendre son métier, notamment ces deux dernières années alors que le secteur du spectacle vivant avait violemment souffert de la crise provoquée par l'épidémie de Covid 19.

Ancien étudiant en médecine, ce fou de musique avait découvert le rock dans les années 1960 et considérera *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band* des Beatles comme le plus grand album de tous les temps.

Entrepreneur atypique, il avait commencé sa carrière à Reims, ville dont il était originaire, en organisant le show de Caravan : l'époque était au prog rock, aussi fait-il venir dans sa ville natale Magma, puis Ange ou Klaus Schulze. À l'automne dernier, il s'était d'ailleurs réjoui de voir enfin publié le live de Tangerine Dream et Nico à la cathédrale de Reims, en 1974… Concert mythique qu'il avait aussi organisé. Très vite il se diversifie et organise les sets d'Au Bonheur des Dames, Soft Machine ou The Clash, avant de se voir proposer le poste de responsable artistique et directeur des productions chez le tourneur Harry Lapp, où il se professionnalise et agrandit notoirement

Ci-dessus.
Avec U2, lors de la tournée "Vertigo", en 2006, au Stade de France.

Ci-contre.
Joan Baez, ici dans les coulisses de l'Olympia, rappelle que Gérard Drouot *"lui a permis de réinventer sa carrière"*.

le catalogue d'artistes de l'organisation : la liste est trop longue, mais elle allait d'Alain Barrière et Barbara à U2 ! C'est aussi lui qui fera venir à Strasbourg Mike Oldfield ou AC/DC. *"La première fois que j'ai 'rencontré' Gérard, c'était le 17 mai 1984 au concert de Mama's Boys/Tokyo Blade, à l'Eldorado*, se souvient l'attaché de presse Olivier Garnier. J*'avais 17 ans et j'étais loin de penser que j'allais collaborer avec lui un jour. À l'époque il travaillait encore pour Harry Lapp, deux ans plus tard il allait fonder GDP."*

Mais surtout, il sympathisait avec ses artistes. Klaus Meine, de Scorpions : *"Nous avons passé de très nombreux moments heureux et inspirants avec lui les soirs où il emmenait le groupe pour des dîners exquis, notamment au restaurant de Paul Bocuse, à Lyon."* La chanteuse Beth Hart, elle, se rappelle d'"*un homme d'une très grande classe, qui savait s'occuper de ses artistes. Il nous préparait des spectacles incroyables et, surtout, veillait à ce qu'on soit toujours à l'aise. J'appréciais aussi son sens de l'humour, il savait nous faire redescendre sur terre, mais toujours de manière élégante*". Grand seigneur, il aimait combler ses artistes : *"Il a toujours été présent, il a cru en moi dès le début et m'a toujours poussé à aller de l'avant*, commente Zucchero. *Il aimait ma musique et c'est ce qui explique qu'a ainsi pu établir une relation d'affection et d'amitié qui allait même au-delà du travail."* Et surtout, appréciait la compagnie des artistes dont il produisait les shows : *"Un homme généreux, gentil et amusant, que je chérissais comme un bon ami*, se souvient Joan Baez au lendemain de la disparition du producteur de ses shows. *Il me manquera, tout comme à d'innombrables autres personnes, des musiciens au public."*

Il attend 1986 pour lancer sa propre société de spectacles avec un rooster imbattable : Jimmy Page et Robert Plant, Bruce Springsteen ou Elton John et, rien ne l'arrêtant, organisera les tournées Amnesty International de 1988 et 1998 avec les plus impressionnants plateaux de rockers vus à ce jour. Mieux, il ose tout et convainc le "Boss" de venir jouer aussi à la Fête de SOS Racisme, en 1988, en hommage à Nelson Mandela, devant le château de Vincennes.

"En 1986, Gérard crée sa société de production. Au début, il a beaucoup produit de groupes de metal, notamment le guitare hero

© PHOTOS DE LEONARD COHEN, U2, J COURTOISIE DE GÉRARD DROUOT PRODUCTIONS ET MELODY GARDOT

Ci-contre. Bruce Springsteen, Gérard et Matthieu Drouot, une réelle complicité existait entre les trois hommes.

Ci-dessous. Avec Melody Gardot, dont il gérait les spectacles depuis ses tout débuts. L'un de ses derniers coups de cœur.

Ci-dessus. Avec son ami Leonard Cohen, lors du "Leonard Cohen Tour 2008-2010", en France.

Ci-contre. GDP organisait les concerts démesurés d'AC/DC au Stade de France.

*Joe Satriani. Je faisais 'Wango Tango' sur RTL, et mon générique était 'Always With Me, Always With You', extrait de S*urfing with the Alien, rappelle Francis Zégut, journaliste rock et animateur radio. *Gérard est devenu très ami avec Joe Satriani et, au dernier Hellfest, nous en avions rediscuté. Il me disait qu'à chaque fois qu'il passait à San Francisco, il allait le voir."* Mais loin de se limiter aux stars internationales, il aimait faire des "coups d'éclat", dont le plus grand reste son travail sur le rock français : c'est lui qui aidera notamment à la reformation de Téléphone sous le nom des Insus, et battra un record de vente, qui tient encore : 200 000 tickets écoulés en une seule journée ! Un tour de force, et ce n'est pas le seul : il convaincra les plus grandes stars que la France ne se limite pas à Paris et remplira les stades partout dans l'Hexagone. *"À raison de 200 à 500 concerts par an, il a organisé au moins 10 000 concerts dans tout le pays, aux Antilles ou en Belgique !",* a précisé son fils lors d'une interview à *Paris Match*.

L'histoire et les inconditionnels de rock se souviendront aussi et surtout que c'est lui qui a réussi le pari d'amener les plus grandes stars du rock, de Bob Dylan à Bruce Springsteen, en passant par Metallica ou Neil Young, à participer à des festivals, notamment les Vieilles Charrues, en Bretagne, afin de mieux varier et brasser les publics. Ou encore ces concerts spectaculaires de Joan Baez devant Notre-Dame de Paris ou sur la place de la Concorde : *"Gérard a fait partie intégrante de la réinvention réussie de ma carrière en France,* commente la chanteuse américaine. *Il a été mon partenaire stratégique par excellence pendant près de trente ans, au cours desquels j'ai donné des centaines de concerts en France, avec en point d'orgue une série de représentations à guichets fermés à l'Olympia, à Paris, lors de ma dernière tournée. Son intuition et son attention aux détails en tant que promoteur étaient impeccables."*

Visionnaire. Il le restera aussi en lançant en France les ciné-concerts, où la bande originale du film est jouée en direct par un orchestre, alors que la plupart des *musicals* joués dans le pays s'articulent autour de bandes-son préenregistrées.

Si Gérard Drouot Productions a célébré l'an dernier ses 35 ans d'existence, faisant de la société le plus "vieil entrepreneur" de spectacle français, c'est principalement grâce à la pugnacité et à la vision d'un homme qui n'aura jamais ménagé ses efforts pour partager notre passion pour les shows démentiels, au prix de risques financiers colossaux. *"Il avait dédié sa vie à son métier"*, ajoute Matthieu Drouot, qui a renouvelé le catalogue de la société depuis son arrivée dans l'entreprise, prenant, comme son père, des risques qui se sont révélés de véritables succès, de Lang Lang à Dire Straits Experience. Ce dernier fera d'ailleurs une tournée en France de trente-sept dates cette année – du jamais vu ! –, mais aussi Beth Hart ou Australian Pink Floyd Show. Si Gérard nous a quittés, l'entreprise, elle, qu'il a transmise à son fils plutôt que de la vendre à un géant américain du spectacle, s'ouvre aussi de belles perspectives.

© PHOTOS AC-DC, BRUCE SPRINGSTEEN & JOAN BAEZ : PIERRE HENNEQUIN

STEPHEN KING

“NOUS SOMMES DANS UNE PÉRIODE INCROYABLE POUR LES CRÉATIFS, LES ÉCRIVAINS”

Par BRENNA EHRLICH
Illustration d’ALAIN FRETET

Le maître du roman d’épouvante raconte comment il a imaginé l’histoire tordue de la rédemption d’un tueur à gages par l’écriture, au cœur de sa nouvelle intrigue, *Billy Summers*.

▲ EN BONNE COMPAGNIE ?
Le “Roi” et trois de ses “héros” : le clown “Ça” (*Ça),* Annie Wilkes (*Misery*) et Jack Torrance (*Shining*).

L’

IDÉE DE SON NOUVEAU ROMAN, *Billy Summers,* a germé dans l’esprit de Stephen King dans un demi-sommeil : *“J’ai commencé à réfléchir à cette problématique, celle d’un tueur à gages qui devait atteindre sa cible puis s’échapper d’un cinquième étage, ou d’un dernier étage d’un immeuble.* ‘Va-t-il réussir ?’, *me suis-je demandé. Et je m’endormais en pensant aux différentes possibilités qui s’offraient au personnage. Et, petit à petit, l’histoire a commencé à s’articuler.”* L’écriture et les écrivains sont souvent au cœur des intrigues de King, et *Billy Summers* ne fait pas exception à la règle. Le héros, un tueur à gages qui ne tue que des “méchants”, est ce qu’on peut appeler un grand lecteur, grand amateur de littérature… aimant jouer les idiots pour donner un faux sentiment de sécurité à ses commanditaires. Pour remplir ce nouveau contrat (abattre l’un de ses confrères), il s’installe dans une petite ville où il se fait passer pour un romancier cherchant à profiter du calme d’une bourgade. Summers emménage dans un modeste immeuble en face du tribunal où son “collègue” doit comparaître pour meurtre. Après avoir fini ses repérages au tribunal pour finaliser sa besogne sous sa nouvelle couverture d’auteur, il commence à écrire l’histoire de son passé tumultueux, de son séjour dans les Marines pendant la guerre en Irak et de la façon dont il s’est retrouvé à faire ce métier. Mais les choses ne se passent pas comme prévu et l’affaire tourne mal malgré son association avec Alice, une étudiante SDF et victime d’un viol avec laquelle il forme un binôme atypique, maître et disciple. Summers, davantage passionné par son manuscrit, continue d’écrire, et finit par lui passer le flambeau. Les lecteurs assidus de King apprécieront le fait que – (attention spoiler !) – Summers termine son aventure dans le Colorado, face aux ruines de l’hôtel Overlook, rendu célèbre dans *Shining,* où le protagoniste, Jack Torrance, a écrit jusqu’à la folie.

Vos romans regorgent de personnages d’écrivains. De Jack Torrance à Paul Sheldon (dans *Misery*), en passant par ce nouvel opus, avec Billy et Alice.

Dick Francis écrivait beaucoup sur les chevaux et les courses, parce qu’il connaissait parfaitement ces sujets : il était jockey. Tout comme John Le Carré et ses romans d’espionnage, il venait de ce monde-là. Je suis un écrivain, et par conséquent, je m’y connais en écriture. En parler ne me pose pas de problème particulier. En revanche, j’ignorais que j’y mettrais tant de choses sur l’écriture. Et en règle générale, vous allez là où l’intrigue vous emmène… Dans certains de mes ouvrages, cette activité est considérée comme quelque chose de toxique, dans *Misery* par exemple. Avec *Billy Summers,* il est question du salut par l’écrit. Nullement besoin d’être auteur professionnel pour le savoir. L’écriture est une porte vers vos propres sentiments et votre propre vision du monde.

De quelle manière le personnage de Billy vous est-il venu à l’esprit ?

Comme dans un rêve, en fait. Quand on me demande : “*Comment ça s’est passé ?*”, je ne sais presque jamais comment répondre. Je me souviens de m’être raconté cette histoire, mais pas du moment où j’ai décidé que Billy allait être un type intelligent jouant au mec stupide. Petit à petit s’est révélée toute l’histoire, sauf la raison pour laquelle un type devait être exécuté. J’avais considéré, dès le début, que Billy n’allait tuer que des malfaiteurs. Plus j’avançais dans l’intrigue, plus cela commençait à ressembler à un mécanisme de défense : une sorte de mauvais garçon qui avait besoin d’une certaine rédemption.

Ce sont les personnages qui vous disent où ils veulent aller en quelque sorte ?

Bien sûr ! Ils peuvent être implacables à ce sujet, par exemple lorsque je me suis dit : “*Et si ce type se retrouvait dans une situation où il devait sauver une fille et se sentir obligé de l’emmener dans sa planque ? Que ferait-il ? Comment cela se passerait-il ? Et si cette fille avait besoin de la pilule du lendemain et qu’il devait aller la chercher ?*” Et à ce moment-là, il lui donne le choix : *“Tu peux me dénoncer, mais je t’ai sauvé la vie”* ou *“Tu peux rester ici, et je te ramènerai ce truc, et on pourra continuer un peu plus longtemps ?”* J’ai aimé cette idée. Je voulais écrire cette scène. Vous savez, parfois, vous vous lancez dans un récit juste car les scènes que vous imaginez vont être incroyables.

Je ne suis pas ce qu’on pourrait appeler un romancier vraiment… social. Je m’intéresse à monsieur et madame Tout-le-Monde. Mais je n’ai pas très envie d’écrire “En un combat douteux”, comme John Steinbeck. Du moins, je ne l’ai jamais fait. Peut-être qu’un jour…

Justement, de nombreuses scènes semblent tourner autour d’une décision : faire ou ne pas faire ?

Tout à fait. Ce genre de dilemmes doit donner l’envie de lire un roman comme celui-ci, tout en s’identifiant à Billy et en s’adaptant à sa conception du monde. Il a une vision très claire de ce qu’il est, et elle se clarifie au fur et à mesure du récit comme de sa réflexion. Je voulais qu’il se lie d’amitié avec des gens, qui sont simplement des gens bien. Cela rend sa propre situation plus claire, mais aussi moins confortable.

Donald Trump revient à de multiples reprises dans ce nouvel opus, ainsi que d’autres figures contemporaines. Pourquoi avez-vous voulu introduire ces éléments dans le monde de Billy ?

Ce n’était pas nécessairement l’idée de départ. Billy ne regarde pas la télévision en permanence et n’écoute pas la radio ; il n’est pas très politisé. Mais lorsque j’ai commencé à écrire, j’ai situé l’action en 2020, au moment même où le confinement a été instauré : tout le monde s’est retrouvé avec un masque sur le visage. Je crois que j’avais écrit une scène où les voisins du dessus, devenus riches, allaient partir en croisière. Et je me suis dit : *“Tu ne peux pas faire ça parce que les compagnies de croisière sont toutes fermées.”* Le plus simple pour éviter le problème a été de placer l’intrigue un an plus tôt, une année sans élection. Mais Donald Trump était Président, et donc, de façon évidente, il apparaît car il faisait partie à ce moment du décorum. De la même manière, les magasins Walmart sont mentionnés à plusieurs reprises. Ils font partie de la vie quotidienne américaine. J’ai une position très tranchée sur Donald Trump, sur le Parti républicain, et sur tous ceux qui refusent vaccins et masques. J’ai eu l’impression que lorsque Trump est revenu de l’hôpital après avoir contracté la Covid-19, et est apparu sur le balcon de la Maison-Blanche pour y enlever son masque de manière aussi ostentatoire que provocante, il a clairement affirmé à ses soutiens : *“Le vrai et courageux peuple américain n’a pas besoin de ces foutus masques !”* Et, avec ce seul geste, il a tué cent mille personnes. J’y crois, du plus profond de mon âme. Ce sont mes convictions. Mais quand je me mets à écrire, l’idée est de me centrer sur l’histoire elle-même tout en laissant le reste comme une matière périphérique ; ce qui affecte la vie des gens, mais qui ne domine pas nécessairement leur vie. Robert Bloch, qui a écrit *Psychose,* a dit un jour : *“On ne vend pas son histoire pour faire passer un message.”* Et je le crois sincèrement.

Je ne suis pas ce qu'on pourrait appeler un romancier vraiment… social. Je m'intéresse à monsieur et madame Tout-le-Monde. Mais je n'ai pas très envie d'écrire *In Dubious Battle (En un combat douteux),* comme John Steinbeck. Du moins, je ne l'ai jamais fait. Peut-être qu'un jour…

Vous ne faites pas le raccourci : *"Supporter Trump équivaut à être une mauvaise personne…"*

C'est plus complexe que cela. Le voisin de Billy est un supporter de Trump. Il est anti-immigration, mais c'est un mec sympa. Et la plupart de ces gens le sont. C'était certainement le cas de mon frère, qui vous aurait donné sa chemise. Quelqu'un m'a parlé de Gerald Ford, qui a été président des États-Unis pendant une courte période [*1974-1977, ndlr*]. Il m'a raconté qu'il était loin d'être une personne terriblement intelligente ou clairvoyante. Et s'il allait au Capitole pour voter une loi sur les repas scolaires pour les enfants pauvres, s'il en croisait un en chemin, il lui aurait donné son panier-repas, puis aurait voté contre le projet de loi, sans y voir la moindre incohérence. Je pense qu'un bon nombre des supporters de Trump sont dans ce cas.

La guerre en Irak occupe une place importante dans *Billy Summers*. Vous avez fait beaucoup de recherches sur le sujet ?

Effectivement, j'ai accumulé une documentation importante sur ce sujet et regardé de très nombreux documentaires et vidéos sur YouTube. J'ai contacté mon ami Mike Cole, qui a servi en Irak – mais pas dans les Marines – et m'a aidé à corriger certaines inexactitudes. En revanche, puisque ce n'était pas l'élément central de ce récit, je n'ai pas fait autant de recherches que pour mon roman *22.11.63,* qui a été une vraie… tannée en termes de charge de travail. Mais j'ai beaucoup appris, et j'ai essayé d'utiliser ces connaissances d'une manière juste, ni exagérée, ni inconsidérée, pour raconter les choses de la façon dont les gens me les ont rapportées.

Presque tout ce que vous avez écrit a été adapté à l'écran. Avez-vous envie de voir d'autres adaptations ?

Il y a eu *Histoire de Lisey,* que je voulais vraiment voir adaptée et je l'ai fait moi-même. C'était important pour moi et j'ai été impliqué au plus haut niveau. C'est un peu comme lorsque vous envoyez votre enfant à l'université en espérant qu'il n'aura pas d'ennuis et qu'il fera du bon travail. J'ai eu à valider la plupart des castings, des cinéastes ou des scénaristes. La réalisation d'un téléfilm

© ALBIN MICHEL

DANS LE SENS DES AIGUILLES D'UNE MONTRE.

Au "Late Show" avec Stephen Colbert, le 9 août 2021, pour présenter son nouveau livre.

1975, le jeune Stephen King.

Avec son groupe, les Rock Bottom Remainders, au Wordplay Festival, au First Avenue, Minneapolis.

Signant des autographes avant de se produire avec les Rock Bottom Remainders, en 2012, à Los Angeles.

Le Président Obama remet à l'auteur la médaille nationale des Arts 2014, le 10 septembre 2015.

ou d'un film est une entreprise colossale, et vous vous demandez si vous voulez faire partie de la solution, ou de rester à l'écart et laisser les autres faire leur travail. Mais je dois dire que nous sommes dans une période incroyable pour les créatifs, les écrivains : la demande de contenu est énorme. On a l'impression qu'entre Netflix, Hulu, le cinéma, les réseaux et tout le reste, il y a comme une gueule béante dans laquelle il faut jeter du contenu. Alors, évidemment, je suis ravi de voir que ces adaptations sont bonnes. Parfois, le résultat attendu n'est pas à la hauteur, ça arrive… Ernest Hemingway disait que la meilleure situation possible pour un écrivain était de vendre quelque chose au cinéma, d'en tirer beaucoup d'argent et de ne jamais le réaliser.

Si Billy Summers fait l'objet d'une adaptation au cinéma, qui verriez-vous dans le rôle de Billy ?

Étant donné son âge (probablement la quarantaine), beaucoup d'acteurs pourraient très bien jouer ce rôle. Je pense que l'acteur le plus sous-estimé en ce moment est Jake Gyllenhaal et, à mon sens, il ferait un Billy exceptionnel. Mais nous sommes juste en train de brasser des idées, là. Et vous, qui choisiriez-vous pour jouer Alice ?

C'est difficile… D'où vient Alice justement ? Était-elle présente lorsque vous avez commencé à écrire ?

Sa présence était inévitable car je voulais que Billy prenne de grandes décisions : "*Que vais-je faire de cette fille ? Comment vais-je la gérer ? Je ne peux pas la livrer à la police et je ne peux pas faire grand-chose à part espérer qu'elle ne me dénonce pas.*" Je savais qu'une certaine forme d'amitié allait naître. En revanche, j'ignorais totalement, qu'ensemble, ils allaient devenir presque des hors-la-loi, c'était une chose agréable à écrire. L'histoire se raconte d'elle-même. Donc, oui, elle était là depuis le début. Restait à trouver le moment précis où elle allait apparaître dans mon récit.

Vous avez apporté un soin particulier à l'élaboration de leur relation.

D'emblée, cette rencontre ne pouvait pas s'articuler autour d'une relation amoureuse. On parle ici d'une victime de viol. Cela n'aurait pas fonctionné, et aurait totalement faussé la crédibilité du personnage de Billy. C'est à elle de savoir quand dire "*Je coucherai avec toi si tu veux*", sans qu'on l'y incite. Ce personnage est difficile à traiter, bien que je me sois beaucoup documenté sur les victimes de viols. J'ai fait du mieux que j'ai pu, on va dire.

Manifestement, vos deux personnages centraux doivent faire face à leurs propres TSPT (trouble du stress post-traumatique) ?

Oui. Et il lui donne des mécanismes d'adaptation pour y faire face, ce qui est une bonne chose.

Comme chanter "The Teddy Bears' Picnic", une chanson de music-hall datant des années 1930, lorsqu'elle est saisie par une crise de panique. Vous avez inventé cette idée ? Vous l'avez déjà essayée ?

Je l'ai totalement inventée. Et fort heureusement, je n'ai jamais été confronté à une crise de panique. Mais si c'était le cas, je le ferais probablement.

Vous la connaissez par cœur, non ?

Mon Dieu, oui ! Et qui aurait imaginé qu'elle était encore protégée par des droits d'auteur ? Nous avons dû payer le prix fort pour pouvoir l'utiliser. Je voulais aussi utiliser en épigramme une chanson de Judas Priest, "You've Got Another Thing Comin'", et on m'a demandé 50 000 dollars de royalties. Ma réponse a été on ne peut plus claire : "*Hors de question !*" À la place, j'ai inventé un vers de mon cru. Mais "Teddy's Picnic" était déjà bien trop intégré dans ce nouveau roman, avant qu'on nous présente la note… Alors on a payé.

Cela ne vous dérange pas que je vous demande quel était le montant ?

Ça ne me dérange pas, mais je ne vais pas vous le dire ! Disons que ce n'était pas un montant à six chiffres.

© STAR TRIBUNE/LEIGH VOGEL/JAROD HARRIS/ CBS PHOTO/PETER JONES- GETTY IMAGES

Musique

COMME À LA MAISON

Le nouvel album du "Cougar" est à écouter d'urgence.

Par BELKACEM BAHLOULI

John Mellencamp

Strictly a One-Eyed Jack

REPUBLIC RECORDS

★★★★

D'EMBLÉE, la contrebasse, la caisse claire qui claque, et la voix, embrumée des millions de clopes qu'il s'est envoyées dans les cordes vocales. On est en terrain connu, Mellencamp fait du Mellencamp, quel que soit le producteur – on se souvient de sa période exceptionnelle avec T-Bone Burnett, par exemple, au tournant des années 2010 – ou encore le son de ses albums des années eighties, qu'il avait réussi à préserver des ravages du temps, n'ayant pas vieilli d'une seule seconde… Ou presque. Son vingt-cinquième album studio, *Strictly a One-Eyed Jack,* qu'il a produit lui-même, a été enregistré dans son Belmont Mall Studio, dans l'Indiana, à quelques miles de Bloomington, la "small →

ILLUSTRATION: **ALAIN FRETET**

→ NEIL YOUNG & CRAZY HORSE

town" ou vit cet originaire du Midwest et initiateur du célèbre Farm Aid, le festival en soutien aux paysans américains, qu'il organise chaque année avec Willie Nelson notamment. Ces douze titres, donc, sonnent comme des retrouvailles avec un vieil ami, compagnon de route depuis la fin des seventies. Enregistré et mixé par David Leonard, en compagnie de son backing band habituel - Andy York, Dane Clark, Mike Wanchic ou Troye Kinnett - cet opus au songwriting impeccable comprend, ô surprise, trois collaborations avec Bruce Springsteen, dont un duo inespéré, "Wasted Days", où les voix vieillies des deux héros du rock américain se mêlent habilement sur une ballade mid-tempo nostalgique. Sur les deux autres titres, "Did You Say Such a Thing" et "A Life Full of Rain", on retrouve le "Boss" aux chœurs, à la guitare électrique ou encore à l'harmonica. *"Je considère Bruce comme l'un de mes meilleurs amis dans le monde de la musique. Bruce et moi parlons assez souvent",* expliquait Mellencamp au micro de E Street Radio, la station consacrée à Springsteen et à ses confrères du heartland rock - de Joe Grushecky à Elliott Murphy, en passant par Southside Johnny -, et sur laquelle le Boss tient depuis deux ans une émission de radio thématique tous les quinze jours. *"Nous avons eu des vies similaires : on a tous les deux grandi dans une petite ville, on a connu les mêmes débuts… Il représente pour moi une sorte de grand frère, désormais."*

Comme à l'accoutumée, ses chansons racontent la vie des gens ordinaires - angoisses et bonheurs, foi et rédemption, fraternité et partage -, et Mellencamp, entre un violon et une contrebasse, ressort, pour habiller son rock roots, des instruments oubliés, comme le banjo ou encore un autoharp, le tout noyé de pistes d'accordéons loin des flonflons que l'on entend de ce côté de l'Atlantique. ®

John Mayall
The Sun is Shining Down
FORTY BELOW/BERTUS
★★★

BLUES ULTRA-VINTAGE

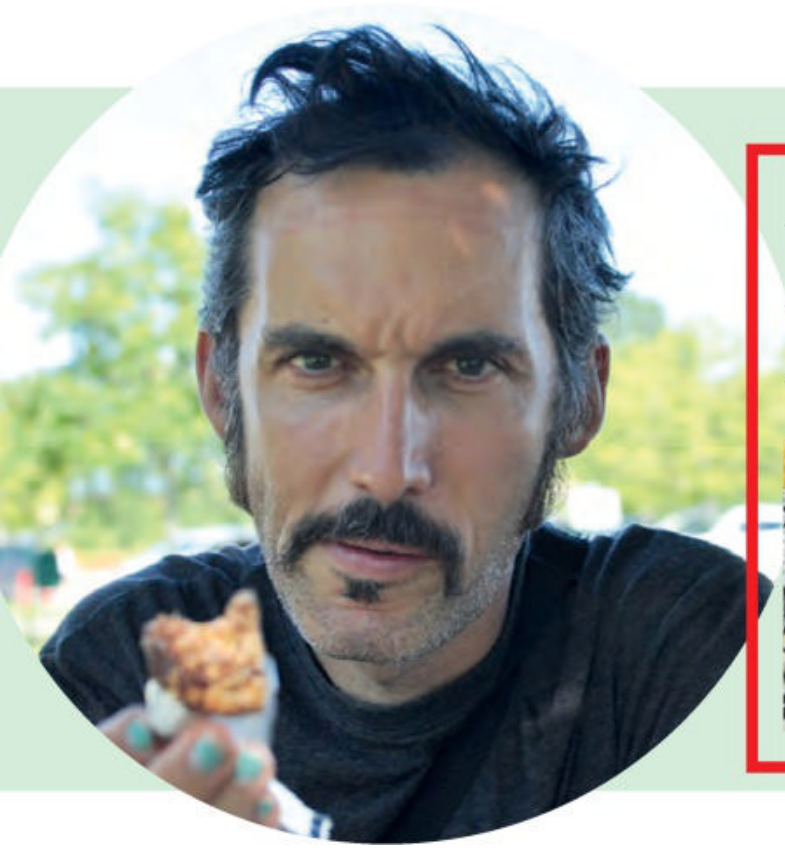
À 88 ANS PASSÉS, le père (voire grand père, depuis…) du british blues a décidé que le temps était venu de se passer de la scène. Il conviendra donc désormais de se faire à l'idée que les retrouvailles (que l'on espère aussi régulières que possibles) se limitent aux albums. Inutile de tourner autour du pot : avec *The Sun is Shining Down,* John Mayall a plus que réussi sa sortie scénique, et l'on peut aisément comprendre que Mike Campbell (Heartbreakers), Marcus King, Buddy Miller, Melvin Taylor se soient empressés de participer au festin, ou que Robby Krieger ait ouvert les portes de son Horse Latitudes Studio pour accueillir tout ce petit (beau) monde. À défaut de surprendre - pour quoi faire ? -, le blues à la sauce Mayall semble encore très loin de son crépuscule.

XAVIER BONNET

Merveille !

Superchunk entame, en effet, sa quatrième décennie avec un superbe dix-septième album, apaisé, après le colérique *What a Time to Be Alive* de 2018. Alors on approche ici un summum de la pop, avec des chansons abouties, pleines d'arrangements riches mais sans surcharge, pleines d'harmonies de voix rares et justes sur des tempos soutenus. Enregistré à distance – conditions Covid, chacun de son côté –, les invités ne manquent pas malgré tout : Norman Blake et Raymond McGinley de Teenage Fanclub sur la parfaite "Endless Summer", par exemple. Ou, plus loin, Mike Mills de R.E.M. ou Tracyanne Campbell de Camera Obscura. "On the Floor" est une merveille, non : tout l'album est une merveille ! **SILVÈRE VINCENT**

Superchunk
Wild Loneliness
MERGE/MODULOR
★★★★½



Mule Jenny
All These Songs of Love and Death
ORIENTÉ BANCAL PRODUCTION
★★★

L'OVNI DU MOIS

Prof Division

Amateurs de musique intelligente, voici Mule Jenny, derrière qui se cache Étienne Gaillochet, batteur parisien qui délaisse l'espace d'un album ses projets Zarboth et We Insist ! pour livrer un disque affûté et sophistiqué. Mule Jenny nous balance, avec grâce et maîtrise, entre les signatures rythmiques de Zappa, les dissonances alambiquées de Bowie et la voix sombre et claire d'un Ian Curtis qui aurait réglé bien de ses problèmes. Prof de musique, c'est naturellement qu'Étienne ouvre la tracklist avec "In the Classroom", pour mettre tout de suite dans l'ambiance d'une musique travaillée, rigoureuse, fiable et crédible. "Every Other Rendition" renvoie brillamment au *Blackstar* de Bowie, et on se surprendra aussi à penser à Primus dans ce son de basse propre et précis. Un album qui mûrit d'écoute en écoute. **CHARLES BLOCH**

© DR

Animal Collective

Time Skiffs

DOMINO

★★★

Psychedelicious

Le percussif et lancinant “Walker”, le lennonien “Passer-by”, l’onirico-harmonique “Prester John”, l’hindou-dansant “Strung with Everything”, le melting-pot de ballade psyché, improvisation free-jazz et complainte post-rock qu’est “Royal and Desire”… Avec ce onzième album, et le premier depuis de longues années où tous ses membres sont réunis, Animal Collective revient à la magie psychédélique du littéralement fabuleux *Merriweather Post Pavilion,* paru en 2009. Ici Avey Tare, Deakin, Geologist et Panda Bear ont fait appel à la productrice italienne Marta Salogni pour rassembler, en un seul et même écrin, des textures luxuriantes initiées par le refus des conventions pop, et où l’improvisation est l’ultime sophistication. **SOPHIE ROSEMONT**

Janis Ian

The Light at the End of the Line

RUDE GIRL RECORDS

★★★

Ex-fan des sixties

À écouter le titre d’ouverture, on croirait entendre Guy Clark réincarné en femme. Guitare nue, piano sobre et planant, soutenus par une basse bienveillante pour peindre le portrait mûr et buriné d’une Amérique dont on espère qu’elle renaîtra un jour. Et pour cause, Janis Ian est une enfant des sixties. Passée l’ouverture de pur outlaw country, Janis Ian enchaîne un panel de sonorités americana, entre douceur et saturation, pour déployer un storytelling qui va de l’hommage aux souvenirs. Elle livre *The Light at the End of the Line,* son premier album studio depuis quinze ans, et s’inscrit dans une veine sereine et introspective, qui laisse derrière les albums intimistes pandémiques, excellents au demeurant, auxquels la plupart des songwriters américains nous ont habitués depuis deux ans. **C.B.**

Eddie Vedder

Earthling

SEATTLE SURF/REPUBLIC RECORDS

★★★

Baryton en solo

Ils sauront au moins lui reconnaître ça : Eddie Vedder est loin de chercher à emmerder ceux qui seraient réfractaires à ses albums solos. Onze ans se seront ainsi passés entre *Ukulele Songs* et ce *Earthling* concocté avec une kyrielle de “guest stars” (Stevie Wonder, Ringo Starr, Elton John, Chad Smith). Ces mêmes réfractaires et les autres auront également la franchise d’admettre que le boulot principal du bonhomme (Pearl Jam, au cas où…) ne se devine que rarement ici (“Good and Evil” sera l’exception la plus évidente), le sieur Vedder semblant profiter de cette liberté pour se la jouer tour à tour plus pop, plus punk-rock, plus folk, plus à peu près tout… **XAVIER BONNET**

© DR

Eddie Vedder

★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK ! | ★★ Mouais… | ★ Euh…

Quick Hits

Des retours très attendus et des nouveaux venus : voici ce que l'on écoute ce mois-ci.

Beirut
Artifacts
Pompeii

VOYAGE d'est en ouest : Zach Condon replonge dans ses archives, avec un double album réunissant ses premiers EP, des raretés et autres faces B. Précieux

★★½

Cats on Trees
Alie
Tôt ou Tard

PRODUIT PAR Liam Howe, le nouvel album du duo toulousain affirme son sens incontestable de la pop dans ce qu'elle a de plus sensible et réjouissant.

★★½

Daniel Blumberg
The World to Come
Mute

SUPERBE ET CONTEMPLATIVE bande originale. Le musicien londonien réunit le gratin de la scène jazz internationale, notamment Peter Brötzmann.

★★½

Terrenoire
Les Forces contraires
Virgin

LA FORCE ET LA LUMIÈRE, tel est le sous-titre du nouveau chapitre de l'aventure des frères Herrerias, dont la chanson française, sombre et hypnotique, brille d'une poésie brute.

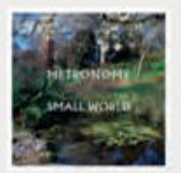
★★

Beach Fossils
The Other Side of Life: Piano Ballads
Bayonet

DREAM POP et jazz, les compositions du groupe new-yorkais, mené par Dustin Payseur, ici revues à travers le prisme du piano, parfois du saxophone ou de la contrebasse.

★★★

Metronomy
Small World
Because



C'EST DANS SON JARDIN que Joseph Mount, a imaginé ses excellents nouveaux titres, plus acoustiques qu'à l'accoutumée et teintés d'un humour typiquement british.

★★★

Beechwood
Sleep Without Dreaming
Alive Naturalsound

DU ROCK new-yorkais comme on l'aime, chant rocailleux, ambiance garage. Une solide dose de glam et des ancêtres punk : formule gagnante pour cet électrifiant quatrième album.

★★★

Beach House
Once Twice Melody
Sub Pop

VICTORIA LEGRAND et Alex Scully reviennent avec un opus d'une rare élégance, mixé par Alan Moulder, où l'on entend échos morriconniens, textures post-rock et shoegaze.

★★★

Uèle Lamore
Loom
XXIM

PAS BESOIN DE PAROLES, mélodies et beats suffisent. Cheffe d'orchestre diplômée du Berklee College of Music, cette Française n'a pas 30 ans mais impose déjà sa dextérité.

★★

Mitski
Laurel Hell
Dead Oceans

APRÈS LE SUCCÈS de *Be the Cowboy*, en 2018, l'américano-japonaise, désormais installée à Nashville, revient avec un disque de pop indie classieuse admirablement produit.

★★½

SÉLECTION : SOPHIE ROSEMONT

IN REAL LIFE

LONESOME COW-BOYS

Alt-J
The Dream
BMG
★★½

LE RÉEL PEUT être aussi inquiétant ou exaltant que la fiction. C'est ce que raconte Alt-J dans ce nouvel album, où le chanteur et guitariste Joe Newman raconte, non sans une étonnante vulnérabilité, la peur et la solitude. Quelque part entre une jeunesse anglaise vulnérable et des acteurs paumés de Hollywood. Si "Get Better" s'avère d'une veine folk, les quatre dernières pistes - de "Walk a Mile" à "Powders" -, à la fois émotionnelles et minimalistes, explorent soul et gospel. Il n'empêche que le trio de Leeds reste rattaché à ses racines indie rock, ne manquant pas d'arrangements astucieux, virant différentes humeurs au sein d'un seul et même titre. Subsiste toujours une efficacité pop, celle de "Hard Drive Gold" ou "Philadelphia". **S.R.**

© DR

Beirut

Memphis Electronic

One+One=One

MONO-TONE RECORDS

★★★

Équilibre fragile entre machines et guitares

Si les Dum Dum Boys et leur douzaine d'albums depuis 1987 ne vous disent rien, cette chronique n'est peut-être pas pour vous. Memphis Electronic est en effet le side project, one-man-band, de Memphis Mao, connu pour tenir la guitare très garage du groupe niçois. Après *Kinda Sexy,* un EP en 2006, l'homme se décide enfin à donner une suite à son délire electro-rock. Sur *One+One=One,* un album cette fois, mais toujours en vinyle seulement (et en tirage limité en plus!), on retrouve avec bonheur "Miss You", la reprise des Stones déjà entendue au début du millénaire, dans une version qu'Alan Vega et Martin Rev auraient sans aucun doute appréciée. "Camel Walk", de Ike Turner, est une belle surprise avec ce traitement electro qui, plus violent, pourrait passer pour du Sigue Sigue Sputnik, sensation que laisse aussi "Haunted By Repetition". Mais ce Memphis est plus subtil, trouvant un équilibre précaire entre machines et guitares. Beau travail! **SILVÈRE VINCENT**

Eels

Extreme Witchcraft

E WORKS/PIAS

★★★½

Mélodie à l'étage

Est-ce la perspective de retrouver John Parish dans le costume du producteur ou derrière la console plus de vingt ans après leur précédente collaboration sur *Souljacker*? La mise à profit d'un confinement forcé via un dépoussiérage dans son studio et, par ricochet, la redécouverte de certains bébés? Quoi qu'il en soit, Mark Oliver Everett (Mister E pour les intimes!) semble avoir retrouvé plaisir et envie de faire sonner les guitares, jusqu'au point de les voir – plutôt les entendre – commander quasiment sans partage la structure de ces douze chansons. Elles y gagnent presque naturellement en soudaineté, remisant quelque peu au fond de la classe cette faculté du bonhomme à nous envoûter de son sens mélodique (à l'exception notoire d'un "So Anyway").

XAVIER BONNET

Slash featuring Myles Kennedy and The Conspirators

4

BMG

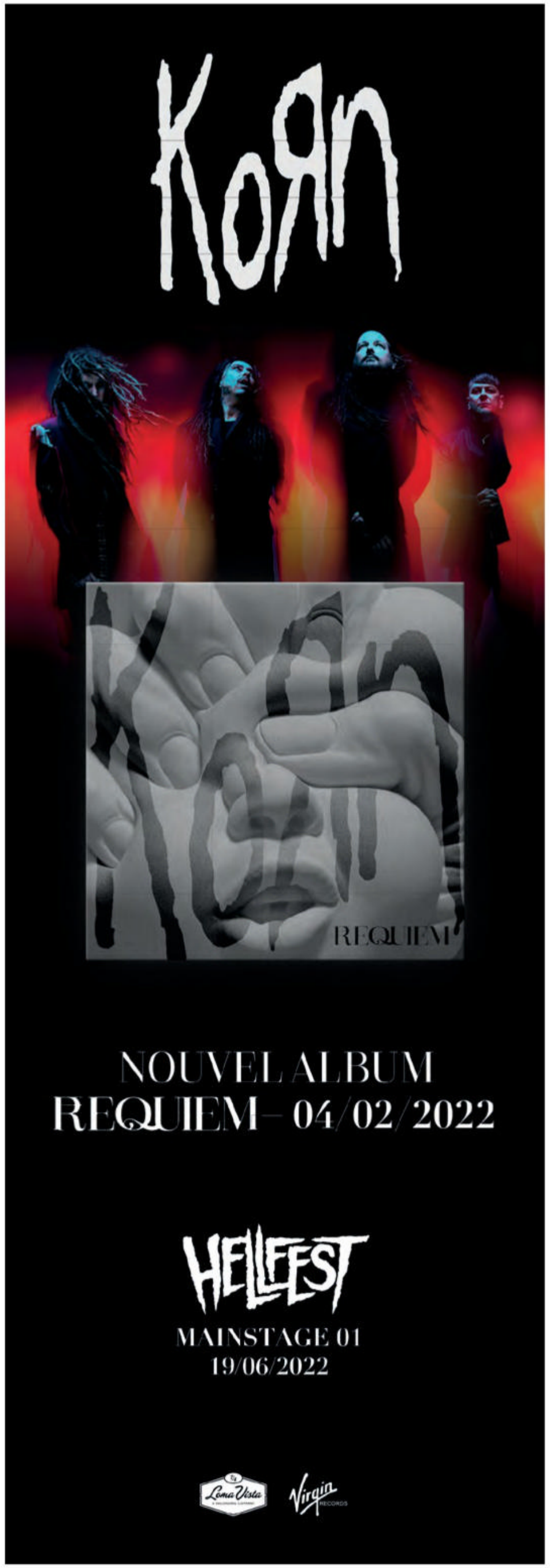
★★★

Rugueux

Toujours indocile et rugueux à l'approche de la soixantaine, Slash avance ses pions sur un nouvel album teigneux et bagarreur. Accompagné par Myles Kennedy au chant et The Conspirators en backing band, le guitar hero renoue avec le son et l'esprit heavy rock des premiers Guns N' Roses. Du heavy rock massif, chauffé à blanc par la Gibson Les Paul du bonhomme ("The River Is Rising"). En bonne forme, Saul Hudson alias Slash déploie ici tout son savoir-faire: bourrasques de solos, riffs épineux, chorus de compétition. Habité d'un lyrisme foudroyant, Myles Kennedy fait le boulot au micro ("Call Off the Dogs"). Enregistré à Nashville et produit par Dave Cobb (Isbell, Stapleton), *4* possède tous les ingrédients pour séduire les amateurs de heavy rock musclé. **P.L.**

© DR

Le "E" de Eels



★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK! | ★★ Mouais... | ★ Euh...

PRINCE

Purple Rain

Pourquoi ne pas écrire une ballade intemporelle ? C'est ce que s'est dit le génie de Minneapolis, qui signe un tube imparable. **Par PHILIPPE BARBOT**

Le 14 avril 2016, au Fox Theatre d'Atlanta, Prince, seul au piano, termine un récital intimiste par la chanson "Purple Rain". Une semaine plus tard, il est retrouvé sans vie dans son studio-complexe de Minneapolis. Il avait 57 ans. En trente-huit années de carrière, il laisse derrière lui 39 albums et près de 500 titres, sans compter lives, inédits et productions pour d'autres artistes. Pourtant, malgré cette pléthore de créations, il est une chanson qui le symbolise le mieux pour le grand public. Un titre à part, singulier, émouvant, épique…

Au départ, ce devait être un morceau country coécrit par Stevie Nicks, de Fleetwood Mac… Une proposition qu'elle refusa : *"Prince m'a envoyé un jour une maquette instrumentale de dix minutes en me demandant d'en écrire les paroles,* racontera-t-elle. *Je l'ai écoutée et ça m'a terrifiée. Je lui ai répondu que j'aurais aimé le faire mais que je m'en sentais incapable, c'était trop pour moi."* Mais l'idée d'un tel morceau est venue à Prince lors d'une tournée avec Bob Seger, en voyant le succès que le chanteur remportait avec ses ballades.

Pourquoi ne pas écrire une chanson sur le même registre ? En 1983, Prince a déjà publié cinq albums, dont le dernier, *1999*, lui a permis de décrocher au moins un tube, "Little Red Corvette". Pourtant, sa soul-funk-dance, pour être originale, a encore peu atteint un public blanc amateur de rock. C'est du moins ce que pense Prince Rogers Nelson, sorte de condensé talentueux et sexy de James Brown, Jimi Hendrix et George Clinton. Après le refus de Stevie Nicks, il se met donc à l'ouvrage et termine lui-même le texte. À la fin d'une répétition, il prévient ses musiciens : *"C'est un truc plutôt cool…"*

Jusqu'ici, les groupes qui accompagnent Prince sur scène ont subi plusieurs changements de personnel. Avec The Revolution, le futur Love Symbol pense enfin réunir le backing band idéal. Pour remplacer le guitariste Dez Dickerson, qui a donné sa démission, il engage une jeune musicienne de 19 ans, Wendy Melvoin, la petite amie de sa claviériste, Lisa Coleman. Le groupe se compose de Matt Fink aux claviers, de Brown Mark à la basse et de Bobby Z. à la batterie. C'est avec cette équipe que "Purple Rain" naît peu à peu, au cours d'une session de six heures. Plus question de musique country, le morceau est devenu une ballade pop-rock aux accents de gospel, introduite par les accords de guitare de Wendy.

Le 3 août 1983, Prince et son groupe inaugurent la chanson au cours d'un concert caritatif au First Avenue, un club de Minneapolis. Prince signale aux musiciens que le show est enregistré, mais aucun d'eux ne se doute de ce qu'il en adviendra. Ce soir-là, outre "Purple Rain" et d'autres titres, le groupe interprète aussi "I Would Die 4 U" et "Baby I'm A Star". Le concert est enregistré par David Rivkin, le propre frère du batteur Bobby Z.

En réécoutant les bandes, Prince a un doute. Et si "Purple Rain" ressemblait un peu trop à une chanson du groupe Journey, intitulée "Faithfully" ? Pour s'en assurer, il la fait écouter à son compositeur, Jonathan Cain, qui le rassure en lui disant que, hormis la grille d'accords semblable, non seulement la chanson n'a rien à voir avec la sienne mais en plus, à son avis, c'est un tube. Retravaillé en studio à Los Angeles avec un ajout de cordes, le titre est amputé du dernier couplet jugé inutile, et réduit à 8'45. C'est la version qui figurera sur l'album éponyme, bande-son du film parue le 25 juin 1984.

C'est qu'entre-temps, Prince a imaginé un long-métrage dans lequel il jouerait son propre personnage, mélange de réalité et de fiction. Le film, écrit par William Blinn et réalisé par Albert Magnoli, met en scène les tribulations du Kid, un musicien de Minneapolis en proie à une rivalité musicale et amoureuse avec un groupe local. Aux côtés de Prince, la belle Apollonia, et Morris Day, le leader du groupe The Time. Prétexte à de nombreuses séquences musicales, dont, évidemment, l'interprétation live de "Purple Rain", clou du film – ah, ce solo de guitare ! –, qui alla jusqu'à lui donner son titre. Le film coûta 7 millions de dollars et en rapporta dix fois plus. L'album dépassa les 20 millions de copies et remporta deux Grammys et un Oscar.

Pourtant, la chanson ne sera publiée qu'en troisième single et réduite à 4'05, le 26 septembre 1984. Perplexité ambiante : sous ses dehors de chanson d'amour, ça veut dire quoi, au juste, cette "Pluie pourpre" ? Prince lui-même, avec son ambiguïté coutumière, affirmera du bout des lèvres que *"ça a un rapport à la fois avec la fin du monde, quand le ciel bleu se teinte de sang, et le fait d'être avec la personne qu'on aime et se laisser guider par la foi…"* Ah bon. Pour Lisa Coleman, la chanson évoque surtout *"un nouveau départ"*. Des exégètes vétilleux affirmeront que la chanson s'adresse plutôt à son père, John Lewis Nelson, avec qui il eut des rapports houleux (il lui dédie aussi une séquence dans le film avec l'instrumental "Father's Song").

Premier gros tube de Prince, la chanson a été maintes fois et plus ou moins bien reprise live par des artistes comme Bruce Springsteen, Sufjan Stevens et Gallant, Stevie Wonder et Madonna, Dwight Yoakam, Booker T. Jones, Culture Club, Graham Central Station ou encore The New Power Generation lors d'un concert hommage, en octobre 2016.

De la chanson, qu'il a régulièrement interprétée sur scène, Prince disait : *"Quelque part, elle m'effraie. C'est un peu mon boulet et je le porterai autour du cou tant que je ferai de la musique."*

Le refrain disait *"Je veux juste te voir danser dans la pluie pourpre"*. Dansons maintenant. ®

© DR

Summer of Soul

Original Motion Picture Soundtrack

LEGACY/SONY MUSIC

★★★★½

BO de ouf !

Pour un peu, ce serait presque la déception qui l'emporterait à ne devoir se contenter que de la seule bande-son du formidable documentaire fomenté par Questlove, à propos de l'historique Harlem Cultural Festival organisé à l'été 1969 (quelques semaines avant Woodstock) et tombé aux oubliettes de l'histoire depuis. Puis, à se reconcentrer sur le casting improbable (The Chambers Brothers, B.B. King, The 5th Dimension, David Ruffin, The Staple Singers, Mahalia Jackson, Gladys Knight, Ray Barretto, Sly and the Family Stone, Nina Simone – et on en oublie !), la "raison" revient rapidement. Soul, funk, gospel : l'incandescence est permanente, à fleur de voix, de chair. Bon, OK, avec le témoignage sonore de la sidérante prestation de Stevie Wonder, le bonheur aurait été total… **XAVIER BONNET**

Hangman's Chair

A Loner

NUCLEAR BLAST

★★★½

Niveau maîtrise

Hangman's Chair a toujours semblé à la croisée des chemins qui peuvent constituer le grand labyrinthe metal : un peu de sludge ici, un peu de stoner là, des références plus ou moins justifiées qu'on lui agitait sous le nez (Type O Negative, Sisters of Mercy, Life of Agony). Ce sixième album sera-t-il l'occasion d'admettre que Hangman's Chair fait du Hangman's Chair, et le fait de mieux en mieux ? Ce ne serait que justice tant, à grands échos de guitares sépulcrales, de batteries comme autant de sommations ou d'envolées vocales pour, hum, cautériser le tout, cette plongée dans les abîmes de noirceur de ses protagonistes, qui aime par ailleurs prendre son temps – ou son tempo – pour retarder la noyade, force le respect par sa maîtrise tout du long. **X.B.**

Korn

Requiem

LOMA VISTA RECORDINGS

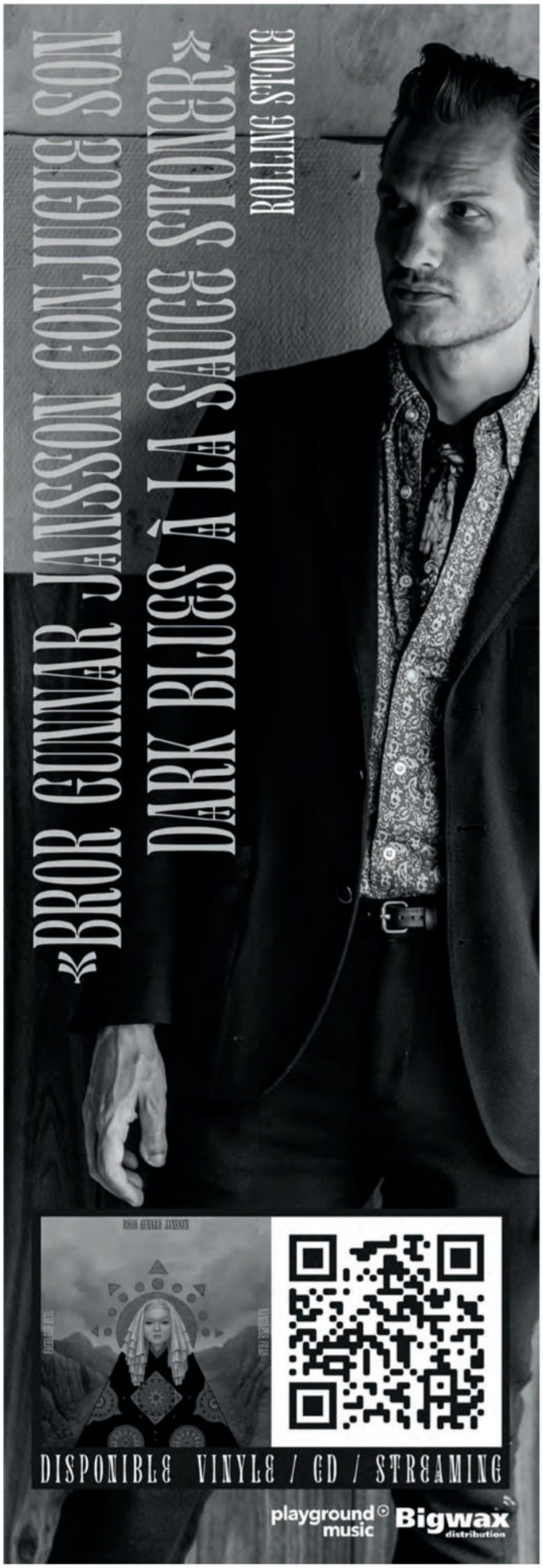
★★★★

Renouveau

Deux ans après la sortie de leur épatant *The Nothing, Requiem,* leur nouvel opus, est né non pas du confinement, mais d'une volonté farouche de ne plus travailler sous pression. Et cela s'entend… Enfin, entendons bien justement, car côté pression sonore, tout est là, on ne va pas faire dans la dentelle. Ils se sont donné du temps, pour la première fois de leur carrière. Du temps mis à profit pour peaufiner un songwriting déjà de très haut vol, mais surtout donner à cette production tout l'élan et l'énergie qu'elle mérite. *Requiem,* enregistré entièrement sur bande analogique, développe une texture sonore qu'on n'avait plus entendue, disons, depuis leurs tout premiers albums, il y a déjà trois décennies. Et loin de la tristesse qui avait marqué leur précédent effort, Korn donne dans le positif : dès le premier single, l'expérimental "Start the Healing", les parrains ou presque du nu metal tracent une voie qui donne envie d'en savoir plus. Ça brille, ça éclate… Du pur Korn. **A.C.**

© DR

Korn



★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK ! | ★★ Mouais… | ★ Euh…

TRÉSOR ENTERRÉ

La croisière s'amuse

Leader de Toby Beau, groupe texan de country-rock des années 1970, Balde Silva se produit aujourd'hui sur des bateaux de croisière, en duo avec sa femme Rennetta. **Par Bertrand Deveaud**

"MA VIE, c'est comme dans un film. J'ai commencé dans des bars miteux de la Rio Grande Valley, à la frontière mexicaine. Du jour au lendemain, je me suis retrouvé en tête d'affiche avec Bob Seger, The Doobie Brothers et Foreigner, jouant devant 35 000 personnes !"

Quarante-trois ans après, Balde Silva n'en revient toujours pas. Lui, le gamin né en 1955 qui a grandi à Weslaco (Texas), une ville rurale à majorité hispanique, réputée pour son festival de l'oignon. Un père d'origine portugaise, une mère mexicaine, une famille de la classe ouvrière. *"On était très pauvres. Mon seul loisir, c'était d'allumer la radio."* Dans les années 1960, la musique envahit les ondes. Rock'n'roll, blues, soul, country… *"J'ai appris à chanter en imitant ce que j'entendais. Je ne voulais plus faire que ça."* Son voisin a une guitare. Dès 10 ans, ils s'entraînent ensemble. À l'adolescence, il monte un trio rock avec ses cousins.

Un soir de l'année 1973, alors que Balde joue dans une pizzeria à McAllen, une ville voisine, une jeune fille le remarque. *"C'était ma sœur"*, précise Rennetta, celle qui partage la vie de Balde depuis bientôt cinquante ans. *"À peine rentrée à la maison, elle m'a dit qu'elle avait vu mon futur mari. Il était très timide. Il a mis trois mois avant de me proposer de sortir avec lui. On ne s'est jamais quittés depuis."*

Balde a alors 18 ans. Toujours à l'école, il côtoie déjà la scène musicale du Sud Texas. Dès ses études terminées, il forme avec le guitariste Danny McKenna le groupe Toby Beau *(voir encadré)*. Avec eux, que des musiciens de la Rio Grande Valley. Le groupe écume les petits clubs de la région. Sa musique : du country-rock épicé de tex-mex, influencée par les Eagles, James Taylor et John Denver *"On faisait des reprises, puis on a proposé nos chansons. Le public adorait, c'était génial."* Un soir, alors que le groupe se produit dans un club à San Antonio, en alternance avec Stevie Ray Vaughan, un roadie du groupe Kiss récupère une K7. *"On avait enregistré quatre chansons dessus. Quelques jours plus tard, on a reçu un appel nous demandant de venir d'urgence à New York."*

Sean Delaney, manager de Kiss, les prend en charge. Les musiciens de Toby Beau se retrouvent tout à coup dans l'un des meilleurs studios de Manhattan. *"On venait de la Rio Grande Valley. On n'avait jamais vu de buildings, ni de neige !"*

Toby signe avec RCA un deal de trois albums. Après un an de répétitions, le premier, très réussi, sort en 1978. Onze chansons dans le plus pur style pop-country-rock, avec "My Angel Baby", qui se classe nº 1 dans la catégorie "Easy Listening" et nº 13 au Billboard 100. *"On est ensuite partis en tournée. C'était la folie. On avait l'impression d'entrer dans l'histoire du rock."* Une vie pas trop compatible avec celle de son couple. *"J'étais enceinte, au Texas. On ne se voyait presque pas,* précise Rennetta. *Mais contrairement à beaucoup d'autres, notre couple a tenu."*

Enregistré à Nashville, le 2e album est une déception. Il marque aussi la dissolution du groupe, trop loin de ses racines texanes. Balde enregistre seul le 3e, à Los Angeles. Nouvelle déception, malgré une production soignée. Désormais sans contrat, Balde n'a plus la foi. *"Je déprimais. Je ne voulais plus chanter. Rennetta m'a remis en selle. Ma femme est devenue mon manager."* *"On a gardé le nom de Toby Beau, et on est retournés dans des petites salles",* raconte Rennetta qui, pour l'occasion, s'est mise aux claviers et au chant. Dans les années 1990, le couple trouve un nouveau créneau : les croisières musicales. *"On a navigué sur toutes les mers. Notre public, c'est des gens de notre âge. Notre musique, c'est la leur, celle qu'ils écoutaient plus jeunes."* Leur répertoire : les tubes de Toby Beau, des reprises des Beatles et des Eagles. Succès assuré. Avec la crise sanitaire, les paquebots sont restés à quai. Mais les bars de South Padre Island, station balnéaire du Texas, sont toujours ouverts. *"J'ai grandi ici. Tout le monde me connaît. Avec Toby Beau, on y a donné nos premiers concerts, en 1974. Et j'y joue encore, cette fois avec Rennetta et notre fils Michael, aussi heureux que quand je me produisais devant 35 000 personnes."*

Toby Beau, l'autre histoire

Toby Beau n'est le nom de personne. Ou plutôt celui d'un chalutier de pêche à la crevette. À la création du groupe, en 1973, Balde avait l'habitude d'aller pêcher sur les rives du golfe du Mexique. Dans la marina, il y avait trois crevettiers : *Toby Jan, Toby Bob* et *Toby Beau. "On cherchait un nom qui sonnait comme un groupe de rock, quelque chose d'original mais qui ne voulait rien dire de particulier. Un peu comme Lynyrd Skynyrd ou Jethro Tull,* raconte Balde. *Au début, je trouvais ça nunuche."* Finalement, à l'unanimité, le groupe décide d'adopter le nom de Toby Beau. Aucun risque, c'est sûr, de le confondre avec un autre groupe.

© RCA

JAZZ

Abdullah Ibrahim

Solotude

GEARBOX RECORDS

"À 6 ans, je touchais ma première note de piano du bout de l'index. Quatre-vingts ans et dix doigts plus tard – et un long voyage qui m'a conduit de Cape Town aux quatre coins du monde et amené à côtoyer les plus illustres mentors – l'index s'est dévoilé pour ne plus jouer qu'une seule note, celle de l'unité universelle." La simplicité et le dépouillement vont souvent de pair avec l'aboutissement de l'évolution musicale d'un grand artiste. C'est le cas du Sud-Africain Abdullah Ibrahim, alias "Dollar Brand", immense pianiste à la vertigineuse discographie (plus d'une cinquantaine d'albums en leader, et de nombreuses collaborations, comme le fameux *Duet*, avec Archie Shepp) qui, à 86 ans, signe cet album solo intimiste, d'une étonnante sobriété, souvent marqué par une nostalgie à couper au couteau. **PHILIPPE BLANCHET**

Émile Parisien

Louise

ACT MUSIC

Voilà déjà un bon moment qu'Émile Parisien joue dans la première ligue de la scène jazz européenne. Et cet album remarquablement abouti risque peu d'entacher la réputation de ce formidable saxophoniste français. Entouré de deux complices de marque (le guitariste Manu Codjia et le pianiste Roberto Negro – qui signent chacun une composition sur ce disque), et de trois pointures nord-américaines (les New-Yorkais Joe Martin et Nasheet Waits à la basse et à la batterie, l'excellent Theo Croker à la trompette), Émile Parisien, s'engouffrant (entre autres) dans les trois volets d'une ambitieuse composition ("Memento"), comme dans un hommage à Joachim Kühn ("Jojo") ou Joe Zawinul (le "Madagascar" de Weather Report), offre un brillant kaléidoscope de son jazz, et signe haut la main un des gros morceaux de ce début d'année. **P.B.**

Gábor Bolla Quartet

On the Move

STUNT RECORDS

Copenhague a toujours été une base américaine pour le jazz en Europe, et une plaque tournante pour nombre de musiciens venus des quatre coins du monde. Elle le reste pour le saxophoniste ténor hongrois Gábor Bolla, garant d'un héritage aujourd'hui presque "classique", largement inspiré des riches heures d'un Gordon, d'un Coltrane et surtout d'un Rollins, sa plus évidente influence. On retrouve les marques de ces profondes racines musicales tout au long de cet album, où notre homme en quartet – flanqué de son bras droit, le pianiste gitan Robert Lakatos, du bassiste suédois Daniel Franck et du batteur Billy Drummond, véritable gardien du temple (jadis pendant trois ans au service du "Saxophone Colossus") – accumule les figures d'un jazz virtuose, franchement réjouissant. **P.B.**

BELLEVUE.MUSIC.RECORDINGS PRÉSENTE,
HOWLIN' JAWS
strange effect
NOUVEL ALBUM
" LES FRANÇAIS ATTEIGNENT ICI UN NIRVANA AUX SONORITÉS KINKS, EARLY-WHO ET AUTRES SMALL FACES. LA BANDE SON DE L'HIVER. "
RollingStone
DISPONIBLE EN 33T, CD, ET EN ECOUTE :
EN CONCERT
LA MAROQUINERIE
PARIS 25 FEVRIER
NUITS DE L'ALLIGATOR
PREMIÈRE PARTIE : ALVILDA
BELLEVUE.MUSIC.
RADICAL
RollingStone

Acid Tongue

Arboretum

FREAKOUT RECORDS

★★★★

Sylvothérapie

Retour à la nature ? Allez savoir, mais il n'en fallait pas plus pour que Guy Keltner se remette à écrire et à composer, et, surtout, aille (beaucoup) mieux. Oubliées la défonce et la bouteille, place au rock'n'roll, ou plutôt à un psyché-glam rock de très bon aloi, au songwriting hautement réfléchi et loin des effets faciles de certains de ses confrères. Ici, tout n'est qu'électricité, énergie et forces telluriques, grâce aux visites répétées de l'auteur-compositeur à l'arboretum de Seattle, où il est allé se ressourcer et planter quelques arbres. Avec son complice batteur Ian Cunningham, nous sommes… loin des végétaux, mais plutôt au milieu d'une tempête définitivement rock, en témoignent les terribles "Home", ou "Take Me to Your Leader" (avec la participation de Death Valley Girls), avant de se conclure par le très… avenant (?) "The World's Gonna Fuck You". Tout est dit. **A.C.**

Bror Gunnar Jansson

Faceless Evil, Nameless Fear

PLAYGROUND MUSIC

★★★

Politiquement rock

Hanté par le delta blues du Mississippi et sa figure iconique, influencé autant par les saillies d'un Jimi Hendrix que par la poésie frénétique d'un Nick Cave, le suédois Bror Gunnar Jansson vient de sortir son cinquième chapelet. Un recueil de morceaux tendus et grisonnants comme le béton de la banlieue de Göteborg, d'où est originaire l'auteur. Écrites et composées à l'encre noire, les nouvelles compos du Suédois, calées entre riffs stone rock et ambiances post-blues, plongent l'auditeur dans une rêverie agitée ("I Can't", "Breathe", "Spray it Again"). Sombre mais pas inhospitalier, Bror Gunnar Jansson trace, avec une rigueur clinique, de jolies éraflures métalliques sur ses parties de guitare ("Eat Me!"). **PHILIPPE LANGLEST**

CAN

Live in Brighton 1975

PIAS

★★★★

Sans limites

Ce deuxième volume des odyssées live inédites de Can, capté en 1975 à Brighton, confirme ce que nous savions déjà : il existe deux Can. Le groupe qui enregistrait ses albums studio en jouant en direct, et la force créative imprévisible qui s'emparait de la scène pour 90 minutes d'improvisations échevelées. Découpées ici en sept parties, les phases musicales s'enchaînent, trébuchent, changent de direction, gonflent, s'apaisent… une seule section de ce concert comprend plus d'idées fortes que nombre de disques contemporains ! Chacun des quatre musiciens prend tour à tour le leadership selon l'inspiration du moment : Jaki Liebezeit viole ainsi sauvagement les délicates notes de piano d'Irmin Schmidt avec un cacophonique solo de batterie (partie 4), tandis que le guitariste Michael Karoli n'hésite pas à assurer les parties vocales (partie 3). Enfin, les fans reconnaîtront – ou pas – dans les recoins de l'effondrement sonore du dernier morceau, les motifs de "Vitamine C", poussés ici jusqu'à leurs extrêmes limites. **D.R.**

Popol Vuh

Vol. 2 – Acoustic & Ambient Spheres

BMG

★★★½

Musique pour l'âme

Les meilleurs films de Werner Herzog sont marqués au fer rouge par les prestations démentes de l'acteur Klaus Kinski, mais également par les peintures musicales, non moins hallucinées, du groupe krautrock de Florian Fricke, Popol Vuh, nommé ainsi en référence au texte sacré des Indiens mayas. Ce deuxième coffret de rééditions comprend notamment la BO de *Cobra Verde* – la dernière collaboration Herzog-Kinski –, soit une fresque hypnotique qui marquait, en 1987, le retour de la formation aux textures électroniques, matinées de mantras et de chants chorales africains. Onze ans plus tôt, la BO de *Cœur de verre* officiait, elle, dans un registre plus pastoral en donnant la part belle aux guitares ondoyantes, aux cordes orientales et à un folk-rock chatoyant qui contrastait singulièrement avec la "folie" des images et du scénario d'Herzog. *"Appelez ça de la musique magique ou de la musique d'amour, comme vous voulez : c'est de la musique pour l'âme. C'est tout"*, expliquait Florian Fricke. C'est tout… mais c'est déjà beaucoup. **DENIS ROULLEAU**

Eric Gales

Crown

MASCOT LABEL GROUP

★★★½

Old fashioned blues

Biberonné par Jimi Hendrix, B.B. King, Albert King, il maîtrise rapidement la six-cordes avec une certaine aisance technique. Très doué, "Raw Dog" (son surnom) aligne trente ans de carrière et seize albums sans faute de goût. Il faut avouer qu'il est difficile d'être insensible à la clarté de sa prose blues-soul. Réalisé par Joe Bonamassa et Josh Smith, son nouvel opus rassemble seize titres. Tout y est : un son analogique nickel, des chorus en cascades, des chœurs lustrés et une section de cuivres groovy ("Death of Me", "I Want My Crown" avec Joe Bonamassa, "Let Me Start With This"). À l'arrivée, un très bon disque de blues-soul-R'n'B, porté par la flamme incandescente et l'énergie roborative d'un Eric Gales grand cru. Implacable. **P.L.**

Dirty Deep

A Wheel in the Grave

DIRTY DEEP MUSIC

★★★

Road trip

Voilà bientôt douze ans que le groupe Dirty Deep maraude dans les eaux saumâtres du bayou. Guidé par Victor Sbrovazzo (chant-guitare), le power trio strasbourgeois renverse de nouveau la table, entre blues vintage et rock garage chromé, avec cet étonnant *A Wheel in the Grave*. Un nouvel opus en forme de road trip composé de neuf titres dont six reprises. Fougueux et enragé, le combo alsacien aligne ici trois compos inédites et un joli brelan de reprises, où l'on découvre, entre autres, une version furibarde de "You're Gonna Miss Me" empruntée aux 13th Floor Elevators, ou encore "Circumstances" de Captain Beefheart. Mais, c'est leur version volcanique de "Inside Looking Out", de Grand Funk Railroad, qui, au final, explose l'applaudimètre avec, en guest, au chant, un Jim Jones monté sur ressort. Magistral, évidemment. **P.L.**

© DR

J.P. Bimeni & the Black Belts

Give Me Hope

MDC/PIAS

★★★½

Espoirs

Son premier album, *Free Me*, avait singulièrement marqué les esprits il y a un peu plus de trois ans. Il semblerait donc que nous nous trouvions face à un dangereux récidiviste tant ce *Give Me Hope* produit les mêmes effets, voire en génère quelques supplémentaires. Plus profond et contemplatif là où *Free Me* jouait volontiers la carte funky joyeux, comme tente de nous en convaincre la présentation du petit nouveau ? On aura le droit de ne pas être d'accord, voire de s'en f... complètement. La soul de Bimeni touche au cœur et aux tripes, n'étant pas sans rappeler, à ce propos, celle du regretté Charles Bradley quand l'emphase et les cuivres se pointent, et ce bien plus qu'un "esprit" Motown ou Stax qu'on entend encore de-ci de-là lui coller au paletot.

XAVIER BONNET

Big Thief

Dragon New Warm Mountain I Believe in You

4AD

★★★

Tribu folk

Depuis le premier album de Big Thief, *Masterpiece,* et l'amplitude prise sur l'excellent *U.F.O.F.,* (2019), on sait qu'on tient là le groupe le plus enthousiasmant de la scène folk américaine. Adrianne Lenker, qui, depuis, a œuvré en solo, Max Oleartchik, Buck Meek et James Krivchenia ont traversé, comme tout le monde, le désert des confinements de 2020. Et, dès qu'ils ont pu, sont allés enregistrer ces nouveaux morceaux entre les forêts du nord de l'État de New York, Topanga Canyon, en Californie, les montagnes Rocheuses et Tucson, en Arizona. En résultent 20 pistes vibrant de la voix de Lenker comme de l'osmose des cordes, qui, semblant saisies au coin du feu, cultivent une veine parfois plus country ou rock ("Little Things"). *Big Thief is a big deal.*

SOPHIE ROSEMONT

Animal Triste

Night of the Loving Dead

M2L MUSIC/BELIEVE

★★★

Prenant

Non, pas de faute d'orthographe dans le titre, tout au plus un piège pour qui aura cherché à le lire trop vite. Une dose d'espièglerie se cacherait-elle derrière la noirceur patentée déjà éprouvée le temps d'un premier album huit titres, l'an dernier, et qui sillonne les chansons de son successeur ? Réunion "d'anciens" de La Maison Tellier, Darko et Radiosofa, Animal Triste confirme de la plus belle des manières cette propension à élaborer, couche par couche, des atmosphères aussi sombres que prenantes, qu'ils convient Peter Hayes (BRMC), sur deux titres, à s'en mêler ou pas. Vouloir ramener le tout à une certaine new wave plus ou moins "cold" ou "dark" ne ferait que traduire notre manque d'imagination à l'instant de trouver le terme adéquat. *Sorry, guys*...

X. B.

Big Thief

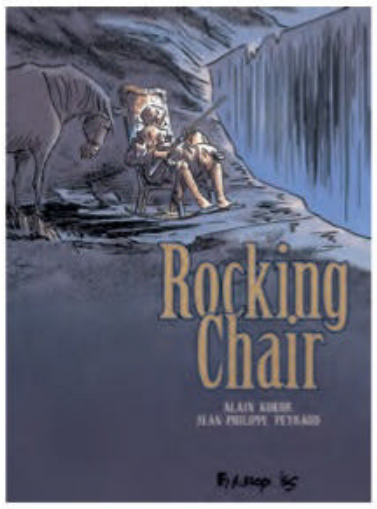
© DR

★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK ! | ★★ Mouais... | ★ Euh...

B.D.

GO WEST

Un roman graphique palpitant et original sur la ruée vers l'or, vue par Kokor au dessin et Peyraud au scénario.



Rocking Chair

SCÉNARIO Jean-Philippe Peyraud
DESSIN Alain Kokor
ÉDITIONS Futuropolis
★★★★

Dans un convoi de pionniers venu d'Europe de l'Est, Kees et Daatje survivent au massacre de leurs parents respectifs. Parmi leurs maigres biens, un rocking-chair qui, comme un fil rouge, va alors passer de main en main, devenant ainsi un personnage à part entière.

PAR LORAINE ADAM

ALAIN KOKOR, dessinateur, illustrateur et bassiste vit au Havre, où il est né. Avec l'auteur Jean-Philippe Peyraud, ici scénariste, ils ont composé un palpitant roman graphique au long cours sur fond de ruée vers l'or.

En vingt ans de bandes dessinées, c'est donc votre tout premier western…
Oui ! Mais, c'est ce genre qui m'a mis en selle à 10 ans en découvrant les aventures de Lucky Luke. Morris est un dessinateur extraordinaire, qui reste pour moi LA référence dans tout : scénario et dessin. (Quand je serai grand, je serai Morris !) Les Indiens par exemple, j'aime nos Indiens !

Qu'est-ce qui vous a séduit dans le scénario de Jean-Philippe Peyraud ?
Le pitch classique de deux êtres présentés dès la première scène comme deux personnages opposés, et dont on comprend aussitôt qu'ils seront unis pour toujours. Classique, oui, mais très bien écrit. Les scènes sans dialogues aussi. En lisant le scénario, elles me parlaient. Un rythme, une musique s'écrivait. C'est un western avec tous les éléments qui font le genre, mais en évitant, je l'espère, la caricature.

Qu'avez-vous écouté en travaillant sur cet album ?
Je travaille en musique, mais seulement au moment de la mise en couleur. En haut du podium d'écoutes, il y a eu Courtney Barnett. (Quand je serai grand, je serai Courtney Barnett !) J'écoute aussi la radio, des podcasts…

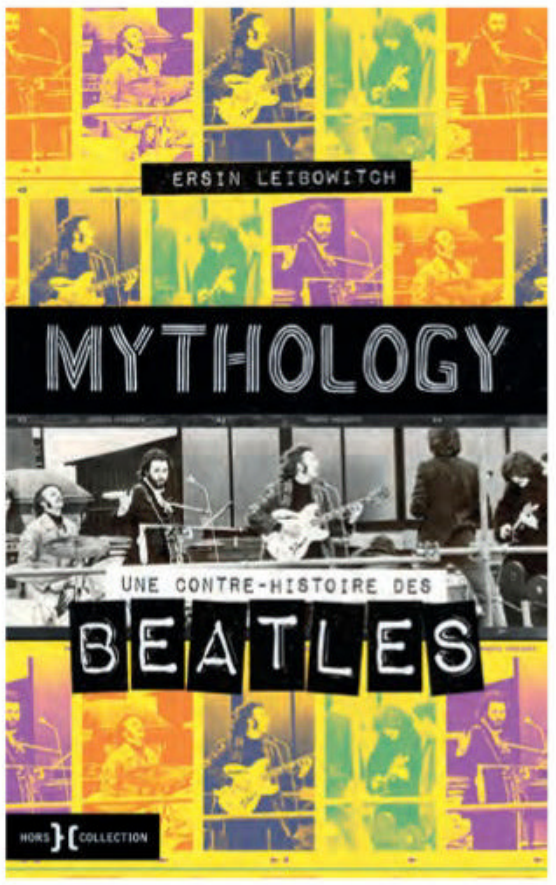
Vous êtes également grand fan de rock…
J'ai toujours joué dans des groupes au Havre. J'adore être sur scène, c'est une compensation car je suis un grand solitaire. Cela continue avec Ruby Shoes, en duo avec une copine anglaise. Nos différentes influences se complètent bien : PJ Harvey, The Velvet Underground, Sonic Youth, Françoiz Breut, Baxter Dury, The Folk Implosion… Notre style ? Indie rock (il paraît). On travaille actuellement sur un nouvel album. Le dernier, *Sweet Divine,* est sorti entre deux confinements, deux concerts, deux vaccins, deux masques. (Je ne sais plus.)

Votre groupe culte, le concert de votre vie et votre dernière claque musicale ?
Le groupe culte : The Beatles ! (Quand je serai grand…). LE concert : PJ Harvey à Paris, en 1998, à l'occasion d'un concert privé au Cabaret sauvage pour la sortie de *Is this Desire?* La dernière grosse claque : Sleaford Mods !

Dans *Rocking Chair,* vous remerciez votre surveillant de baignade. Mais qui est-il ?
C'est Riff Reb's, un grand dessinateur. Il vit au Havre, comme moi, c'est LE bon capitaine ! Je suis né un 10 avril comme le *Titanic,* je préfère donc avoir un bon capitaine.

Des résolutions pour 2022 ?
2022, c'est quand je serai grand ?

VERY BAD BEATLES



Mythology, une contre-histoire des Beatles

AUTEUR Ersin Leibowitch

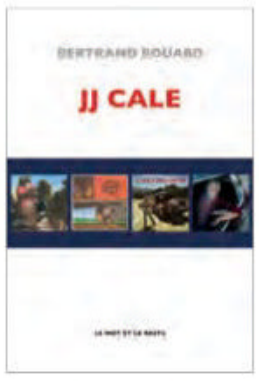
ÉDITIONS Hors Collection

★★★

"LES QUATRE PETITS rockers de Liverpool, héros de la classe ouvrière, sont devenus des patrons, des puissants, comme ceux à qui ils s'étaient jurés de ne jamais ressembler", assène le journaliste et auteur français, Ersin Leibowitch, dès les premières pages. Et de rappeler que les Beatles ont vendu 600 millions d'albums et sans doute pas loin de 2 milliards de 45-tours dans le monde. Ici, le parti pris est de souligner le côté obscur de la force, durant plus de 300 pages. Les bagarres, les trahisons, les procès… Tout ce qui peut ternir le génie des "Fab Four" est certes connu des grands amateurs, qui savent déjà les excès en tout genre ou de ceux qu'on a cachés sous le tapis, tels Pete Best et May Pang. Mais Leibowitch réussit à raconter une histoire, un roman même, bien plus noir qu'il n'y paraît, aiguisant sa plume à souhait. De quoi rappeler que les Rolling Stones n'étaient pas si bad boys que ça, et compléter notre visionnage compulsif du documentaire *Get Back* - malgré tous leurs défauts, on aime toujours passionnément les Beatles.

SOPHIE ROSEMONT

CALL THE BREEZE



JJ Cale

AUTEUR Bertrand Bouard

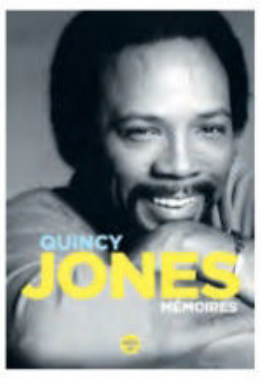
ÉDITIONS Le Mot et le Reste

★★★

DE TULSA, Oklahoma, où John Weldon Cale est né en 1938, à la Californie, où il a passé l'arme à gauche, en 2013, Bertrand Bouard revient sur le drôle de destin d'un guitariste hors norme, passionné par Scotty Moore, Mose Allison, Les Paul et Chuck Berry, ses passages sous substances à L.A., Atlanta et Nashville, son amitié avec Eric Clapton… Si J.J. Cale aimait vivre caché pour être (à peu près) heureux, son parcours n'en a pas été moins sinueux. Ses renseignements, Bouard les a pris auprès du manager Mike Kappus, des musiciens David Teegarden, Don White ou encore Gary Gilmore, des membres de sa famille, comme Larry Cale. Un grand récit minutieusement documenté, donc factuel dans le plus noble sens du terme, n'omettant pas l'analyse musicale au-delà d'une biographie très romanesque. **S.R.**

MAGIE QUINCY

"UN VIEUX PIANO *droit trônait sur une estrade. J'y suis allé, je me suis planté devant, je l'ai regardé, et puis j'ai pianoté un moment. C'est là que j'ai trouvé la paix pour la première fois. J'avais 11 ans."* C'est un petit garçon du Kentucky, qui mange les rats cuisinés par sa grand-mère car il n'y a rien d'autre, qui voit sa mère enfermée en asile avant d'être maltraité par sa belle-mère. Mais le manque affectif, les privations, le racisme n'auront pas raison du génie musical de Quincy Jones – en solo ou avec les plus grands, de Sinatra à Michael Jackson. Interviennent également ses proches : l'amie d'enfance Lucy Jackson, son frère Lloyd Jones, les musiciens Jerome Richardson, le producteur Clarence Avant, sa fille Rashida Jones, sa première épouse, Jeri Caldwell-Jones… Des mémoires honnêtes, où Jones n'est pas tendre avec lui-même tout en restant irrésistible. **S.R.**



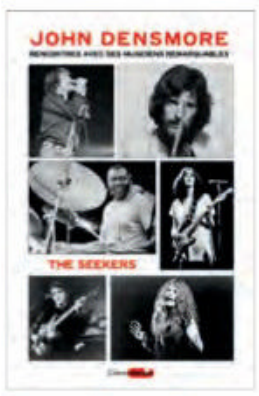
Mémoires

AUTEUR Quincy Jones

ÉDITIONS Le Cherche-Midi

★★★½

FEAST OF FRIENDS



The Seekers

AUTEUR John Densmore

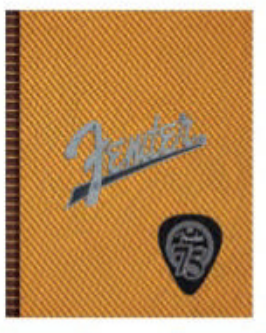
ÉDITIONS Castor Music

★★½

SA MÈRE, Margaret Mary Walsh, peintre. Son prof de musique au collège, Robert Armour. Le batteur Elvin Jones, Patti Smith, Lou Reed, Paul Simon, Ravi Shankar, Willie Nelson et, bien sûr, Jim Morrison. John Densmore, batteur des Doors de profession, les a croisés, a échangé avec eux quelques minutes, quelques heures ou plus encore. Dans tous les cas, il leur voue une admiration qui l'incite à étudier les sources de leur inspiration comme leurs zones d'ombre, et en profite pour partager *"quelques idées sur la façon de vivre de manière créative sur terre".* Densmore n'étant pas exactement prosaïque, la spiritualité imprègne ces microrécits personnels mais pertinents, absurdes parfois, et dotés d'un sens certain de l'anecdote. En bonus, une étonnante préface hors sol de l'acteur Viggo Mortensen ! **S.R.**

SAGA FENDER

DAVE HUNTER, journaliste connu pour ses dizaines d'ouvrages sur l'histoire de la guitare, fête les 75 ans de la marque qui a démocratisé la guitare électrique, avec photos d'archives, images de catalogues, portraits d'artistes, publicités vintage… On revit les débuts de la firme sous la houlette du jeune Leo Fender, en 1946, puis l'avènement de la lutherie électrique, les réverbes, le psychédélique, le déclin, la renaissance grâce notamment à ses amplis, piliers de la marque depuis les années 1950. Outre les modèles emblématiques, Hunter s'attarde sur la Mustang ou la Jaguar, n'oublie pas les Precision et Jazz Bass, les claviers Rhodes… De la country au grunge en passant par le surf rock, tout s'est fait à la sauce Fender. *"La durabilité, la performance et le son"* : tels étaient les objectifs de Leo Fender, accomplis selon bien des légendes comme Buddy Guy, Hendrix, Clapton ou Cobain. **S.R.**



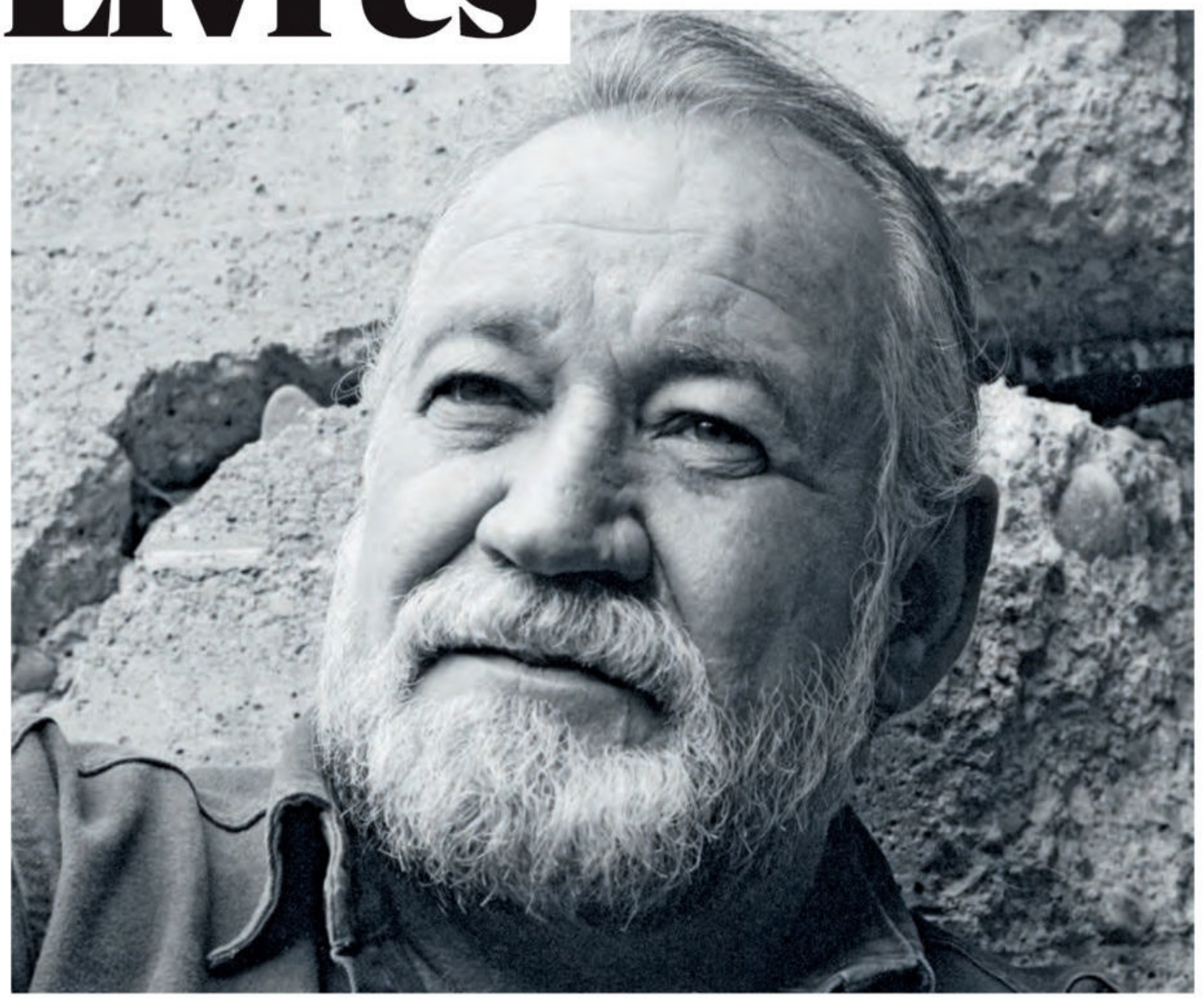
Fender 75 ans

AUTEUR Dave Hunter

ÉDITIONS Gründ

★★★★

© DR



IN EXCESS !

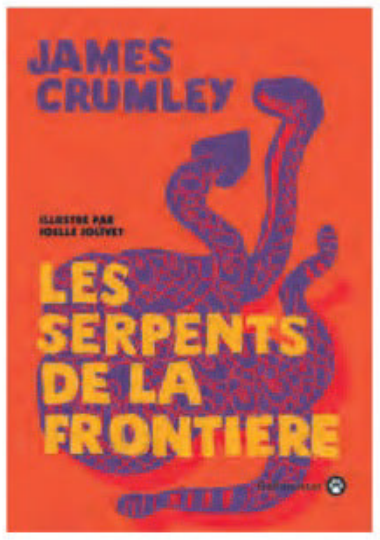
Les deux détectives reviennent pour régler leurs comptes dans une nouvelle édition du grand roman de James Crumley.

PAR PHILIPPE BLANCHET

“C’était peut-être ce foutu costume. Soie italienne taillée sur mesure, souple et légère comme une mue de serpent. Ou peut-être était-ce l’intégralité de ma nouvelle garde-robe propre et brillante qui faisait bizarre sous ma vieille gueule cabossée. Chemise à mailles fines sous la veste de costume, mocassins en cuir tressé – sans chaussettes évidemment – et Borsalino de feutre doux qui me donnait une allure de mac russe en villégiature sur les rives de la mer Noire. Ce qui n’était pas si mal, pensais-je. Pour un mac. Mais à l’évidence j’avais violé plus que le simple code vestimentaire [...] de ce trou à rats miteux appelé Dester’s Lounge.”

Lorsqu’il débarque dans ce bled paumé du Texas, à la frontière mexicaine, au volant d’une Cadillac Eldorado rouge cerise flambant neuve, Milo a tout l’air d’un foutu touriste en goguette. Mais surtout c’est un homme en colère. À 53 ans, alors qu’il devait enfin récupérer l’héritage familial (bloqué jusqu’à cette échéance par décision de sa mère, avant qu’elle ne se pende avec son collant XL dans une clinique !), Milo s’est fait enfler par le banquier qui gérait sa fortune, aidé en cela par une ancienne strip-teaseuse et catcheuse californienne. Depuis, l’ex-détective privé du Montana compte bien récupérer par tous les moyens les trois millions de dollars qui lui reviennent, et faire au passage dégorger l’escroc. Pour cela, notre homme compte sur son pote (et confrère) Sughrue, qui se terre dans une caravane perdue aux portes du désert, non loin de la frontière mexicaine, pour lui filer un coup de main. Et Milo tombe bien : son ex-complice a lui aussi une incompressible soif de vengeance, après avoir été laissé pour mort par un gang de Chicanos enragés, une balle de calibre .38 perdue au fond de son rein gauche. Et comme l’union fait la force, les gnons commencent à pleuvoir, et les morts à s’empiler…

En 1996, James Crumley (1939-2008) met en scène pour la première fois dans les mêmes pages les deux personnages fétiches de ce qui reste sans doute ses meilleurs romans : Milo Milodragovitch (*Le Dernier Baiser*, gros morceau) et C. W. Sughrue (*La Danse de l’ours et Fausse piste*). Et la rencontre fait bien évidemment des étincelles. Sexe, dope, alcool, torgnoles appuyées et gros calibres : d’El Paso à Seattle, en passant par Austin, les exploits de nos deux compères tournent vite à un grandiose feu d’artifice, à mesure que l’intrigue, de plus en plus foutraque, part dangereusement en sucette. Tout au long de ces *Serpents de la frontière* qui sifflent sur nos Stetson, Milo et Sughrue, réunis pour le meilleur et pour le pire dans une dangereuse et titubante surenchère, rivalisent de folie et d’excès, plusieurs grammes d’alcool dans le sang (et parfois de plomb dans le ventre), pour oublier que le temps passe, et que la vie s’échappe, lentement. *“Il y a chez James Crumley,* pour François Guérif, immense éditeur et spécialiste du roman noir, *une façon bien particulière de ne pas avoir le désespoir tranquille.”* Elle se soigne souvent au Mercurochrome et au raide qui tache. Et dans des pages que l’on a envie de lire et relire, grâce, entre autres, à cette édition originale, proposant une nouvelle traduction de Jacques Mailhos et des illustrations inédites signées Joëlle Jolivet. Santé !



Les Serpents de la frontière

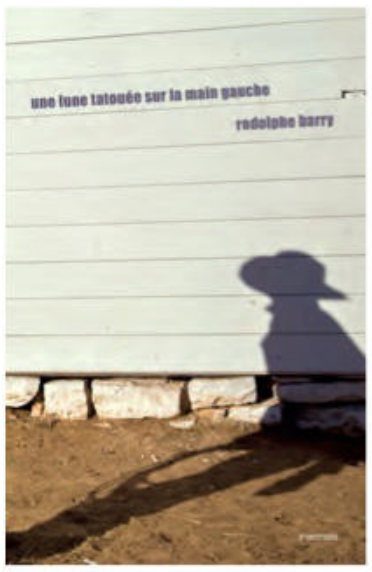
AUTEUR	James Crumley
ÉDITIONS	Gallmeister

★★★★

© DR

TRAVELING COW-BOY

Évocation enflammée, entre fiction et réalité, de la vie et de l'œuvre de Sam Shepard, grande figure du théâtre et du cinéma américain.



Une lune tatouée sur la main gauche
AUTEUR Rodolphe Barry
ÉDITIONS Finitude
★★★★

"CHANGER DE NOM ne vous garantit pas une nouvelle identité, ne change pas le sang que vous avez dans les veines, mais peut sonner le début d'une histoire."

L'histoire commence peut-être donc lorsque Samuel Shepard Rogers, *"regard inquiet, cheveux mi-longs et gueule d'ange"*, devient Sam Shepard, un nom qui claque… Dans le Bowery des sixties, le cow-boy fraîchement débarqué de Californie ne va pas tarder à marquer de sa patte le théâtre américain. Les temps sont incandescents.
Sam Shepard bouillonne. Patti Smith l'encourage à écrire. Le cinéma lui fait de l'œil : scénario de *Zabriskie Point* pour Antonioni, plus tard *Paris Texas,* pour Wim Wenders. Dylan l'embarque dans sa "Rolling Thunder Revue", en vue d'un film, lui qui rêvait de devenir un grand batteur, avant de voir Cream à Londres, en 1971. Au cinéma, Malick lui offre son premier grand rôle (*Les Moissons du ciel*), avant que *L'Étoffe des héros* n'envoie sur une autre orbite un artiste fiévreux, cherchant sa voie dans les tourments… Rodolphe Barry, déjà auteur de deux fabuleuses "biographies" (Raymond Carver et James Agee) signe à travers un texte de toute beauté, un vibrant hommage, entre réalité et fiction, à ce personnage fascinant, disparu en 2017. **P.B.**

Alone
AUTEUR Mickey Baker
ÉDITIONS Séguier
★★★★

QUI SE SOUVIENT DE MICKEY BAKER, immense musicien et compositeur de l'après-guerre (classé dans les cent plus grands guitaristes de tous les temps par *Rolling Stone*), à part quelques mélomanes avertis, comme Bertrand Burgalat, artisan de la sortie de cette imposante autobiographie, jusqu'ici inédite ? Quasiment personne. Et pourtant… Né à Louisville en 1925, Mickey Baker, après une enfance passée à l'orphelinat, débarque à New York dans les années 1940 et se met à la guitare. Après un tour de chauffe bebop, l'explosion du rock, au début des fifties, va en faire un musicien de studio recherché. Mickey Baker enregistre avec les Drifters, Ray Charles, LaVern Baker, Les Shirelles, Ivory Joe Hunter, Champion Jack Dupree, Screamin' Jay Hawkins (la guitare de "I Put a Spell on You", c'est lui !) et bien d'autres, signe une méthode de guitare jazz célèbre, et décroche le pompon en duo, sous le nom de Mickey et Sylvia, avec un gros tube, "Love is Strange". Exilé en France, un pays qui l'adore, Mickey Baker apporte alors sa "touche" magique aux yéyés balbutiants (Françoise Hardy, Sylvie Vartan…), et enregistre quelques pépites bluesy, avant de se retirer dans le Sud-Ouest, pour y finir ses jours. Ce livre follement romanesque est son épopée. **P.B.**

ELLES VIENNENT TOUTES
les quatre de Lagos et font le tapin dans le Red District d'Anvers. Sisi, malgré ses diplômes universitaires, n'entrevoyait aucun avenir. Ama fuyait un beau-père qui abusait d'elle depuis son enfance. Efe avait sacrifié son bonheur pour son jeune fils. Joyce enfin, venue du Sud-Soudan, était encore traumatisée par les horreurs de la guerre.
Les quatre jeunes filles ont été en contact avec un maquereau qui leur a mis le marché en main : 30 000 euros, pour quitter Lagos et espérer, à terme, des rêves moins "boiteux" ; 30 000 euros, à rembourser tous les mois, parfois à raison de quinze passes par jour…
La romancière nigériane Chika Unigwe a vécu avec sa famille en "Belle Jik" (sic) avant de s'installer aux États-Unis, et a longuement discuté avec des prostituées africaines avant d'entamer ce roman brut et direct, sans pathos ni sentimentalisme, loin des stéréotypes et des clichés que l'on pourrait attendre d'un tel sujet. Un livre fort, à lire entre deux débats sur l'immigration. **P.B.**

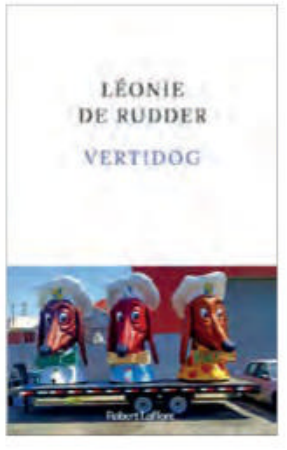
Fata Morgana
AUTEUR Chika Unigwe
ÉDITIONS Globe
★★★½

Le Poète en exil
AUTEUR Ray Manzarek
ÉDITIONS Aux Forges de Vulcain
★★★

UN BEAU JOUR, ROY, ex-claviers d'un des plus grands groupes de rock, reçoit une carte postale énigmatique de son chanteur, Le Poète, inhumé à Paris dans les années 1970. *"Tel Willard dans* Apocalypse Now, *remontant la rivière pour trouver le colonel Kurtz"*, notre homme file alors ventre à terre sous les cocotiers des Seychelles, à la rencontre du revenant, qui se la coule douce, cigare au bec… En 2001, Ray Manzarek joue – sur le clavier de son ordinateur, cette fois – une énième variation au mythe Morrison, et écrit un curieux et passionnant roman (jusqu'ici inédit en France), truffé de références et de clins d'œil. À lire sous les frondaisons du Père-Lachaise. **P.B.**

SAN FRANCISCO. Un jeune Français plaque son boulot à Silicon Valley et se fait larguer par sa copine. À la rue, fauché, le jeune type démarre une journée de dog walker pour riches californiens, les yeux rivés sur son smartphone. Parmi les clébards qu'il promène, *"une petite spitz aux poils blond roux, vêtue d'une sorte de trench-coat avec col"*, lui tape dans l'œil. Au point de rejouer les plans de *Vertigo,* d'Hitchcock, en mode canin. Jusqu'à ce que l'animal disparaisse, poussant ce roman délirant, remarquablement bien écrit dans une langue .2 *"totally amazing"*, au fond de l'abîme. À lire en faisant brailler "I Wanna Be Your Dog", bien sûr. **P.B.**

Vertidog
AUTEUR Léonie de Rudder
ÉDITIONS Robert Laffont
★★★



★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK ! | ★★ Mouais… | ★ Euh…

Casting haut de gamme avec Cate Blanchett et Bradley Cooper.

Cinéma

L'ÉCHINE DU DRAME

Après avoir longtemps nourri le désir de s'y frotter, Guillermo del Toro s'attaque au genre du film noir.

PAR XAVIER BONNET

EN AMONT de la sortie du film, del Toro a établi une liste d'une dizaine de longs-métrages à propos desquels il convenait, sans faux détours, de leur influence sur cette plongée dans le film noir "à l'ancienne" qui le titillait depuis si longtemps, liste dans laquelle on retrouve notamment *L'Ultime Razzia* de Stanley Kubrick (1956), *Crime passionnel* d'Otto Preminger (1945), *Les Bas-fonds new-yorkais* de Samuel Fuller (1961), *La Ronde du crime* de Don Siegel (1958) ou *Poursuites dans la nuit* de Jacques Tourneur (1956).
Il n'hésitait pas à préciser, en outre, que certains d'entre eux, et plus particulièrement *Né pour tuer* de Robert Wise (1947), avaient servi de références à Cate Blanchett et Bradley Cooper dans les scènes qu'ils auraient à partager, afin de trouver la présence et la couleur se rapprochant au mieux de celles proposées alors par Claire Trevor et Lawrence Tierney.
Au-delà de sa cinéphilie encyclopédique qui n'étonnera personne, un tel catalogue traduit mieux qu'un long discours l'ambition vers laquelle Guillermo del Toro souhaitait aborder cette adaptation d'une nouvelle signée William Lindsay Gresham (*Le Charlatan*), datant elle aussi de l'immédiat après-guerre et déjà adaptée au cinéma quasiment dans la foulée, avec Tyrone Power dans le rôle principal.

Le risque d'un tel… référencement pour pareil dingue de cinéma était de s'y perdre, voire de s'y laisser enfermer, à plus forte raison pour un style dont les codes figurent parmi les plus balisés. Réglons l'affaire illico : del Toro évite le piège avec brio, ne serait-ce que parce qu'il a parfaitement cerné comment cette intrigue d'un bonimenteur parti de rien, transcendé par l'univers du cirque puis aveuglé par l'appât du gain, pouvait trouver son chemin dans sa propre fantasmagorie, son travail des plans et des couleurs. De la même manière aurait-il pu se laisser déborder à l'instant de mettre en… musique un casting aussi haut de gamme que pléthorique : il prouve au contraire combien il est aussi un excellent directeur d'acteurs, quel que soit leur pedigree. Mieux, on sent à l'arrivée chez ces mêmes acteurs un réel plaisir à se mettre au diapason de la faconde visuelle du réalisateur. Les tréteaux brinquebalants de l'univers de forains itinérants comme la luxure de l'architecture Art déco urbaine se muent dès lors en formidables terrains de jeux (souvent doubles, pour ne pas dire troubles) tant pour une Cate Blanchett dans un rôle de psychiatre vénéneuse à souhait ou une Toni Collette toujours aussi envoûtante dans celui d'une diseuse de bonne aventure (pour simplifier). Dans ce festival d'escrocs et d'arnaqueurs, Bradley Cooper n'est pas le dernier à tirer son épingle du jeu en enfilant les frusques puis la redingote du rôle principal, roublard à souhait dans la manipulation qui mènera à sa perte, à une toute petite réserve près : il ne parvient pas tout à fait à nous sortir de l'esprit ce que DiCaprio, longtemps pressenti, aurait fabriqué avec une telle pâte à modeler. Rien de bien cauchemardesque dans la "réflexion" non plus ceci dit. ®

Nightmare Alley

SORTIE 19 JANVIER

RÉALISATION
Guillermo del Toro

CASTING
Bradley Cooper, Cate Blanchett, Rooney Mara, Toni Collette, Willem Dafoe

★★★★

© DR

AVANT LE MASSACRE

Une jeune fille qui va bien

SORTIE 26 JANVIER

RÉALISATION
Sandrine Kiberlain

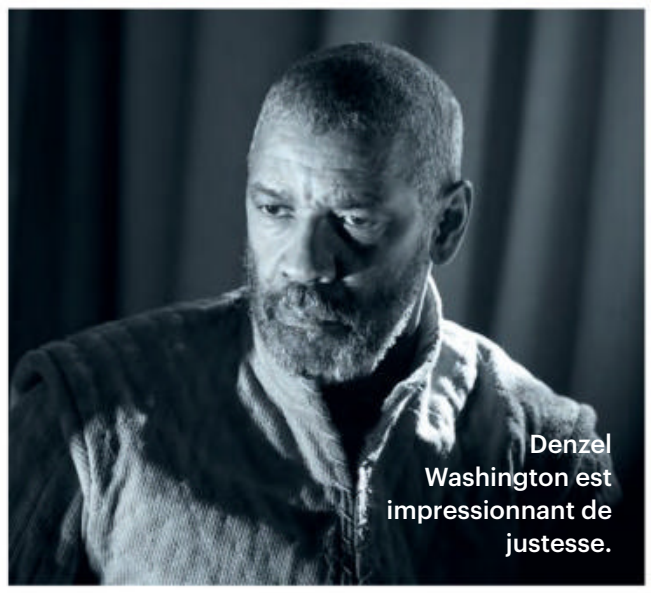
CASTING
Rebecca Marder, Anthony Bajon, André Marcon

★★★

JAMAIS ILS N'APPARAISSENT à l'écran, ces uniformes nazis qui ont envahi les rues de Paris après la débâcle. Grâce à un sens du hors-champ, Sandrine Kiberlain ne nous plonge pas dans les détails du marché noir, du manque d'argent, des collabos. Car elle filme son héroïne au plus près et au plus vite, car elle ne connaît pas la lenteur et qu'à 19 ans, débordant d'optimisme et ignorant l'étau qui se resserre, l'avenir semble lui appartenir. D'autant qu'elle veut devenir comédienne, et qu'elle se prépare à un concours. L'histoire de cette jeune Irène, jouée par la pensionnaire de la Comédie-Française, Rebecca Marder, entourée d'un père qui pense bien faire en acceptant de se déclarer comme Juif, d'une grand-mère plus méfiante sentant le pire venir, et d'un grand frère qui, comme elle, vit les émois de son jeune âge. Pour son premier film, non seulement Kiberlain maîtrise la direction de ses acteurs, irréprochables, mais aussi la lumière d'un Paris d'hier qui pourrait être celle d'aujourd'hui. Ce qui rend ce film d'autant plus troublant… et sans doute instructif, pour ceux qui pensent encore que l'étoile jaune était une discrimination comme une autre.

SOPHIE ROSEMONT

Un jeu de rôle intense.



Denzel Washington est impressionnant de justesse.

CRIME ET CHÂTIMENT

Macbeth

SORTIE APPLE TV

RÉALISATION
Joel Coen

CASTING
Denzel Washington, Frances McDormand, Bertie Carvel

★★★

SHAKESPEARE A ÉCRIT l'un des thrillers les plus glaçants du corpus théâtral britannique. Cela, Joel Coen l'a bien compris et, quitte à faire quelques coupes dans le texte original, déjà court, préserve toute la beauté et la tension du verbe. Dans le rôle de Macbeth, un habitué de Shakespeare : Denzel Washington. Il incarne avec une impressionnante justesse les turpitudes intérieures d'un homme qui se laisse dévorer par le pouvoir, quitte à dévorer les autres et faire régner la terreur. Face à ce bain de sang qu'elle a contribué à provoquer, Lady Macbeth, alias Frances McDormand, semble garder la tête froide… pendant un temps. Par son montage, coupé au cordeau et qui acquiert à sa cause les plus néophytes à la dramaturgie shakespearienne, par l'esthétique épurée mais aussi anxiogène de son noir et blanc, par son choix de faire du couple Macbeth un monstre bicéphale plus âgé qu'on ne le voit habituellement, enfin par son intemporalité, cette adaptation cinématographique est la meilleure à ce jour. Le crime dans ce qu'il a de plus machiavélique ou impulsif, la gratuité de la violence, le rythme rapide de la narration : pas de doute, on est bien chez l'un des frères Coen.

S.R.

COÛT À L'ÉGOUT

Le Braquage du siècle

SORTIE DVD

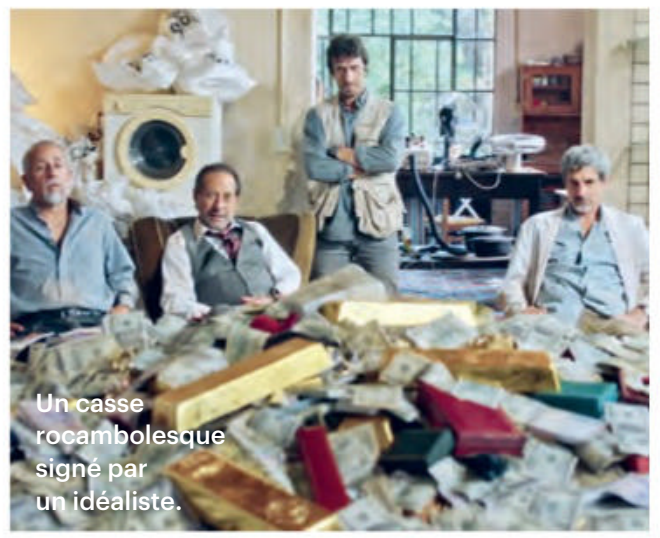
RÉALISATION
Ariel Winograd

CASTING
Guillermo Francella, Diego Peretti, Luis Luque, Pablo Rago, Rafael Ferro

★★★½

Redécouvrir pourquoi et comment un braquage de banque aura autant marqué les esprits en Argentine, en 2006, au point de se voir affublé du… sobriquet qui sert aujourd'hui de titre à sa reconstitution filmée. Comme pour mieux rendre hommage à l'ingéniosité de Fernando Araujo, le cerveau du gang de cambrioleurs ayant soigneusement pensé chaque étape de l'opération (enfin, presque…), c'est avec une minutie toute particulière qu'Ariel Winograd en déroule la chronologie, mais également sans jamais se défaire d'un certain recul pour rappeler que le gang en question comportait davantage de pieds nickelés que de professionnels avertis du casse. Et si l'opération en rappellera d'autres, et notamment chez nous avec le casse de la Société Générale, à Nice, par Albert Spaggiari et quelques complices, en 1976 (un cambriolage sans armes, sinon factices, à Buenos Aires ; un passage par les égouts, mais ici pour s'échapper de la banque et non y pénétrer ; une partie conséquente du butin jamais retrouvée dans les deux cas), elle n'aura pas besoin de ça pour se laisser suivre avec un plaisir décuplé au fil de l'action, rocambolesque à plus d'un titre.

XAVIER BONNET



Un casse rocambolesque signé par un idéaliste.

© DR

The Innocents

SORTIE 9 FÉVRIER

RÉALISATION
Eskil Vogt

CASTING
Rakel Lenora Fløttum, Alva Brynsmo Ramstad, Mina Yasmin Bremseth Asheim

★★★½

L'OVNI DU MOIS

Moi, mioche et méchant…

DES ENFANTS SE DÉCOUVRANT des super-pouvoirs et ne les utilisant pas à bon escient ? Rien de bien nouveau sous le soleil, qu'il soit norvégien comme ici ou pas. Il faut d'ailleurs se faire violence pour ne pas penser au *Village des damnés* (la version originale de 1960 plus que le remake de John Carpenter) au détour de tel comportement de ces innocents-là, soit quatre gamins - trois filles, dont une autiste, et un garçon - d'une banlieue paisible baignée par la quiétude de l'été scandinave. De l'innocence à la cruauté, il n'y a parfois qu'un pas, qu'Eskil Vogt s'empresse d'enrober d'une angoisse anxiogène qui ne cesse de monter et de choquer un peu plus à chaque palier. Pas du tout sûr après ça que vous regardiez nos chers bambins s'ébrouer au bac à sable du même œil enamouré…

XAVIER BONNET

INFO

ESKIL VOGT EST LE COLLABORATEUR ATTITRÉ DE JOACHIM TRIER, AVEC QUI IL A LARGEMENT CONTRIBUÉ À L'ÉCRITURE DE FILMS AUSSI REMARQUÉS QUE "OSLO, 31 AOÛT" ET LE PLUS RÉCENT "JULIE (EN 12 CHAPITRES)".

★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK ! | ★★ Mouais… | ★ Euh…

Son&Objets

Super-trend

Doudoune Racer The District
À moto ou à pied, cette doudoune pour femme sans manche bénéficie d'un système de chauffe sur la nuque, le dos et le ventre. Alimentée par une batterie rechargeable, elle permet de rester au chaud pendant trois à huit heures, en fonction de la puissance choisie. Existe aussi pour homme. **249,95 €**

Jean vélotaf 1083 x Racer
Conçu pour la pratique du vélo, sa toile résiste aux chutes. Il dispose d'un passant pour accrocher un cadenas, d'une bande de serrage pour éviter de le salir avec la chaîne, et d'une bande réfléchissante. Deux modèles sont proposés pour elle ou pour lui. **149 €**

Parka Nomi Didriksons
Déclinée dans plusieurs coloris, cette doudoune molletonnée pour femme est à la fois chaude et hydrofuge, sans PFC. Son rembourrage est conçu à partir de fibres recyclées, et sa teinture nécessite moins de ressources. **320 €**

Hi-gadget

Mercedes EQS
La première limousine électrique

On vous l'accorde, il n'est pas donné. Mais pour qui en a les moyens, cet EQS n'a pour le moment aucun concurrent. Élégant, ses lignes sont conçues pour optimiser l'aérodynamisme et maximiser l'autonomie de ce monstre de plus de 2,4 tonnes. Lors de notre essai entre Reims et Lyon, nous avons relevé une consommation relativement contenue de 20 kWh/100 km. Pas de quoi atteindre les 770 km annoncés par Mercedes, mais suffisant pour parcourir sereinement plus de 500 km, grâce à la plus forte capacité de batterie à date. Toutefois, si nous n'avons jamais pu atteindre les 200 kW annoncés sur les bornes Ionity, l'EQS affiche néanmoins une courbe de recharge intéressante. À bord, il offre un confort inégalé avec sa suspension pneumatique, ses sièges massant (en option) et son insonorisation exceptionnelle. L'Hyperscreen (en option) impressionne avec ses trois écrans qui tapissent la console de bord, mais l'interface est intuitive. Les performances ne sont pas en reste, avec un 0 à 100 km/h en 6 s, et un couple généreux qui facilite les reprises. Enfin, les roues arrière directrices facilitent les manœuvres, surtout avec les 5,22 m de long. Bref, en faisant abstraction de son réseau de recharge exclusif et de son planificateur inégalé, la Tesla Model S n'a qu'à bien se tenir. **À partir de 127250 €**

Ford Mustang Mach-E GT
Un surplus de caractères

Une Mustang électrique, et un SUV qui plus est, sacrilège? Qu'importe, difficile de ne pas craquer devant cette déclinaison GT qui offre enfin des performances dignes de ce nom. Et croyez-nous, elle fait tourner les têtes avec sa belle livrée bleue et ses énormes jantes de 20 pouces qui abritent des étriers Brembo rouges. Si la Mach-E de base nous avait laissé de marbre avec son mode Untamed beaucoup trop sage, la GT affiche enfin un vrai caractère. Joueuse malgré plus de 2,2 tonnes qui se font aisément oublier, elle accélère de 0 à 100 km/h en 4,4 s. Les 487 ch et 860 Nm de couple sont bien là, même si sa concurrente directe, la Tesla Model Y Performance, est encore plus violente, à défaut d'afficher un look aussi sexy. Revers de la médaille, l'autonomie annoncée en prend un coup, avec 300 km affichés sur notre modèle d'essai. Pas de changement à bord par rapport à la version standard, avec toujours une ambiance technologique. Celle-ci s'articule autour de l'instrumentation numérique bien lisible, et du grand écran vertical de 15 pouces. L'interface est intuitive, notamment en autorisant le passage du système embarqué à CarPlay en un clic. Sportive, séduisante et bien équipée, la Mustang Mach-E GT fait payer ses prestations le prix fort, surtout face à l'"autre américaine" électrique.
À partir de 77490 €

© DR

Une année sous le signe de la musique

Casques, barres de son, enceintes… Écoutez de la musique n'importe où n'importe quand avec cette sélection de produits.

Technics EAH-A800

Pour ceux qui préfèrent un casque circum-aural, Technics propose son dernier-né doté de haut-parleurs de 40 mm. Compatible avec les fichiers Hi-Res 96 kHz/24 bit en Bluetooth, il embarque huit micros pour le réducteur de bruit actif et les appels. **349 €**

Klipsch The One II

Vous êtes plutôt enceinte sans fil ? La One II est un système 2.1 compact au style rétro, avec du bois véritable et des boutons en métal. Outre le Bluetooth, elle dispose d'une entrée analogue de 3,5 mm pour connecter n'importe quelle source audio. **299 €**

Apple AirPods 3

La 3e génération d'AirPods adopte un nouveau design proche des AirPods Pro, avec une tige plus courte et sans coussinets intra-auriculaires. Dépourvus de réducteur de bruit, ils sont compatibles avec l'audio spatial et résistent à la pluie et à la sueur. Le boîtier de recharge compatible MagSafe garantit jusqu'à 30 h d'écoute. **199 €**

Urbanista Los Angeles

Ce casque Bluetooth permet d'écouter de la musique sans se soucier de le brancher, grâce à sa cellule solaire qui fonctionne aussi en intérieur. Il bénéficie d'une réserve de batterie de 80 h, d'un réducteur de bruit actif et des assistants vocaux Siri et Google. **À partir de 1299 €**

Denon AH-C830NCW

Denon lance ses premiers écouteurs intra-auriculaires True Wireless. Chaque écouteur est doté de deux micros pour le réducteur de bruit actif, et ils offrent près de 5 h d'écoute et sont livrés avec un boîtier équipé d'une batterie pour ajouter encore 19 h. **159 €**

Polk Signa S4

Dotée de 7 haut-parleurs dont 2 orientés vers le haut, cette barre de son permet de profiter du Dolby Atmos à moindre coût. Simple à installer, elle est livrée avec un caisson de graves et une télécommande. De quoi profiter des films et de la musique encodés dans ce format multicanal. **349 €**

© DR

Hot gadget

Google Pixel 6 Pro
Image au top

Le Pixel 6 Pro met tout le monde d'accord avec ses photos. Doté d'un téléobjectif, d'un grand-angle et d'un ultra-grand-angle, il délivre des clichés détaillés avec des couleurs fidèles, y compris en basse luminosité ! Le logiciel offre en outre des effets très réussis, comme le mode portrait ou le flou de mouvement. L'écran Oled est généreux avec une diagonale de 6,7 pouces et une définition élevée. Les bords incurvés sont du plus bel effet et le confort d'utilisation est au rendez-vous.
Le processeur Tensor de Google délivre des performances de haut niveau, mais l'autonomie du Pixel 6 Pro reste perfectible. Et le chargeur rapide de 30 W est uniquement proposé en option. Dans tous les cas, le Google Pixel Pro 6 reste une valeur sûre. **899 €**

Sonos Beam (Gen 2)
La polyvalence pour maître-mot

La Beam est une barre de son qui ne manque pas de puissance. Plus compacte que l'Arc, elle est aussi bien plus abordable, tout en offrant les mêmes fonctionnalités. La Beam peut ainsi intégrer une installation multiroom, et même être associée à des enceintes surround et à un caisson de graves sans fil. Ce dernier permet de compenser la faiblesse en dessous de 100 Hz, alors que la linéarité de la bande passante témoigne de l'équilibre de la restitution audio. La connectique est minimaliste, mais l'application Sonos est extrêmement riche : outre l'accès aux plateformes de streaming et aux webradios, la Beam est également compatible AirPlay et Chromecast pour diffuser de la musique depuis les appareils mobiles. En revanche on cherche encore les effets verticaux Dolby Atmos en écoute Home Cinéma. **499 €**

Le Dernier Mot

Elvis Costello

Le songwriter de légende nous parle de son catalogue et nous explique pourquoi il est un "monstre de la nature".

En 1977, vous avez déclaré que vos principales motivations étaient *"la vengeance et la culpabilité"*.
J'avais bu une demi-bouteille de Pernod quand j'ai dit ça ! Je trouvais que ça sonnait bien, le journaliste aussi, et à présent les gens me le citent comme si c'était une grande vérité. C'était juste une fanfaronnade. Ça fait dramatique, pas vrai ? Mais si on y réfléchit une minute, ça n'a pas de sens.

Le nouvel album d'Elvis Costello, *The Boy Named If*, est sorti le 14 janvier.

Comment avez-vous appris à dépasser votre personnage ?
En faisant une trentaine d'albums, avec chacun une personnalité différente. Ces albums exigent parfois de défaire les mythes qui se sont construits autour des quelques premiers, parce que les premières chansons sont plus nuancées que ce qu'on dit. Dans une certaine mesure, si vous vous en tenez à mon visage et à ma voix, tout sonne plus agressif, parce que je suis un monstre de la nature. J'ai un trou entre les dents. Tout ce qui sort de ma bouche ressemble à une menace ou à un rugissement *[rires]*.

Votre nouvel album, *A Boy Named If*, parle du passage de l'enfance à l'âge adulte. Qu'est-ce qui vous a conduit à cette réflexion ?
Ne pas pouvoir voyager et ne pas savoir quand je pourrais retourner sur scène m'a donné du temps pour réfléchir. J'avais fait quelques chansons, et elles étaient… je déteste utiliser le mot… "philosophiques", mais elles offraient un regard sur différentes périodes : l'enfance, la perte de l'innocence, la confusion après l'adolescence, le fait de repenser à tout ça plus tard avec une vision différente.

D'après vous, qu'est-ce qui a fait émerger ces thèmes ?
J'ai des garçons qui auront 15 ans la semaine prochaine, et un fils aîné qui a la quarantaine, j'ai donc un peu de perspectives sur certaines de ces transitions. J'ai perdu mon père il y a dix ans, et ma mère en début d'année dernière. On a tendance à se penser comme un enfant dans ces situations, parce que, d'une certaine manière, ça vous promeut à un nouveau rang.

Qu'est-ce qui vous attire dans l'écriture de chansons rock ?
Je n'aime pas beaucoup la musique rock. J'aime le rock'n'roll. Je pense que si on perd la partie "roll", on perd une grande partie du fun. Quand les gens me demandent quel est mon album préféré, je ne cite généralement pas d'album avec des guitares électriques fait ces trente dernières années, parce que le rythme est trop carré. J'aime les choses qui flottent un peu, qui swinguent, que ce soit du rock'n'roll ou du vrai jazz.

L'année dernière, vous avez sorti *Spanish Model*, dans lequel des artistes reprenaient votre album *This Year's Model* en espagnol. Est-ce que ça vous a fait changer de regard sur ces chansons ?
J'étais un peu choqué de voir que plusieurs d'entre elles étaient bien meilleures quand elles étaient chantées par une voix clairement plus belle que la mienne. "Hand in Hand" m'a beaucoup surpris. C'est une jolie chanson. Ça ne m'avait jamais frappé, parce que c'est une chanson très posturale. J'ai découvert que je l'avais écrite avec une mélodie tendre, bien plus que quand je l'ai chantée.

En 1977, vous avez été exclu du "Saturday Night Live" après avoir joué "Radio, Radio" de façon impromptue. Comment voyez-vous cela aujourd'hui ?
Avant que quiconque ne s'en aperçoive, on était rentrés en Angleterre pour enregistrer le reste de *This Year's Model*. On avait temporairement oublié l'Amérique, parce qu'il fallait être dans "Top of the Pops". On n'a plus jamais pensé à NBC… Clairement, on n'allait pas faire carrière à la télévision, ils nous l'ont fait comprendre. Mais en même temps, je n'en ai jamais eu envie.

KORY GROW

© ILLUSTRATION DE MARK SUMMERS

GÉRARD DROUOT PRODUCTIONS PRÉSENTE

L'ŒUVRE CULTE DE LUC BESSON

LE GRAND BLEU

EN CINÉ-CONCERT

Interprétée sur scène par

ERIC SERRA

ET SES MUSICIENS

EN TOURNÉE AU PRINTEMPS 2022

23 AVRIL	LYON AMPHITHÉÂTRE	
24 AVRIL	LYON AMPHITHÉÂTRE	
26 AVRIL	DIJON ZÉNITH	
27 AVRIL	METZ LES ARÈNES	
28 AVRIL	STRASBOURG ZÉNITH	
29 AVRIL	CHAMBÉRY LE PHARE	
3 MAI	NICE PALAIS NIKAÏA	
4 MAI	MARSEILLE LE DÔME	
5 MAI	CLERMONT-FD ZÉNITH	
6 MAI	GENÈVE CH ARENA	
7 MAI	MONTPELLIER ZÉNITH	
8 MAI	TOULOUSE ZÉNITH	
10 MAI	BORDEAUX ARKEA ARENA	
11 MAI	NANTES ZÉNITH	
12 MAI	BREST ARENA	
13 MAI	RENNES LE LIBERTÉ	
14 MAI	CAEN ZÉNITH	
17 MAI	LILLE ZÉNITH	
18 MAI	BRUXELLES BE PALAIS 12	
19 MAI	ROUEN ZÉNITH	
21 MAI	PARIS PALAIS DES CONGRÈS	
22 MAI	PARIS PALAIS DES CONGRÈS	

LEGRANDBLEU-CINECONCERT.FR

INFOS & RÉSERVATIONS SUR GDP.FR ET POINTS DE VENTE HABITUELS

/GDP /GDP

LICENCE III 1062985 - LICENCE II 6 -13623 – RCS PARIS N 388 281 586 - CONCEPTION : HUGOBOOK.COM - © MALINOWSKI

SPORTSTER S

SPORTSTER S

LA RÉVOLUTION EST EN ROUTE

H-D.com/SportsterS

VENEZ LA DÉCOUVRIR ET L'ESSAYER DANS LE RÉSEAU

Le modèle illustré comprend des pièces et des accessoires vendus séparément. Contactez votre concessionnaire pour plus de détails.

© H-D 2022, Harley, H-D, Harley-Davidson et le logo Bar & Shield sont des marques commerciales de H-D U.S.A., LLC.